

MÉMOIRES
DE
L'ACADÉMIE
DES
BELLES LETTRES
DE CAEN.



A CAEN,
Chez JACQUES MANOURY, Libraire de l'Académie,
Grande-Ruë Saint Etienne.

M. DCC. LX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



EXTRAIT DE LA SÉANCE PUBLIQUE DE L'ACADÉMIE DES BELLES LETTRES DE CAEN,

Du 13 Novembre 1755.



MONSIEUR d'Ifs ouvrit l'année académique par l'Eloge de Louis XIV, précédé d'un Discours sur l'Origine & l'Utilité des Eloges. Il fit à cette occasion celui de Monsieur de Verrieres, Doyen de l'Académie,

décédé, le 27 Février précédent; ce dernier paroîtra avec l'Edition des Ouvrages de cet Académicien, dont M. d'Ifs s'eſt chargé.

M. le Vice-Protecteur répondit à ce Diſcours avec cette facilité qui embellit tout ce qu'il prononce.

La durée, dit-il, des uſages ainſi que leur commencement, dépend des circonſtances. Lorſqu'on dreſſa des Statuës & qu'on érigea des Mauſolées à la Vertu & au Génie, c'étoit pour ainſi dire le temps de l'enfance de l'eſprit & du cœur. Juſques là les hommes peu ſociables, ne connoiſſoient point d'autres loix que celles de l'intérêt & de la nécéſſité, ſources de toutes les injuſtices & de tous les crimes; quel reſpect ne devoit-on pas à ceux qui les premiers oſérent élever la voix de l'équité & de la décénce contre la tyrannie des paſſions, oppoſer les ſentimens d'honneur & de probité aux uſurpations du plus fort, porter le flambeau de l'expérience & des réflexions dans la nuit qui enveloppoit les thréſors de la nature, donner de nouveaux liens à la ſocieté en créant de nouveaux beſoins à l'humanité, porter un œil audacieux

dans les Aſtres, & une main induſtrieuſe dans les entrailles de la terre ; en un mot, renverſer les bornes de l'ignorance & des préjugés?

L'admiration & la reconnoiſſance décernoient les honneurs à ces Fondateurs de l'Empire de la Raiſon, & du regne des Arts, & pour en étendre les limites on ne pouvoit trop inſpirer le deſir de les imiter.

Semblables à ces Voyageurs qui ont été au delà des mers chercher des terres inconnuës, quelles récompenſes ne leur a-t-on point données, ainſi qu'à ceux qui les premiers ont été, ſur leurs traces, peupler le nouveau monde, & nous enrichir de leurs dépouilles? mais les avantages de ces découvertes une fois connus, l'empreſſement d'en profiter devint général ; & les récompenſes étant ſuperfluës, on les retrancha.

La chute de l'Empire Romain enſéveliſſoit, ſous ſes ruines, les Sciences & les Arts, ſi celui des Grecs ne leur eût donné un azile, & la deſtruction de l'Empire des Grecs n'auroit pas ſuffi pour les faire reflüer en Europe, ſi les Médicis à Florence, Leon X. à Rome, & François I. en France, n'avoient

point recueilli les débris échapés aux ravages de la Grece : ce n'étoit point encore assez pour redonner la vie aux beaux Arts, il falloit attirer les Sçavans, exciter les talens, les rassembler : Charlemagne l'avoit tenté, par l'établissement d'une Ecole ou Académie dans son Palais ; il se fit honneur d'en être membre, il fit venir d'Angleterre le fameux Alcwin, & obtint le titre de Restaurateur des Lettres : François I. se glorifie d'en être le Protecteur ; mais les malheurs de son Regne ne lui permirent pas de faire aucun établissement.

Il étoit réservé à Louis le Grand de former, de multiplier, d'illustrer des Génies sublimes dans tous les genres ; ses bienfaits les alloient chercher hors de ses Etats, & les y fixoient par des établissemens aussi honorables & plus utiles que les Statuës qu'on leur érigoit autrefois. Les Ouvrages qu'ont produits les différentes Académies, associent les membres qui les composent à l'immortalité de leur Auguste Fondateur.

Ces premiers Académiciens méritoient, sans doute, beaucoup d'éloges, & le Public les écoutoit avec plaisir ; mais

l'émulation a tellement ouvert l'imagination & fertilisé les talens, qu'à présent tout le monde a de l'esprit, & ne reconnoît de supériorité dans personne; c'est donc avec raison que l'usage des Panegyriques Littéraires se perd insensiblement, puisque ce seroit toujours une répétition monotone, peu honorable pour la mémoire de celui qui en seroit l'objet, parce qu'elle seroit trop commune, insipide pour ceux qui ont droit au même honneur; parce qu'ils se flattent de le mériter à plus juste titre, & ennuyeuse pour le public, parce qu'il méprise tout ce qu'il ne met pas au rang des chefs-d'œuvre avec lesquels il est trop familiarisé.

L'Académie des Belles Lettres & Inscriptions & surtout l'Académie des Sciences semble avoir un droit exclusif de brûler de l'encens dont on n'est point jaloux; ces Sçavans du premier ordre sont dans une sphere, où peu de gens peuvent atteindre; il y en a peu qui n'ait fait quelque découverte utile dans les sécrets de la nature & de l'antiquité. L'époque de ces découvertes est importante dans l'histoire des connoissances humaines, & éxige un tribut de recon-

noissance, que l'élégant Fontenelle a sçu rendre agréable par la justesse de ses réflexions & les graces de son stile.

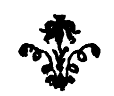
Nous venons d'avoir la preuve qu'il n'est pas inimitable, quoique celui qui est l'objet de l'éloge & de nos regrets n'ait point fait (parce qu'il ne l'a pas voulu) aucun de ces ouvrages qui, par leur étendue & leur solidité, obtiennent une place distinguée dans les Fastes Littéraires : né avec tous les talens, M. de Verrieres ne les cultivoit que pour son amusement & celui de la société : il en avoit toutes les vertus; ennemi des affaires, ami des plaisirs, il se faisoit non pas une étude, mais un délassement de la Poësie, de la Peinture, de la Musique : c'étoit une Abeille qui voltigeoit sans cesse sur toutes les fleurs pour y cueillir un suc, dont il ne distilloit jamais que du miel.

Il aimoit le succès des autres presque autant que les siens; son amour propre étoit de bonne foi; en un mot il étoit Auteur, sans pour ainsi dire en prendre la peine, & sans en avoir la fausse & piquante modestie. La douceur de ses mœurs & de son caractere lui a valu une vieillesse sans infirmi-

tés; aussi aimable pour le monde, que précieux à une Famille respectable & même encore utile pour l'Académie, il étoit bien juste qu'elle payât à la mémoire de son illustre Doyen, une portion d'Eloge qui ne lui a été refusé par personne de ceux qui l'ont connu; & c'est une distinction d'autant mieux placée, que son portrait que l'amitié vient de peindre avec les couleurs de la vérité, offre un modèle parfait pour tout homme du monde qui ne rougit point d'être homme de Lettres, & qui veut réunir toutes les vertus, & tous les agrémens de la société.

Cette Réponse fut suivie d'une Ode sur la Police établie dans Paris par Louis XIV. Cette Piece est d'un Anonime.

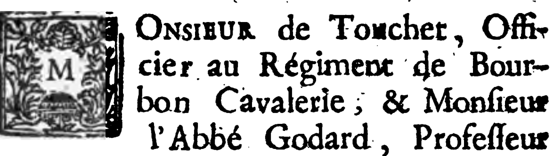
M. de Clerval termina la Séance, par la lecture d'une partie du sixiéme Livre de l'Antilucrece, mis en Vers François; nous ne l'offrons point au Public, parce que M. de Clerval compte lui donner incessamment les neuf Livres qu'il a traduits.





EXTRAIT DE LA SÉANCE PUBLIQUE DE L'ACADÉMIE DES BELLES LETTRES DE CAEN,

Du 8 Janvier 1756.



MONSIEUR de Touchet, Officier au Régiment de Bourbon Cavalerie, & Monsieur l'Abbé Godard, Professeur Royal d'Eloquence, élus Académiciens, firent leurs Discours de remerciment: le premier traita de l'avantage des

Sciences, & après le compliment d'usage, il entra en matiere : il prouva qu'elles sont la nourriture de l'esprit, puisqu'elles lui communiquent la connoissance des êtres qui l'environnent.
» L'homme, dit-il, qui ne sçait point
» goûter les charmes de la littérature,
» ignore la supériorité de son être, &
» s'abandonne à des inclinations servi-
» les, qui ne lui permettent pas de
» porter ses vuës au-delà des bornes
» de l'instinct ; au contraire celui qui
» fait son occupation des Lettres, s'é-
» leve au dessus de lui-même, & vole
» à l'immortalité, le but ordinaire des
» grands hommes : les histoires que
» nous transmettent les exemples de
» valeur, sont de puissans motifs pour
» former les Héros ; ceux qui portent
» le germe des vertus qui les caracté-
» risent, s'animent à ces recits qu'on
» leur met devant les yeux ; c'est ainsi
» qu'Alexandre sentit enflammer son
» courage en lisant les louanges d'A-
» chille, que Themistocle envioit la
» gloire de Miltiade, &c.
» Si l'on s'applique à l'étude de la
» Philosophie, elle fait goûter une fé-
» licité préférable aux plaisirs tumul-

„ tueux des passions : comme un guide „ fidèle, elle redresse l'homme dans ses „ écarts : elle est à l'esprit, ce que les „ Loix sont dans un Gouvernement ; „ si le peuple est en sûreté par la ri- „ gueur de la Loi, la Philosophie veille „ à la sûreté de l'esprit, corrige ses „ défauts, conserve ses prérogatives, „ & chasse cette anxiété qui trouble „ le repos : heureux celui qui se livre „ à ses travaux littéraires, qui se pro- „ mene dans ses vastes connoissances, „ & qui contemple en sécret, les „ fruits d'un doux loisir ! Malheureux „ celui qui s'imagine, qu'après avoir „ rempli le cercle étroit de quelques „ emplois, il peut se dispenser de „ l'etude « !

M. de Touchet après avoir pressé l'utilité des sciences, fait l'histoire de leurs révolutions : en effet elles n'ont pas toujours fait les délices des hommes ; on leur a fait la guerre comme aux Souverains dont on redoute la puissance. » Il est étonnant, ajoûte „ M. de Touchet, qu'après les ra- „ vages que l'on a causés dans l'Em- „ pire des Lettres, ces restes précieux „ ayent été conservés ; elles ont eu

» leur cahos & leur developement ;
» elles ont eu leur élévation & leur
» chute. Babylône & Alexandrie ont
» été les premieres maîtresses des Arts
» & des Sciences ; on venoit des ex-
» trémités de l'Univers recueillir les
» richesses littéraires qu'elles dispen-
» soient avec profusion : la Grece si
» fameuse en grands hommes, leur
» dut une partie de ses lumieres ; mais
» ces Villes, après avoir été le ber-
» ceau des Sçavans, ressentirent les
» révolutions malheureuses que l'ambi-
» tion & la discorde amenent ; de sorte
» qu'il ne reste plus que les monu-
» mens de leur grandeur passée. Athe-
» nes devint l'azile des sciences & le
» théatre de la valeur : ces thrésors
» furent ouverts aux talens ; les Ro-
» mains pour qui les beaux arts n'a-
» voient eu aucun attrait, commen-
» cerent à s'appercevoir que les affai-
» res mêlées aux sciences, offroient
» des agrémens & des ressources ; At-
» ticus & Ciceron furent à Athenes,
» pour y prendre des leçons des plus
» grands Maîtres ; après leur retour à
» Rome on vit briller une foule d'hom-
» mes illustres. Mais Rome trop fiere

» pour avoir de maîtresse, trop puis-
» sante pour souffrir d'égale, ne fut pas
» reconnoissante des bienfaits qu'elle
» en avoit reçus : elle l'accabla du poids
» de ses fers, & lui imposa un joug
» dont elle ne se délivra qu'à peine.
» Athenes se défendit long-temps con-
» tre les persécutions de la fortune,
» mais les arts dégénéroient à mesure
» qu'elle perdoit de sa splendeur «. M.
de Touchet fait passer les sciences &
les arts à Rome, qui dans la fonda-
tion de son Empire avoit rejetté tout
ce qui pouvoit servir à leur accroisse-
ment ; elles y furent bien reçuës, mais
elles y trouvérent d'autres revers. » Les
» Lettres, continue-t'il, qui ne respi-
» rent que la liberté, tombérent dans
» l'esclavage, tant par les guerres ci-
» viles, que par la cruauté des Tyrans
» qui les persécutoient jusques dans le
» silence même. Sous les Regnes de Ti-
» bere, de Neron, de Caligula, de
» Vespasien, on regardoit les Philoso-
» phes comme les fléaux de la Patrie ;
» on les condamnoit aux peines les
» plus rigoureuses ; de sorte qu'il ne
» leur étoit pas permis de penser li-
» brement, ou d'exposer la valeur de

„ leurs pensées : ces Empereurs maî-
„ tres de la terre, superbes par leurs
„ conquêtes, n'ayant d'autre volonté
„ que celle des passions, s'opposoient à
„ tout ce qui pouvoit aggrandir la
„ République des Lettres. Comme le
„ calme succede à la tempête, on vit
„ après ces oppresseurs du genre hu-
„ main, les Nerva, les Trajan, les
„ Antonin, les Marc Aurele, devenir
„ les protecteurs des lettres & de la
„ liberté ; l'accueil favorable qu'ils firent
„ aux Philosophes, le soin qu'ils pri-
„ rent eux-mêmes de cultiver les beaux
„ Arts, rendirent aux Muses tout leur
„ éclat ; mais elles ressembloient à ces
„ vaisseaux, qui voguant sur des flots
„ doux & paisibles ne prévoyent pas
„ l'orage. Après Marc Aurele les scien-
„ ces s'éteignirent par dégrés & se
„ ressentirent de la décadence de l'Em-
„ pire ; les vertus de ce grand homme
„ ne germérent point dans le cœur de
„ son Fils ; il porta les plus rudes coups
„ à la République Romaine ; non con-
„ tent d'exercer sa fureur sur les Chefs
„ de l'Empire, il élevoit le crime &
„ rabaissoit la vertu. Rome en butte
„ au caprice de ses Empereurs, com-
„ mençoit

„ mençoit à plier ſous ſon propre poids;
„ les diſcordes, les changemens qui
„ naiſſoient dans ſon ſein, refroidiſſoient
„ les eſprits, amoliſſoient le courage;
„ ce n'étoit plus ces guerriers philoſo-
„ phes, qui marchant ſous les yeux
„ de la ſageſſe & de l'authorité, al-
„ loient impoſer des loix à l'Univers;
„ Rome, cette rivale d'Athenes &
„ d'Alexandrie, éprouva ce que ces
„ illuſtres malheureuſes avoient reſſen-
„ ti avant elle; la foibleſſe de l'Em-
„ pereur Honorius, lui porta le der-
„ nier coup. Elle fut priſe par une
„ multitude de Barbares, qui depuis
„ long-temps ravageoient l'Empire
„ d'Occident.

„ Telle fut la deſtinée de cette Rei-
„ ne du monde; il ne reſta plus au-
„ cunes traces de ſa magnificence: tant
„ d'illuſtres monumens, tant de richeſ-
„ ſes curieuſement amaſſées, tant d'ou-
„ vrages de l'art, précieux encore par
„ leur antiquité, éprouvérent la rage
„ du Vainqueur; devenuë la retraite
„ des Goths, elle ſe reſſentit de leur
„ dureté; les Sciences ſe trouvérent ané-
„ anties; la Langue Latine, de douce &
„ polie qu'elle étoit, devint âpre, groſ-

» fiere & même inintelligible, tant
» par le mélange des différens jargons
» que parloient les peuples de la
» Germanie, que par leur prononciation
» brute & leurs sifflemens gothiques ;
» les vices succedérent aux
» vertus, & l'ignorance fut l'appanage
» de ceux qui vêcurent dans ce siecle
» barbare ; le mal devint incurable,
» la contagion répandit ses malignes
» influences sur les siécles suivans. Dès
» le commencement du cinquiéme, on
» ne vit plus dans l'Europe aucune
» trace des Sciences ; le mal augmenta,
» & dura jusqu'au milieu du treiziéme,
» où les Lettres reparurent à la
» vérité, mais ce siecle ne fut qu'un
» foible dédommagement des pertes
» qu'avoit causé une longue suite d'erreurs.

» Quoiqu'il en soit, le treiziéme siécle
» fit recouvrer les Sciences ; mais elles
» partoient d'un principe qui n'étoit
» rien moins qu'infaillible : elles prenoient
» leur origine dans les traductions
» Arabes, que les François apportérent
» après la prise de Constantinople.
» On s'attacha à les commenter,
» à les comparer, à les éclaircir ;

» mais loin de leur rendre la lumiere,
» on fit renaître les disputes de l'Ecole
» entées sur les erreurs du Péripate-
» tisme, qui n'offrirent que des ténè-
» bres & de la confusion ; ces erreurs
» vieillissant avec le temps, commen-
» çoient à infécter le quinziéme siecle,
» & sans le secours des Grecs, on per-
» doit celui d'une saine Philosophie.

» Le quinziéme siecle fut donc l'é-
» poque de la seconde transmigration
» des Grecs en Italie ; Rome deux
» fois éclairée par eux, se sentit renaî-
» tre, & régla sa conduite sur les mal-
» heurs des siécles précédens ; l'Euro-
» pe se reveilla ; l'amour des Sciences
» & l'émulation lui firent prendre une
» face nouvelle ; on vit alors des Poë-
» tes, des Historiens, des Philosophes
» illustrer leur Patrie ; le seiziéme sie-
» cle fut appellé le siecle des Sçavans.
» Le dix-septiéme fut une époque glo-
» rieuse à la Nation Françoise, par la
» naissance de Descartes & de Gas-
» sendi, génies supérieurs qui pénétré-
» rent dans la nature, sondérent ses
» profondeurs, devinérent ses énigmes
» & devoilérent ses thrésors les plus ca-
» chés «.

M. de T. fait voir avec quelle rapidité les François coururent dans la carriere des Sciences & des Belles Lettres. » Corneille, dit-il, donna à la
» Poësie la noblesse, la force, & ce
» feu qui la fait admirer; le Théatre
» François sortit de son obscurité, &
» connut la pompe & la grandeur;
» on vit paroître successivement des
» pieces où la véhémence dans les
» passions, la gravité dans les senti-
» mens, la variété dans les caracteres,
» étoient si bien peintes, qu'elles sur-
» passoient les Tragédies de Sophocle
» & d'Euripide. Corneille fut à la Fran-
» ce, ce que Térence avoit été chez les
» Romains; il rendit notre langue plus
» noble & plus touchante, & elle de-
» vint une des premieres du monde,
» sous un Ministre fait pour porter la
» gloire d'une nation à son plus haut
» dégré: le Cardinal de Richelieu fon-
» da une Académie pour la validité
» des mots & le choix des expressions.
» Les Arts & les Sciences recouvré-
» rent donc au dix-septiéme siecle toute
» leur splendeur, mais ce ne fut pas
» les seules merveilles qu'on vit paroî-
» tre; la naissance de Louis XIV. le

» rendra à jamais mémorable. Cet Au-
» guſte Monarque aima les Arts & les
» récompenſa: c'étoit aſſez pour les
» faire triompher des chefs-d'œuvres
» de l'Égypte & de la Grèce. Si Baby-
» lone, Alexandrie, Athenes & Rome
» étonnoient par leurs merveilles, ces
» Villes n'en étoient redevables qu'à
„ l'opulence & au faſte de leurs Sou-
„ verains; mais la France, dans un
„ temps où elle étoit obligée de com-
„ battre contre des ennemis jaloux,
„ ne devoit ſa magnificence qu'à l'a-
„ mour de ſon Roi pour la véritable
„ gloire, & à l'application infatigable
„ de ſes Miniſtres.

„ O Muſes! Rome ne vous donna
„ qu'un Auguſte, mais vous n'étiez
„ pas gouvernée par des François; au-
„ jourd'hui les Sciences caractériſent
„ le génie de la nation; nos Acadé-
„ mies n'ont qu'une même ame; un
„ même feu les éclaire, un même a-
„ mour les excite, un même guide les
„ conduit, & elles vivent à l'abri des
„ orages, ſous un Roi qui les prote-
„ ge «. Ces réflexions conduiſirent M.
de T. à l'éloge de Louis le Bien-Aimé,
& terminérent un diſcours qui auroit

été plus intéressant, si la matiere eût été plus neuve.

M. le Vice-Protecteur ne répondit à ce discours, que pour faire un compliment à M. de T. Autrefois, dit-il, la Noblesse Françoise vivoit dans une telle ignorance, qu'elle s'en faisoit gloire : elle a senti peu à peu l'avantage d'une éducation qui ouvre la porte des sciences ; mais contente de les avoir entrevuës, il lui suffit ordinairement d'avoir ces connoissances superficielles, dont le génie de la nation tire si bon parti pour parler de tout, sans avoir jamais rien appris. L'on ne voit gueres se livrer à une application sérieuse que ceux qui, par goût ou par nécessité, se trouvent éloignés des emplois & des plaisirs ; ils se jettent dans le temple des Muses, comme dans un azile assuré contre l'ennui d'une vie privée & sans passions.

Tel fut le destin de M. de Verrieres, que vous remplacez, Monsieur, avec cet avantage, que c'est dans le feu de la jeunesse, au milieu du tumulte des armes, que vous cherchez le silence & la paix qui regnent dans l'Empire des Lettres.

Le sujet de ce discours étoit difficile à traiter. Que n'a-t-on point dit sur l'histoire des Sciences & sur des éloges rebattus ? Horace l'a décidé ; *difficile est propriè communia dicere.* Mais des traits d'histoire bien cités, des comparaisons nouvelles & heureusement appliquées, des réflexions justes & rendues avec précision, vous ont fait surmonter la difficulté ; que ne doit-on pas espérer de vos talens, lorsque vous donnerez un champ plus vaste aux efforts que l'Académie a droit d'en attendre ?

M. l'Abbé Godard lut ensuite son discours de remerciment ; il lui avoit donné pour titre *la Gloire*, titre digne d'un Professeur d'Eloquence, qui est parvenu à la mériter.

Le désir de la Gloire, dit-il, est naturel à tous les hommes ; ce désir n'est point l'ouvrage de l'éducation ou du préjugé, ni le fruit de la lecture & de l'exemple : c'est un feu que la nature allume dans nos ames, que la raison y entretient, & que l'intérêt public empêche de s'éteindre : c'est une espèce de poids, qui ne permet point au cœur, de rester dans l'équilibre, qui

l'abaisse ou l'éleve sans cesse, & l'emporte malgré lui, vers son objet; c'est le ressort de nos actions, le centre de nos idées, le principe & la fin que nous nous proposons pour être heureux.

Aussi, Messieurs, ai-je regardé comme l'époque de mon bonheur, le jour où vous m'avez choisi pour occuper une place parmi vous; frappé depuis longtemps du bruit de votre réputation dans la République des Lettres, appellé par vous-mêmes au partage de la gloire qui vous environne, pourrois-je être insensible à la grace que vous m'accordez, & ne pas apprécier l'honneur de voir mon nom à la suite des vôtres? Invité de venir dans ce temple du goût, de la délicatesse & de la précision, apprendre de vous à faire sortir du sublime des pensées, l'éloqucnce des paroles: à soumettre les salllies de l'imagination aux regles du jugement, & à ne permettre à l'esprit que ce qui est adopté par la raison; pourrois-je ne pas me féliciter d'un avantage si précieux, me refuser au bonheur d'en jouir, & ne pas aspirer à cette immortalité qui vous est acquise, & que

vous communiquez à ceux que vous adoptez ?

Oui, Messieurs, l'étenduë de ma reconnoissance est égale à la grandeur de votre bienfait, & si ma voix ne peut assez se faire entendre, c'est qu'il est des situations où l'ame vivement touchée ne laisse point à l'esprit la liberté d'exprimer les sentimens du cœur; qu'il me suffise de vous répeter que ce jour sera toujours pour moi un jour de triomphe, puisqu'il m'associe à votre gloire, gloire qui étant fondée sur la raison & sur la vertu, ne peut jamais nous séduire, & devroit seule exciter nos désirs, comme elle peut seule les remplir.

Mais la nature qui a donné à tous les hommes un si grand attrait pour la gloire, ne leur a pas également indiqué le véritable chemin qui peut y conduire ; il n'est pas rare qu'on se trompe dans l'idée qu'on s'en forme, & presque toujours on la cherche où elle n'est pas ; elle se montre aux yeux de la multitude sous l'apparence de ce Protée fabuleux qui se métamorphose à son gré, & prend mille formes différentes, qui se porte où il veut, ne

s'attache qu'à ce qui lui plaît, s'échape au moment qu'on pense le saisir, & ne laisse à ceux qu'il abuse que la honte de l'illusion.

Cette illusion de l'esprit, prend sa source dans les déreglemens du cœur; pour faire tomber son bandeau & arrêter leur impétuosité, l'homme a besoin d'un puissant secours; & ce puissant secours, il ne peut le trouver que dans la raison même.

C'est cette raison éclairée & dégagée des préjugées qui lui fait distinguer sûrement le juste de l'injuste, le bon du mauvais, le vrai du faux, & qui en le portant à des actions vertueuses, lui ouvre le chemin de l'honneur & de la réputation. C'est à la lumiere de son flambeau qu'il cherche & qu'il rencontre le vrai bonheur, le bien solide & durable dans l'étude de soi-même, dans la connoissance des Lettres & de la Philosophie: c'est-là qu'il apprend que la vérité seule a droit de plaire à l'esprit en dissipant ses nuages; que la vertu seule peut rendre le calme au cœur, en satisfaisant ses désirs; qu'il n'y a point de gloire où il n'y a point d'actions vertueuses, & que tout ce

qui n'eſt point vertu, ou qui ne croît point ſur le fonds de la vertu, eſt par cela même l'opprobre de la raiſon & le fléau de l'humanité.

Quel charme pour l'eſprit, quelles délices pour le cœur, quand après avoir appris à ſe connoître, l'homme voit qu'il eſt fait pour être heureux! qu'il ne peut être heureux lui-même, ſans concourir au bonheur des autres; & que plus il peut faire d'heureux, plus il mérite d'éloges, plus il acquiert de gloire, plus il marche à grands pas vers l'immortalité! alors plein d'un feu qui l'anime, il voudroit, s'il étoit poſſible, embraſſer tous les hommes; il s'empreſſe du moins à le répandre dans le ſein de tous ceux qui l'approchent; il gagne leurs cœurs, les aſſocie à ſes études, leur inſpire ſes ſentimens, & leur fait goûter le même bonheur dont il jouit. C'eſt ainſi que ſe ſont formées toutes les Sociétés Littéraires; c'eſt ainſi en particulier que ſe forma votre Académie, Meſſieurs; l'amitié en fut la baſe, elle en fait aujourd'hui l'ornement, elle en ſera toujours le ſoutien. *

* Le compliment de M. l'Abbé Godard eſt ſi lié

Faut-il donc s'étonner qu'on ait dans tous les temps honoré & cultivé les Lettres, quand on fait attention aux grands avantages qu'on en retire? également fécondes & généreuses elles donnent sans cesse à leurs cultivateurs, le plaisir le plus pur, le fruit le plus délicat, le spectacle le plus ancien & le plus nouveau; elles éclairent l'Univers, l'instruisent de ses droits, & l'en font jouir; elles nous ouvrent les entrailles de la terre, & la forcent de nous abandonner ses thrésors les plus précieux; elles sondent pour nous l'immensité des mers, & découvrent à nos yeux, les écüeils qu'elles tenoient cachés sous leurs flots; elles nous transportent dans la région de ces globes de feu qui roulent sur nos têtes, & nous en font remarquer l'harmonie, la marche & les utilités; elles nous offrent sous le même aspect, l'origine, la durée & la chûte des Empires; assignent aux Héros, la place qu'ils doivent remplir au Temple de mémoire; & donnent aux actions de tous les temps, ou des éloges propres à nous les faire imiter,

à la matiere qu'il traite, qu'il n'est pas possible de l'en détacher sans décomposer son discours.

ou des reproches capables de nous les ſaire haïr ; elles protegent l'innocence, démaſquent le menſonge, défendent les malheureux, pourſuivent le crime, & font triompher la vertu ; elles conſolent dans la douleur, réjoüiſſent dans l'adverſité, tiennent lieu de compagnie dans la ſolitude, & nous font trouver des amis par tout où il y a des hommes.

De-là ce goût général pour les Lettres, chez tous les peuples qui ſe ſont ſoumis à l'empire de la raiſon ; tout nous parle d'elles, tout annonce leur regne ; le peuple Juif ſi groſſier d'ailleurs, reſpecta les Arts & cultiva la Poëſie, dont il fut l'inventeur, ainſi que de l'Aſtronomie. Athenes fut le théatre des Lettres, de l'éloquence & de la politeſſe, comme elle en a été le berceau. Ptolomée a plus illuſtré Alexandrie par la fameuſe bibliothèque qu'il y forma, que par le Phare qu'il y fit élever, quoiqu'on l'ait compté entre les ſept merveilles du monde. Rome, cette maîtreſſe des Nations, doit infiniment plus à ſes Virgiles, ſes Horaces, ſes Ciceróns ; qu'aux Fabius, aux Scipions, aux Pompées, aux Céſars ; on auroit

honte aujourd'hui de mettre en parallelle le vainqueur de Darius avec le fondateur de Petersbourg ; Alexandre fut bien-tôt dépoüillé du titre pompeux, que la flatterie & l'ignorance avoient prodigué au succès de ses armes ; mais Pierre Alexiowits méritera toujours le nom de Grand, & il eût passé pour le plus grand Monarque de son siecle, si lorsqu'il introduisoit les Arts & les Sciences dans l'Empire le plus vaste de l'Univers, on eût pù ignorer que Louis XIV. leur avoit déja bâti des Temples dans sa Capitale & dans la plûpart des Villes de son Royaume.

C'est ainsi que les vrais Héros se frayent la route de l'immortalité ; ils n'ont de passion que pour acquérir la vraie gloire, d'ambition que pour écouter la raison, de courage & de force que pour exécuter ce qu'elle leur commande ; si quelquefois ils se montrent sensibles à la réputation que donne la victoire, ils en reglent l'étenduë sur les besoins de l'État : & persuadés que les lauriers de Mars sechent aussi promptement que la main qui les cüeille, ils ne se livrent à leur ardeur guerriere, qu'autant qu'il est nécessaire pour assu-

rer les droits de leurs peuples, & leur faire goûter dans le sein de la paix, les avantages des Sciences.

Telle fut dans le cours du plus long & du plus glorieux des regnes, l'ambition de Louis le Grand, votre Auguste Fondateur; au milieu des guerres qu'il eut à soutenir pour punir la jalousie de ses voisins, il ne perdit jamais de vüë le seul projet qu'il s'étoit proposé, celui de nous rendre heureux; de là son zèle incroyable à procurer dans ses États le rapide progrès de tous les Arts & de toutes les Sciences: de là son attention extraordinaire à encourager par les récompenses tout ce que son heureux discernement lui faisoit appercevoir de mérite parmi ses sujets, & à attirer dans sa Capitale par des largesses dignes de sa grandeur, tout ce que la renommée annonçoit de Sçavans chez les Etrangers: de là l'établissement de ces Académies, qui feront à jamais & l'ornement de la France & la gloire de leur fondateur; qui en piquant l'émulation de tous les États de l'Europe, ont servi de modèles à leurs Princes pour en ériger de semblables, & qu'ils ont regardé, depuis Louis le Grand,

comme autant de colonnes qui ſoutiennent la Majeſté des Empires, & contre leſquelles viennent blanchir, ſe briſer & ſe perdre les efforts de l'envie, les flots des révolutions, la voracité des années...

» M. l'Abbé Godard, après avoir
» fait le portrait de Louis XIV. paſſe
» à celui de l'illuſtre Cardinal, qui de-
» veloppa dans l'ame de ce Monar-
» que encore enfant, le germe heu-
» reux de tant de grandeur; qui crut
» que c'étoit peu de faire reſpecter
» les droits de la Couronne, s'il ne
» ſcelloit du ſceau de l'immortalité les
» actions de ſon Roi; & qui dans cette
» vuë, fut l'inſtituteur de la troiſiéme
» Académie du monde chez les Fran-
» çois, comme Platon avoit inſtitué la
» premiere chez les Grecs & Ciceron
» la ſeconde chez les Romains «.

» Cet éloge conduit M. l'Abbé G. à
» celui de Louis le Bien-Aimé, dont la
» gloire eſt écrite aux deux bouts de
» l'Univers ». On lui a élevé, dit-il, des pyramides dans le Pérou & vers les deux Pôles, parce qu'il a voulu revêtir les Sciences de toute la pompe qui pouvoit les faire reſpecter. Pour enrichir,

ajoûte

ajoûte M. l'Abbé G., l'Aſtronomie de la connoiſſance des Etoiles Auſtrales, déterminer la vraie forme de la terre, rectifier l'ancienne Géographie, étendre le Commerce en perfectionnant la Navigation, nous l'avons vû dompter en quelque ſorte la nature, ſurmonter les obſtacles qu'elle lui oppoſoit, braver ſes feux, ſes neiges & ſes glaces, en envoyant des Aſtronomes, * l'un du côté du Nord, ** l'autre à l'extrémité méridionale de l'Afrique, & en faiſant partir pour l'Equateur, un Bouguer, un la Condamine, tandis que par ſes ordres les Maupertuis, les*** Outhier faiſoient au fond de la Bothnie & ſous le Cercle Polaire, des obſervations correſpondantes, déciſives, & qui inconnuës aux ſiécles paſſés, aſſûrent à leur Auteur, une gloire immortelle dans les ſiécles à venir. . . .

Tous les ouvrages des mortels ſont condamnés à la mort; ces monumens de la gloire acquiſe par les armes, ces Colonnes, ces Pyramides, ces Arcs

* M. de la Lande.

** M. l'Abbé de la Caille.

*** Mr Outhier, de l'Académie Royale des Belles Lettres de Caen.

de Triomphe, ces Statuës de marbre & de bronze passent avec le torrent des siécles, & n'ont qu'une courte durée; ces trophées de gloire & de grandeur sont le travail des hommes & la proye du temps: il n'y a que la gloire des Lettres qui soit au dessus de l'injure des ans & du caprice de la fortune: elle seule peut donner aux grandes actions l'éternité de la vertu qui les a faites: elle passe d'âge en âge, se perpétuë dans la postérité, & affranchit de la mort celui qui les a cultivées ou protégées.

Ville autrefois si puissante & si renommée, superbe Babylone, que reste-t-il de toutes vos merveilles? Vos tours & vos murs sont renversés; vos Ponts & vos Citadelles ne subsistent plus: vos Palais & vos Jardins suspendus dans les airs, sont venus se confondre dans le limon de l'Euphrate: & comme on ne reconnoît plus le lieu où étoit votre vaste enceinte, on n'auroit plus l'idée de ce que vous avez été, si les Sçavans & les Mages, à qui vous avez donné la vie, ne vous l'avoient renduë dans la mémoire des hommes.

Combien d'autres Villes, dont le

nom nous seroit absolument inconnu sans celui d'un homme à qui elles ont eû le bonheur de donner le jour? qui se souviendroit aujourd'hui de la Ville d'Abdere, si les deux Philosophes Démocrite & Anaxarque ne lui eussent dû leur naissance? parleroit-on de Milet, dont on peut à peine rencontrer les ruines, si elle n'eût produit un Thalès pour l'Astronomie, un Anaximène pour la Gnomonique, un Anaximandre pour la Sphére & la Géographie, un Hécatée pour l'Histoire, un Eschines pour la Philosophie? Sçauroit-on seulement que les Villes de Stagire, de Megalopolis, d'Ascra, de Samozathe, de Clazomene, d'Asson, de Téos ont autrefois éxisté, si elles n'eussent été la patrie d'Aristote, de Polybe, d'Hesiode, de Lucien, d'Anaxagoras, de Cléanthe, d'Anacréon & de plusieurs autres grands hommes, dont les noms gravés au Temple de Mémoire, y ont en même temps consacré, & celui des lieux où ils ont pris naissance, & celui des peuples qui ont couronné leurs talens?

» M. l'Abbé G. en citant ces Villes, » apostrophe obligeamment celle qui

» l'a vû naître ; il semble que la re-
» connoissance lui dicte l'éloge de la
» Ville de Caen «. Vous vivrez donc, dit-il, dans l'esprit des hommes, vous qui avez ouvert ce Sanctuaire à vos Muses ! vous vivrez toujours, & votre gloire si brillante autrefois, n'a paru s'obscurcir pendant quelque temps, que pour prendre de nos jours un nouveau lustre ; & se transmettre avec plus d'éclat à la postérité.

Les Corps Littéraires en effet, comme les Corps Célestes, se couvrent quelquefois de nuages, qui les dérobent à nos regards ; ils ont leur tems d'éclipse, & votre Académie, Messieurs, qu'il me soit permis de le dire, n'en a point été exempte. Dès qu'elle se forma, les yeux furent éblouis de l'éclat de sa lumiere : sa naissance fut une belle Aurore, qui annonça à toute la France le grand jour qui devoit la suivre ; l'Europe apprit avec autant de joye que de surprise, qu'on parloit à Caen, le langage d'Abraham & de Démosthène avec autant d'élégance & de pureté, que la langue des Richelieu & des Corneilles ; & pour tout dire enfin, l'Académie Françoise, après

avoir elle-même balancé sur la préférence entre deux ouvrages d'esprit, qui partageoient depuis long-temps & la Capitale & les Provinces ; la premiere Académie du Royaume, ne crut pas devoir s'offenser de ce que le plus grand des Rois en renvoya la décision à * ces hommes illustres, dont vous tenez aujourd'hui la place.

* On rapporte l'extrait d'une Lettre de M. Aubert, Aumônier de Madame la Duchesse de Longueville, à M. Halley, Professeur Royal d'Eloquence à Caën.

» Il s'agit de sçavoir lequel est le plus beau des » deux Sonnets cy-joints ; (l'un sur Job, l'autre » sur Uranie.) La plûpart de nos Poëtes en ont » dit leur pensée, & les plus beaux esprits s'y » trouvent empêchés. L'Académie Françoise en a » voulu connoître ; mais au lieu d'un Arrêt, elle » n'a qu'appointé les parties à écrire : ainsi il a » fallu que la Cour s'en mêlât, & la cause agitée » en presence du Roi, de la Reine & des Princes, qui n'ont pû s'accorder, son Altesse (Mde » la Duchesse de Longueville) a conclu qu'il falloit » vous en faire le juge sans appel. C'est pourquoi, par son ordre, je vous prie de vouloir » avec Messieurs vos Poëtes & autres Bons Esprits » de Caen, les bien examiner, & décider le fait » ou en Vers ou en Prose, si bien que nul ne » doute qu'elle n'ait eu raison de faire choix de » vous pour assoupir un Schisme qui trouble plus

Mais ces lumieres du monde ne tardérent point à s'éteindre : on vit trop tôt disparoître les Brieux, les Halley, les Savary, les Haguays, les Morins, les Huets, les Bochards, les Ségrais, & leur profonde érudition ne passa pas même à leurs Contemporains ; sans doute parce que profitant de leurs veilles, ils crurent pouvoir s'épargner la peine d'étudier les langues de l'Antiquité, & ne devoir s'occuper qu'à perfectionner les Sciences qu'on avoit puisées dans ces premieres sources.

Ce fut sur ce motif, & afin de donner à la principale Ville de son Département, un gage éternel de son amour pour sa gloire, qu'un de ces hommes nés pour rendre le monde heureux, un homme, selon le témoignage d'un grand * Evêque de son temps, *amateur des Lettres & de la vertu, vertueux & lettré lui-même*, entreprit de rassembler vos Muses errantes & désolées, devint leur consolation, leur offrit un azile, & consacra le succès

» la Cour, que nos dernieres guerres «. *Antonii Hallei opuscula miscellanea. pag.* 287. *& seq.*

*Monsieur Huet Evêque d'Avranches, Origines de Caen, page 383.

de leurs veilles, par le ſceau de l'autorité Royale.

Une protection ſi généreuſe étoit digne de * l'illuſtre Foucault, votre premier Mécène auprès de l'Auguſte des François; mais le temps de diſſiper le nuage qui vous envelopoit dans ſon ombre, le temps de vous rendre à vous mêmes & à toute la France, dont vous aviez provoqué les regards, n'étoit pas encore arrivé. Ce moment heureux étoit reſervé au zèle d'un ** Prélat plus grand par lui-même, que par le rang qu'il tient entre les Princes de l'Egliſe; il n'étoit donné qu'à ſon mérite, de vous faire connoître vos talens; à ſon éloquence, de reveiller la vôtre; à ſon amour pour les Lettres, de faire revivre chez vous un goût naturel, & qui dans tous les temps, a fait votre principal caractère. Dès qu'il ſe montre au milieu de vous, c'eſt pour vous faire ſouvenir de ce que vous avez été, & vous faire convenir de ce que vous pouvez être: il parle, & ſa voix vous arrache à votre aſſoupiſſement, vous

* Intendant de la Généralité de Caen.

** M. le Cardinal de Luynes, Archevêque de Sens & Protecteur de l'Académie.

rend votre ame, votre activité, votre feu. Tel on voit le Soleil, après une éclipse, briller d'un nouvel éclat : sa langueur avoit fixé les yeux de l'Univers ; on en étudioit la marche & le progrès ; on en attendoit la fin avec impatience ; l'éclipse passe, l'astre sort des ténèbres, & l'Univers est content.

Vous le seriez aussi, Messieurs, si les grands hommes ne suivoient que leur inclination ; mais plus ils sont grands, plus ils sont nécessaires ; les besoins de l'Église de Sens ont enlevé à celle de Bayeux votre second Mécène, & ses rares talens vous l'ont fait perdre... Je me trompe, son cœur est toujours au milieu de vous : sa grande ame vous anime encore, & vous retrouvez dans le Vice-Protecteur, tout le zèle, tout le mérite, toutes les qualités qui vous rendoient le Protecteur si précieux ; à l'exemple du Prince de l'éloquence latine, qui avec *un génie* aussi vaste que l'Empire Romain*, donnoit à ses amis le temps que lui laissoit sa dignité de Consul, leur apprenoit le grand art de former l'Orateur, & s'entretenoit avec eux, de la nature

* *Judice Catone.*

des Dieux, de la fin du bien & du mal, des regles de la vie civile, & des devoirs de l'amitié; votre illustre Vice-Protecteur, avec des talens qui lui ont mérité la confiance du Prince, vient se délasser parmi vous des fatigues de son emploi, vous communique ses lumieres, préside à vos travaux, les encourage par son exemple, & fait juger qu'il croit être chargé de la gloire des Lettres, comme il l'est de la protection des Citoyens.

Sous de si heureux auspices, que ne devez-vous pas espérer, Messieurs? mais que n'ai-je point à craindre, quand je réfléchis sur ce que vous êtes, sur ce que je suis, & sur ce qu'étoit celui à qui j'ai l'honneur de succeder? ici se présente à mon esprit un nouvel ordre de merveilles; ce seroit le lieu de payer à chacun de ceux qui composent cette sçavante Compagnie, le tribut de loüanges que je dois à la supériorité de leurs talens, & de répandre des fleurs sur le tombeau d'un * homme, dont la profonde érudition, l'éloquence naturelle & les lumieres supérieures aux conjec-

* M. Desmortreux, Professeur Royal de Médecine.

tures de ſon art feront toujours l'éloge ; mais c'eſt en jettant les yeux & ſur vous & ſur M. Deſmortreux, que je m'apperçois de toute ma foibleſſe, & que je reconnois, mais trop tard, que *le déſir de la gloire* fait ſouvent des téméraires, qu'il eſt difficile de marcher avec diſtinction dans la carriere des Lettres, & que votre choix eſt ſans doute un effet de votre indulgence : heureux ! ſi par mes ſoins & mes travaux je pouvois un jour le juſtifier !

» M. Durville élu Directeur pour l'an-
» née 1756. répondit à ce Diſcours de
» la maniere ſuivante.

Le deſir de la gloire ſi naturel à l'homme, eſt le principe de toutes nos actions ; c'eſt lui qui dévelope dans nos cœurs le germe de toutes les vertus, & les y fait fructifier ; la belle gloire eſt le but où tendent nos travaux ; mais les routes qui y conduiſent, ſont différentes : celle des Héros eſt plus brillante ; celle de l'homme de lettres eſt plus paiſible & en même temps plus ſolide, puiſque c'eſt à la gloire de celui-ci, que le premier doit l'immortalité de la ſienne ; s'il n'eût été un Homere, que ſeroit devenuë la gloire

des Héros qu'il a célebrés? Leurs noms & leurs actions seroient ensevelis sous les ruines de Troye.

Telles sont M. en abregé les vérités que vous avez prouvées dans le Discours que vous venez de nous lire: votre reconnoissance vous a dicté des expressions de gratitude envers l'Académie, dont elle vous remercie par ma voix; elle connoissoit vos talens littéraires, lorsque ses suffrages se sont réünis en votre faveur, & le public a applaudi au choix qu'elle a fait de vous pour augmenter sa gloire. Je ne répeterai point les éloges que vous avez fait *de l'homme immortel* à qui nous devons notre établissement; les louanges de ce glorieux Monarque sont gravées dans tous les cœurs avec celles de son auguste successeur, ce Maître bien-aimé qui met son unique *gloire* dans le bonheur d'un peuple qui l'adore.

Je ne vous suivrai point non plus dans ce que vous avez dit de l'illustre Protecteur que nous avons perdu & du digne successeur qui le remplace; sa modestie ne peut avoüer des éloges, quoique dictés par la vérité même.

C'est ce même amour pour la vé-

rité, qui vous a inſpiré ce que vous avez dit de M. Deſmortreux que vous remplacez : ſi nous le pleurons, les larmes du public, au ſervice duquel il s'étoit dévoüé, juſtifient bien nos regrets * ; c'eſt un bonheur pour vous, Monſieur, de n'avoir eu à loüer que des hommes ſi dignes de l'être.

» Le R. P. André, Jéſuite, lut en-
» ſuite une Diſſertation ſur la Raiſon,
» qu'il fit enviſager ſous une triple idée,
» ſçavoir, comme raiſon eſſentielle,
» comme raiſon naturelle, & comme
» raiſon arbitraire.

N'EST-il pas étonnant, dit-il, que tout le monde ſe pique tant de raiſon, & que ſi peu de perſonnes s'appliquent à la connoître ? que la plûpart des hommes, qui d'ailleurs la reconnoiſſent pour la regle ſouveraine de nos jugemens & de nos actions, la confondent néanmoins avec leur propre eſprit, comme ſi notre eſprit pouvoit être à lui-même ſa lumiere & ſa loi ? qu'il y en ait, enfin, un ſi grand nombre, qui la regardent comme une

* Voyez les Mémoires de l'Académie, année 1754. pag. 282.

importune, qui s'oppose à leur bonheur par ses avis éternels, ou comme une rebelle, qui par ses raisonnemens profanes, s'oppose à nos vérités les plus saintes ? & de-là combien de lieux communs, poëtiques, oratoires, philosophiques même quelquefois, lancés de toutes parts contre la raison ? Que les Poëtes lui déclarent la guerre, je n'en suis pas surpris : c'est répresailles contre une ennemie déclarée du délire, de l'yvresse, de la fureur dont ils se disent possédez ; mais que des Philosophes de sang froid, ou des Orateurs sensés, nous viennent décrier la raison, les uns comme une lumiere flottante & toujours incertaine, les autres comme une insolente qui s'éleve par sa nature, contre les vérités les plus incontestables de la religion & de la morale ; je ne puis pardonner cette inconséquence à des hommes qui, en attaquant la raison, croyent encore bien raisonner, c'est à dire, suivre la raison en combattant contre elle ; contradiction que nous ne pouvons leur sauver, qu'en ôtant l'équivoque du nom, qu'ils attaquent peut-être plus que la chose même.

C'est, Messieurs, ce qui m'a déter-

miné à prendre la Raison pour la matiere de ce Discours; en fut-il jamais une plus digne de votre attention? La raison entre dans la définition de l'homme, & puisque nous avons à vivre avec elle, ne faut-il pas du moins apprendre à la bien connoître?

Pour traitter mon sujet avec ordre & autant qu'il est possible, dans toute son étendue, je le divise en trois parties ou si vous l'aimez mieux, en trois propositions fondamentales, qui commenceront, si je ne me trompe, à lever toutes les équivoques de la question.

Je dis 1°. qu'il y a une raison essentielle, commune à toutes les intelligences; une lumiere éternelle supérieure à nos esprits, qui contient en elle même tous les principes des sciences & des arts, tous les principes de la morale & des loix que nous devons suivre: en un mot une raison suprême, nécessairement existante.

2°. Qu'il y a une raison naturelle, commune à tous les hommes, qui est un don du Créateur, & comme l'œil que nous en avons reçû pour contempler la lumiere de la raison suprême, pour en reçevoir les rayons dans notre

ame, & pour les déveloper par notre attention.

3°. Qu'il y a aussi dans le monde une espece de raison arbitraire, & si j'ose ainsi parler, une raison factice ou de création purement humaine, que chacun se fait à lui-même selon ses vuës particulieres, pour la substituer à la place de la raison universelle, dans ses raisonnemens & plus encore dans sa conduite.

La matiere est bien ample pour un seul discours; mais pour ne vous laisser rien à désirer, nous avons cru devoir y renfermer tout ce qu'il a plu à l'usage d'appeler raison; sans quoi peut-être nous serions tombez dans un défaut semblable à celui que nous reprochons à ses accusateurs, qui est d'attaquer sous son nom, un phantôme contradictoire à sa nature. Entrons en preuves.

Premiérement, qu'il existe une raison essentielle, commune à toutes les intelligences, qui est par tout la même: une raison supérieure à nos esprits, par tout présente à qui la veut voir, & par tout prête à répondre à qui la veut consulter; je ne demande qu'un peu d'attention pour mettre tout le monde

en état de s'en convaincre par soi-même dans toutes les actions les plus communes de la vie.

Voulons-nous, par exemple, arrêter un compte que nous avons à nous rendre mutuellement dans une affaire d'intérêt? la raison nous présente aussi-tôt toutes les idées des nombres dans leur progression naturelle, 1. 2. 3. 4. &c. jusqu'au dernier qui se perd dans l'infini, mais dont nous n'avons pas besoin. Tous les autres qui nous pouront être nécessaires, paroissent à nos ordres pour se soumettre à notre calcul; où étoient-ils auparavant que nous les appellassions sous notre plume? est-ce vous, est-ce moi qui leur avons donné l'existance par le besoin que nous en avions? notre compte fait, nous cessons d'y penser : ils ne paroissent plus: les avons-nous anéantis par notre inattention? Je les rappelle dans mon cabinet pour vérifier mon calcul; ils reparoissent: les ai-je créez de nouveau? & ils reparoissent toujours avec la même essence numérique; ai-je aussi crée leur essence immuable? ou ces nombres que je vois & qui m'éclairent ne sont-ils rien de réel? Nous avons en divers païs des noms & des chiffres

des chifres différens pour les exprimer; mais nous sçavons par le commerce que nous entretenons avec toutes les parties du monde, que les idées qui répondent à ces noms & à ces chiffres si différens sont par-tout les mêmes: que les mêmes nombres ajoûtés ensemble font par-tout la même somme: que les mêmes nombres multipliés les uns par les autres, nous donnent partout le même produit: d'où vient cette uniformité, ou plûtôt cette unité admirable, que nous trouvons par-tout dans l'objet de la premiere des sciences humaines, qui est l'Arithmétique, sinon de l'existance d'une raison universelle, qui sans cesser d'être une, se communique à tous les hommes indivisiblement?

On a découvert un nouveau païs, vaste, fertile, agréable: voulons-nous en faire le partage entre des peuples qui n'ont pas encore d'habitation, ou qui se trouvent chez eux trop à l'étroit? la raison nous présentera dans le moment la regle & le compas de la Géométrie, pour en faire la division en parties égales ou inégales, en telle proportion qu'il nous plaira, selon le

nombre ou la qualité des habitans futurs de la terre nouvellement découverte. Mais que nous ſerviroit d'avoir des inſtrumens de meſurage, ſi nous n'avions en même temps des méthodes infaillibles pour les appliquer, avec ſuccès, ſur notre terrain ? La Raiſon, ſous le nom de Géométrie, nous en fournira autant que nous en pouvons ſouhaiter ; d'abord elle nous découvrira comme dans un tableau général toutes les figures géométriques, depuis la premiere qui eſt le triangle, juſqu'à la derniere qui ſera un Polygone d'un nombre infini de côtés: non pas telles que nous les voyons tracées groſſiérement ſur le papier, mais telles qu'elles ſont en elles-mêmes dans leurs idées primitives ; c'eſt là que dans une lumiere pure & ſans nuages, nous les verrons décrites avec une juſteſſe & une élégance que nul Art humain ne peut atteindre ; mais qui par-là même nous ſerviront de modèles pour les repréſenter ſur la terre avec toute l'exactitude qu'elles peuvent avoir. Et pour nous éclairer pleinement ſur ſon objet, que fait encore la Géométrie ? Elle n'avance rien qu'elle ne démontre à l'eſprit par des

principes incontestables, c'est-à-dire, ou évidens par eux-mêmes, ou démontrés par leur liaison nécessaire avec les premiers axiomes du bon sens naturel: que le tout est plus grand que sa partie; que deux grandeurs égales à une troisiéme, sont égales entre elles; il n'en falloit pas moins pour nous rassurer contre l'erreur; mais aussi m'avoüera-t-on qu'il n'en faut pas plus pour descendre sans péril d'erreur, de la théorie du cabinet à la pratique, sur le terrein que nous avons à mesurer.

Les mesures que nous employerons, le pied, la toise ou la perche, peuvent avoir des longueurs différentes selon les païs: c'est le caprice des hommes qui en a fait la détermination; mais nous sçavons par l'expérience universelle de tous les tems & de tous les lieux, que les principes & les regles du mésurage sont par tout les mêmes, par tout invariables, par tout infaillibles. Or je le demande encore à tous les esprits attentifs; d'où vient, aux principes & aux regles de la Géométrie, cette infaillibilité si universellement reconnuë, sinon de la présence universelle d'une raison suprême, qui préside à nos esprits; pour

diriger nos mains dans l'opération, & par conséquent, que nous n'avons qu'à ſuivre pour faire entre nos prétendans, la juſte répartition de la terre que nous leur deſtinons.

Voilà nos nouveaux habitans établis; voulons-nous leur donner des loix, ſans leſquelles il eſt certain que leur établiſſement ne pourroit avoir rien de ſtable? Mais qui nous les dictera? Conſulterons-nous, à l'exemple d'un Solon moderne, le dégré du climat qu'ils habitent, ou la nature du terroir, pour puiſer l'eſprit de nos loix dans les tranſpirations de la terre, ou dans les influences des Corps Céleſtes? Irons-nous frapper à la porte des Juriſconſultes, pour nous faire ouvrir leurs vaſtes Bibliothèques de Codes anciens & modernes? Ou entreprendrons-nous le voyage autour du monde, pour choiſir entre les coutumes de divers peuples, celles qui nous conviendront le mieux? Mais en attendant, que deviendroit notre nouvelle colonie? Conſultons donc encore ici notre Oracle domeſtique; la Raiſon, maîtreſſe infaillible dans les Sciences & dans les Arts; elle ne l'eſt pas moins dans la doctrine des mœurs.

O Raison éclairez-moi ! Je la vois paroître avec le code éternel de l'ordre qui doit régner dans une société, pour la rendre heureuse en la rendant vertueuse ; & à l'ouverture du livre nous y trouvons écrit en lettres de lumiere, lisibles & intelligibles à tout l'Univers... *Mortels, prenez-y garde, vous êtes sur la terre en societé avec* DIEU *& avec les hommes ; adorez votre Créateur & traitez-vous en freres.* Loi générale si évidente, que nous n'aurons pas besoin d'aller aux voix pour la faire accepter de tout le monde ; nous la voyons déjà par tout publiée, par le cri unanime de la Nature : & pour apprendre à faire l'application de cette loi générale à toutes les circonstances particulieres de la vie, nous n'avons qu'à continuer de lire dans le code éternel de l'ordre, nous y verrons en détail, tous nos devoirs chacun dans son rang ; la Religion à la tête, comme la principale directrice des mœurs, la sincerité dans le commerce de la parole, la bonne foi dans les conventions, la fidélité dans les promesses, la modestie dans les sentimens, la modération dans les procédés, une ami-

tié cordiale & universelle pour tous les hommes avec qui nous avons à vivre, en nous considérant tous comme les citoyens d'une même Ville, comme les enfans d'un même pere, comme les membres d'un même corps, dont la fin essentielle est de concourir tous ensemble à leur conservation réciproque.

Est-il une seule nation, est-il un seul homme sur la terre, qui du premier coup d'œil, ne voye & ne sente la sagesse, la justice, la beauté de ces loix? nous n'en donnerons point d'autres à notre nouveau peuple; il ne faut plus qu'un Magistrat pour les faire observer: le choisirons-nous parmi les hommes? Donnons à un homme le pouvoir le plus absolu contre les prévaricateurs: avec tout son pouvoir, il ne pourra jamais arrêter que la main: & c'est le cœur qu'il est question de régler pour maintenir l'ordre dans un État; il nous faut donc un Magistrat intérieur, qui nous suive par tout, en sécret comme en public, pour arrêter le desordre dans sa source. La Raison remplit encore admirablement toutes les fonctions de cette magistrature in-

térieure, par les différens tons qu'elle ſçait prendre pour nous ranger à nos devoirs; ou pour nous y rappeller; s'agit-il d'un devoir de ſimple bienſéance? elle ne prend que le ton de conſeil ou d'exhortation; mais s'agit-il d'un devoir indiſpenſable, fondé ſur la nature? elle prend le ton de commandement ſans replique; avons-nous été dociles à ſes ordres? elle prend le ton d'un maître content, qui nous récompenſe par la joye délicieuſe d'avoir obéi à la Raiſon; avons-nous au contraire été rebelles à ſa voix? elle prend le ton de maître irrité, qui nous punit par les remords inſéparables de la révolte contre la Raiſon; paſſons-nous par deſſus ces premiers avertiſſemens de ſa colere? elle prend le ton de menaces, pour nous rappeller à elle, par les frayeurs d'un avenir redoutable; où fuira-t-on pour lui échaper? la Raiſon nous ſuit par tout pour nous éclairer juſques dans notre fuite, & malgré tous les nuages que nous lui oppoſons ſi ſouvent pour la faire diſparoître, il en ſort toujours quelques éclairs ou quelques bruits de tonnerre, qui nous atteſtent la préſence inſéparable de notre être; dé-

monſtration ſenſible, qu'il exiſte non-ſeulement une lumiere ſupérieure à nos eſprits pour nous enſeigner les Sciences, mais encore une loi ſupérieure à nos cœurs pour nous apprendre nos devoirs. C'eſt ce que nous avons appellé Raiſon eſſentielle ou raiſon ſuprême : & nous voulons bien croire que ce n'eſt point à elle que s'adreſſent les invectives de nos Orateurs ou de nos Philoſophes contre la Raiſon humaine ; mais voici peut-être à quoi ils en veulent.

Je dis en ſecond lieu, qu'il y a une raiſon naturelle, qui eſt comme l'œil que le Créateur nous a donné pour découvrir la vérité dans ſa ſource éternelle. Sera-t-on plus raiſonnable, ſi l'on attaque la Raiſon ſous cette ſeconde idée, en un mot ſous le nom d'eſprit humain ? le fait eſt que bien des gens la combattent ſous ce titre ; les uns comme trop foible pour nous conduire à la vérité avec certitude ; & les autres comme trop rétive à s'y rendre dans les matieres les plus importantes à notre bonheur préſent & futur. Je me propoſe, Meſſieurs, de juſtifier le don du Créateur contre ces deux accuſations ;

& je prends pour juge la Raiſon ſuprême que nous avons d'abord établie. Le principe eſt que Dieu a fait notre eſprit pour connoître la vérité ; c'eſt-à-dire pour le connoître lui-même, & dans ſa nature & dans ſes ouvrages, dont nous avons l'honneur d'être la partie principale ou du moins celle qu'il nous importe le plus de bien connoître.

Or dans ce deſſein, qu'a-t-il oublié pour nous mettre en état de nous conduire à notre but infailliblement ? quatre choſes nous y étoient néceſſaires : un déſir ardent de connoître la vérité : un moyen ſûr pour la découvrir : une regle infaillible pour diſcerner ſa lumiere, des fauſſes lueurs de la vraiſemblance : & quand elle tarde à ſe montrer, le pouvoir de ſuſpendre notre jugement pour attendre qu'elle ſe manifeſte en plein jour, ou du moins dans un jour aſſez lumineux pour nous raſſurer contre l'erreur ; que pouvions-nous ſouhaiter davantage pour nous rendre en quelque ſorte infaillibles dans la recherche de la vérité ?

C'eſt préciſément ce que nous trouvons raſſemblé dans le don admirable de la

Raison naturelle. Que tous les ingrats qui l'accusent de foiblesse & de rebellion à la vérité, paroissent ici un moment, & qu'ils me répondent sur ces quatre caracteres que nous lui attribuons ; Je veux bien m'en rapporter à leur propre sentiment.

Ne sentez-vous pas dans votre cœur un désir ardent de connoître la vérité ? Vous me passerez, sans doute, ce premier article, il n'y a point de Pyrrhoniens là dessus : & si pour vous former l'esprit au vrai, vous avez pris la peine de vous appliquer à quelqu'une de ces sciences lumineuses qui n'avancent rien qu'elles ne démontrent, à l'Arithmetique, par exemple, ou à la Géométrie ; n'avez-vous pas senti qu'en y procédant par ordre, votre attention à leurs objets vous y découvroit à chaque pas, quelques vérités incontestables ? & par conséquent que vous avez dans le pouvoir de vous rendre attentif à vos idées primitives, un moyen sûr pour découvrir la vérité en elle-même ? & si après vous en être pleinement convaincu, vous avez fait une attention réfléchie sur la cause de votre conviction, n'avez-vous point

ſenti dans le moment, que c'étoit la force irréſiſtible d'une évidence pure, complette, qui ne vous laiſſoit rien d'obſcur dans votre objet? & par conſéquent que vous avez dans cette évidence pure & complette, une regle infaillible pour diſcerner la vraie lumiere des fauſſes lueurs? & ſi en voulant pouſſer plus loin vos découvertes, vous n'avez plus apperçu qu'une lumiere ſombre, imparfaite, qui ne vous éclairoit qu'à demi, ne ſentiez-vous pas que vous aviez alors le pouvoir de ſuſpendre votre jugement pour en attendre la pleine manifeſtation? par conſéquent que vous aviez encore là un moyen ſûr, ſinon pour découvrir la vérité, du moins pour éviter l'erreur. Enfin ſi vous ſentez dans votre eſprit ces quatre caracteres de la raiſon naturelle, n'eſt-ce pas calomnier le don du Créateur, que de l'accuſer d'une foibleſſe qui nous le rendroit inutile; il eſt vrai qu'il n'a pas plu à la Providence de nous manifeſter tout à la fois toutes les vérités que nous ſommes capables de connoître; mais en attachant par des loix ſi conſtantes la manifeſtation de ſes lumieres à notre attention, n'a-t-il pas

réellement plus fait en notre faveur; ou du moins pour notre honneur ? par là il nous donne le moyen de pouvoir mériter la connoissance de la vérité, comme une récompense proposée à notre vertu; à quoi tient-il que nous n'entreprenions d'en faire la conquête ? le seul désir de vaincre est ici nécessaire; le grand livre de la Raison suprême, qui contient toutes les vérités éternelles, est ouvert à tout le monde; le grand livre de l'Univers, qui contient toutes les vérités naturelles, n'est fermé à personne; nous avons le pouvoir de nous y rendre attentifs quand il nous plaît; notre attention est toujours récompensée par quelques nouvelles découvertes; & pour couronner son ouvrage, l'Auteur de la Nature a joint à notre esprit le merveilleux trésor de la mémoire, pour y renfermer toutes nos connoissances ainsi acquises, comme des biens qui nous appartiennent desormais par droit de justice, puisque par le travail de notre attention, nous en avons payé le prix réglé par les loix. Or de là, Messieurs, que s'ensuit-il ? n'est-il pas évident que ce n'est pas la raison naturelle que nous devons

accuser de foiblesse, mais notre cœur qui se lasse trop aisément de la suivre?

Je viens à sa prétenduë rebellion contre la vérité, sur tout, dit-on, dans les matieres les plus importantes; l'accusation en est elle mieux fondée? considérons, s'il vous plaît, la raison naturelle, telle que nous la recevons des mains du Créateur; par lequel des quatre caracteres que nous venons de reconnoître, se révoltera-t-elle contre la vérité? sera-ce par le désir que nous avons naturellement de la connoître, ou par le pouvoir que nous avons de nous y rendre attentifs pour en mériter la découverte? sera-ce par la régle que nous avons dans l'evidence, pour discerner la vraie lumiere des fausses lueurs, ou par le pouvoir que nous avons dans l'obscurité, de suspendre notre jugement pour n'en porter jamais aucun qui s'étende plus loin que nos connoissances? mais ne sont-ce point là plutôt des caracteres de docilité à la raison suprême, que des caracteres de rebellion à la vérité? j'en appelle, Mrs. à la simple intelligence des termes, qui est le moins que je puisse demander à des auditeurs.

Mais enfin, dira-t-on, tant de Philosophes & tant d'Orateurs, qui s'élevent tous les jours contre la raison humaine, auront-ils tort en tout? ils n'auroient peut-être pour se réconcilier avec elle, qu'à s'expliquer dans leurs discours un peu plus distinctement sur l'objet qu'ils attaquent sous son nom; c'est ce que nous allons faire pour eux.

Je dis donc en troisiéme lieu, qu'il y a dans le monde une espéce de raison arbitraire, que chacun se fait à lui-même, que l'on ente, pour ainsi dire, sur la raison naturelle, & que l'on substitue bien-tôt après à la raison suprême pour s'en servir comme de régle, dans ses raisonnemens & dans sa conduite.

Nous ne voyons que trop clairement la malheureuse existance de cette raison factice dans la maniére dont nous entendons raisonner la plûpart des hommes; chacun raisonne à sa mode: & parce qu'on raisonne, on croit avoir raison.

Mais comment, ou à quelle école a-t-on pû se former cette espéce de Logique? c'est la question. Suivez-moi, s'il vous plaît, Mrs. dans un petit dé-

tail néceſſaire pour éclaircir pleinement mon ſujet. Il n'y a qu'une ſeule école, où l'on puiſſe apprendre à former ſa raiſon naturelle ; c'eſt la raiſon ſuprême ; il y en a une infinité, où l'on apprend tous les jours à ſe former autant de raiſons arbitraires que l'on voudra ; faut-il s'étonner de ce torrent d'erreurs que nous voyons par tout érigées en principes de raiſonnemens ?

La premiere école dans laquelle nous tombons en ſortant des mains du Créateur, eſt celle des ſens. Nous ne croyons rien pendant pluſieurs années, que ſur la foi de ces premiers maîtres, qui nous paroiſſent d'autant plus commodes, qu'ils nous épargnent la peine de raiſonner.

Nous trouvons dans leurs impreſſions agréables ou déſagréables, des raiſonnemens tous faits, qui nous apprennent à rechercher ou à fuir les objets, ſelon que leur préſence nous cauſe du plaiſir ou de la douleur. L'erreur n'eſt point encore là ; mais dans cet âge, elle n'en eſt pas bien loin. Nous concluons ſans héſiter, que le plaiſir des ſens, eſt la ſouveraine régle de la ſageſſe & de la vérité ; c'eſt la Raiſon que les enfans ſe forment d'a-

bord : une raison de pur instinct ; on a beau leur dire qu'ils en ont une autre plus noble, à laquelle ils doivent se rendre attentifs pour apprendre à mieux raisonner ; les plaisirs & les jeux seront toujours pour les enfans la raison suprême.

Les envoyerons-nous à l'école du monde pour se désabuser ? ils y verront plus de raisonnemens ; y verront-ils plus de raison ? me permettra-t on de le dire ? ils y verront encore des enfans sous le nom d'hommes faits ; l'amour du plaisir réduit en systême, entremêlé d'un peu d'affaires pour le rendre plus piquant, & ce qui n'est à leur âge, qu'une inclination naturelle, converti en passion raisonnée ; mais outre ce principe général, combien de raisons particulieres ne s'y fait-on pas pour les mettre à la place de la raison universelle ? Il faut soutenir son rang, quoiqu'il en coûte : raison de qualité. Il faut amasser des richesses pour se mettre au niveau des grands : raison bourgeoise, mais qui vaut bien la raison de qualité. Il faut se pousser dans le monde : raison de fortune. Il faut employer les moyens les plus sûrs qui dès

dès là sont aussi les plus sages : raison de politique ; il ne faut rien souffrir que l'on ne rende au centuple : raison d'honneur.

Sortons d'une école où la raison éternelle est si peu écoutée : aussi n'est-ce point là que l'on adresse les jeunes gens pour leur former l'esprit au vrai & le cœur à la vertu ; on les envoye aux écoles publiques, où l'on fait profession d'enseigner la sagesse & la pure vérité ; c'est-là sans doute ou nulle part, que la raison universelle devroit régner en souveraine pour réunir tous ses sujets dans les mêmes sentimens ; y regne-t-elle en effet ? La plûpart des écoles, ne sont-elles pas malheureusement partagées sur les matieres quelquefois les plus importantes à notre premiere instruction ? & de là qu'arrive-t-il ? Un maître se trouve par hazard engagé dans une école : c'en est assez pour se faire une raison de combattre toutes les autres, une raison de corps, une raison de parti, une raison de nation, une raison d'honneur scholastique ; mais pour s'assurer de la victoire, que fait-on d'abord ? Chacun suppose pour premier principe, que son école est celle de la

vérité : bien sûr que dans le vaste champ des vraisemblances, dans ce champ si fertile en raisons pour & contre, on trouvera toûjours des argumens en forme pour triompher de son adversaire ; que deviendra la jeunesse à la vûë de ces batailles & qu'en remportera-t-elle dans ce monde, sinon, au lieu de la vérité qu'on lui auroit promise, un amas confus d'opinions problématiques ou peut-être encore ce misérable esprit de dispute, qui de tous les caracteres est le plus opposé à la saine raison ?

Pour la rendre plus raisonnable, prendra-t-on le parti de l'envoyer à l'école des livres ? dans quel labyrinthe l'engagez-vous là ? & le remede n'est-il pas souvent pire que le mal, sur tout dans la jeunesse. Du moins dans les écoles publiques on observe encore quelques régles dans les propositions qu'on avance, & dans les preuves qu'on en apporte ; on a des témoins, on a souvent des Juges qui tiennent les raisonneurs en respect devant la raison universelle ; mais dans l'ombre du cabinet où l'on compose les livres sans autre président que soi-même, quel est le frein qui empêchera un Auteur d'ex-

travaguer à son aise ? & pour peu que l'on se croye du talent pour écrire, combien de raisons ne s'y fait-on pas pour confier tout au papier qui souffre tout ? Une pensée nouvelle ou singuliere se présente : c'est une raison pour l'avancer, sur tout dans un siécle amoureux du neuf & du paradoxe ; faut-il la prouver ? Il se présente un joli tour d'imagination pour la rendre agréablement ; c'est une raison qui en commencera la preuve. Un petit sentiment du cœur l'accompagne : c'est une raison admirable pour fortifier une preuve d'imagination par le concours des deux puissances. Un stile élégant & fleuri, c'est une raison pour les amateurs des paroles ; un air de raisonnement, une raison pour les simples : un passage de quelque ancien Auteur, une raison pour les sçavans : un beau trait d'histoire, une raison pour les personnes graves ; un petit conte même ne sera pas inutile à la preuve, c'est une raison pour les rieurs ; voilà un livre fait ; on y a rassemblé des raisons pour tout le monde, & le peuple des lecteurs s'en fera aussi une de les trouver bonnes sur la foi de l'impression ; car

le moyen de résister à des raisons qui ont passé au Sceau ?

C'est ainsi que la plûpart des hommes en allant d'école en école accumulent dans leur tête, un tas de préjugés puériles, mondains, scholastiques ou puisés dans les livres courans ; on les adopte aussi en courant ; on les entasse dans sa mémoire, on les naturalise dans son cœur, & à force de se les rendre familiers, on les appelle enfin sa raison ; après ce dernier pas malheur à quiconque osera les attaquer ; c'est un ennemi de la raison, mais de quelle raison ? .. Nous venons de le faire voir, d'une raison arbitraire, d'une raison sophistiquée par mille préventions, d'une raison également ennemie & de la raison naturelle & de la raison éternelle : ennemie de la raison naturelle dont elle affoiblit les deux pouvoirs en quoi seul consiste la véritable force de l'esprit, le pouvoir de se rendre attentif aux idées pures de la vérité pour la découvrir dans sa source, & le pouvoir de suspendre son jugement dans l'incertitude pour se garantir de l'erreur ; plus ennemie encore de la raison éternelle dont elle usurpe l'empire, en nous donnant les ténèbres les

plus épaiſſes des ſens, de l'imagination & du cœur pour la lumiere ſouveraine ; ſon impuiſſance de conçevoir les choſes ſpirituelles pour force d'eſprit, & ſon aveuglement volontaire pour profondeur d'intelligence.

Voilà, Mrs, l'eſpèce de raiſon que nous abandonnons volontiers à la cenſure des Philoſophes & aux anathêmes des Orateurs: le champ eſt aſſez vaſte pour y exercer tous leurs talens ; mais après leur avoir abandonné le champ de bataille, nous les prions de faire grace ou plûtôt juſtice aux deux prémieres eſpèces de raiſon que nous avons d'abord expliquées ; qu'ils n'abuſent plus de l'équivoque du nom pour les confondre avec leur ennemie capitale : qu'ils ne les accuſent plus indiſtinctement ni de foibleſſe, ni de rebellion à la vérité : en un mot qu'ils ceſſent dans leurs déclamations vagues, d'attribuer à la raiſon toutes les déraiſons de l'Univers.

» Mr. de Fontette réſuma ce Diſ» cours, & par des obſervations judi» cieuſes, il fit valoir les diſtinctions » & les détails élégans dans leſquels » l'Auteur étoit entré.

» La Séance fut terminée par une Ode
» de Mr Dumesnil Morin sur la Sin-
» cérité, dont voici quelques Strophes.

ODE
SUR LA SINCÉRITÉ.

Sincérité, Nymphe ingénuë,
Si digne des voeux des Mortels,
Divinité trop peu connuë,
J'ose t'ériger des Autels!
Ma voix, si tu veux la conduire,
Plaira, sans chercher à séduire;
L'Art ne soüillera point mes chants;
Ils prouveront à l'imposture,
Que les accens de la nature
Sont les seuls vrais, les seuls touchans.

Loin déguisement, artifice,
Ruse, mensonge, trahison:
Monstres enfans de l'Injustice,
Nourris de fiel & de poison!
Fuyez, rentrez dans le Tartare;
Assez votre Empire barbare
A fait gémir l'humanité;
Disparoissez troupe funeste....

Je vois de la voute céleste
Descendre la Sincérité.

O toi, du front de l'hypocrite;
Arrache le masque odieux !
Sans toi, quel seroit le mérite
De l'encens que l'on offre aux Dieux ?
Un culte extorqué par l'usage,
Un frivole & servile hommage,
Ne font qu'outrager leur bonté :
Si tu le rends, l'offrande est sainte;
Le feu pur d'un zèle sans feinte,
Embrâsera la volonté.

Je t'apperçois assise au trône,
Faire le bonheur des Etats ;
Dans sa fureur, en vain Bellône
Voudroit armer les Potentats ;
Le bruit fatal de son tonnerre,
Cesse d'épouvanter la Terre,
Lorsque tu scelles les traités ;
La Paix descend de l'Empirée....
Des Rois la parole sacrée
N'a pas besoin de sûretés.

Qu'à tes disciples véridiques
L'oracle des loix soit commis,
Et la fraude aux regards obliques
N'osera plus braver Thémis.

Pénêtre dans son Temple auguste,
Où sa balance égale & juste
Sera remise entre tes mains....
Que dis-je? Thémis elle-même,
Si l'on t'obéit, si l'on t'aime,
N'a plus à juger les humains.

L'amitié vertueuse & tendre
Ne tient que de toi sa douceur;
Sur ses liens tu viens répandre
La confiance & la candeur;
Un ami vrai dans son langage,
N'a du Misantrope sauvage
Ni le ton ni l'air imposant;
Mais d'une fausse politesse
Il fuit la flatteuse souplesse,
Toujours sincere & complaisant.

D'un sentiment plus vif encore
Bannis les criminels détours;
Quoi! la débauche se décore
Des myrtes nés pour les Amours!
Dévoile aux yeux de l'Innocence,
Les traits hideux de la licence;
Dicte les amoureux sermens;
Alimens d'une flâme pure,
Que la constance, la droiture
Unissent les heureux Amans!

Le Sage qui te prend pour guide,
En tous lieux reconnoit tes droits,
Et ne craint point, Censeur timide,
De blesser l'oreille des Rois.
Epris de ta beauté naïve,
Il ne peut la tenir captive
Sous un fard brillant, mais trompeur:
Chez lui, sans ramper sous l'idole,
Les organes de la parole,
Sont les interprêtes du Cœur.

Ta Muse, Tyran de Sicile;
Mandie un éloge flatteur!
Prodige! un sujet indocile
Refuse d'être adulateur.
Tu le punis, tu le rappelles;
Châtimens ou faveurs nouvelles
Lui feront-ils loüer tes vers?
Non; le sincere Polixêne
Dit froidement . . . qu'on me ramene
Aux carrieres, chargé de fers!

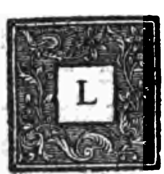
Vû par l'Académie. MASSIEU DE CLERVAL Sécretaire.

A CAEN,
de l'Imprimerie de PIERRE CHALOPIN;
Imprimeur-Libraire, ruë Froide-ruë.



EXTRAIT DE LA SÉANCE PUBLIQUE DE L'ACADÉMIE DES BELLES LETTRES DE CAEN.

Du 5 Février 1756.



E R. P. Rondel, Professeur de Philosophie au Collége des Jesuites, lut un Discours *sur la Liberté Philosophique de penser* ; il débuta par un remerciment sur la place

d'Académicien qu'il occupe, & justifia aux yeux du Public, l'empressement que l'Académie avoit eu de le compter au nombre de ses Membres.

La gloire du R. P. Rondel exigeoit que son Discours fût imprimé, mais sa modestie l'a refusé à nos instances, & nous n'en pouvons offrir que l'analyse dans les réflexions de M. le Directeur.

Il les étendit sur la véritable méthode d'user de la Liberté Philosophique de penser. Il fit voir 1°. en quoi elle consiste ? 2°. Quel est son objet propre ? 3°. Quels sont les moyens de la réduire en pratique ?

Elle ne consiste point, dit-il, dans les riens importans que débite mystérieusement un petit maître, dans les rêveries d'un politique, ni dans les décisions tranchantes d'un prétendu bel esprit. La façon de penser n'est vraiment libre, que lorsqu'on a murement pezé & examiné au tribunal de la Raison les démonstrations, & que l'on s'est déterminé en connoissance de cause ; mais combien peu sont en état de faire cet examen ? Le peuple (& il en est dans tous les états) le peuple, dis-je, se prend de goût pour quelqu'un de ces

génies qui sçavent en imposer aux humains, il admire leurs décisions; un respect religieux ne lui permet pas de croire qu'il pouvoit errer; il adopte aisément toutes ses opinions; c'est ainsi qu'Aristote a joüi pendant plusieurs siécles, d'un despotisme universel dans l'empire de la Philosophie; Descartes le premier osa lui arracher le sceptre philosophique; Newton vint après & partagea au moins avec celui-ci l'authorité qu'il avoit usurpée; quelqu'autres Philosophes ont conquis quelques Provinces de ce vaste empire, s'y sont établis & gouvernent en maîtres absolus.

Ce n'est pas assez de connoître en quoi consiste la liberté de penser, il faut sçavoir quel est son objet: il est assez étendu pour se renfermer dans ses bornes, & ne point vouloir franchir les limites que l'Auteur de la Raison même lui a prescrites; mais l'homme veut toûjours voler au de là de sa sphére, il tombe dans l'erreur, il croit user de sa liberté & il devient transgresseur de la loi divine. Bornons donc notre curiosité aux objets qui sont soumis à nos recherches.

Il faut encore les connoissances les plus étenduës pour prononcer sur ces objets ; les ouvrages qui nous paroissent même les plus frivoles, demandent beaucoup de sçavoir & une sagacité particuliere pour être dignement traités.

Il se trouve encore des hommes qui ont des lumieres suffisantes, mais ils n'ont souvent pas la force de s'en servir ; le préjugé s'y oppose & les passions viennent à son secours ; quelques-uns pourroient user de la liberté de penser, mais ils l'aiment trop, elle devient leur Idole & ils en abusent.

M. le Directeur enchérissant sur ces vérités, ajoûta que l'on est accoûtumé dès l'enfance, à défendre un systême : que le nom seul de son Auteur nous imprime pour ses décisions, un respect que le temps & la réflexion viennent rarement à bout de détruire ; ce nom seul, dit-il, cette autorité est pour nous une loi ; nous croyons examiner, réflechir, & nous ne sentons pas que nous nous laissons entraîner à la force du préjugé.

Les passions dans un âge plus avancé, viennent se joindre au préjugé & forment un second obstacle à l'examen

que la Raiſon pourroit faire, & conſéquemment à la Liberté Philoſophique de penſer.

Enfin dans un âge plus mûr, on a honte des entraves qu'on s'eſt données; on ſecouë le joug; mais cet effort même ne devient que trop ſouvent le plus grand obſtacle à la vraie liberté de penſer; il eſt rare que l'eſprit puiſſe garder un juſte milieu entre l'admiration ſervile & le doute outré. Sous prétexte d'un examen déſintereſſé, il ſecouë entiérement le joug de l'opinion, il s'accoutume peu-à-peu à douter de tout, & il réduit bien-tôt en problême, les vérités les plus reſpectables.

» M. Durville en appelle à l'expérien-
» ce, qui malheureuſement ne fournit
» que trop d'exemples des travers de
» l'eſprit humain.

» M. Porée lut enſuite ſon *Eſſay ſur*
» *le Bâillement*; il le préſenta ſous la
» forme de réponſe à une Dame qui
» l'avoit interrogé ſur la cauſe du Bâille-
» ment: du moins M. Porée l'a perſuadé
» par le début ingénieux de cet eſſay que
» nous donnons tel qu'il eſt, parce que
» le Public reçoit toujours avec avidi-
» té, les productions de ce Sçavant Aca-
» démicien.

Une personne, dit-il, pour laquelle j'ai beaucoup de déférence, me demanda il y a quelque temps, pourquoi l'on bâille, ou que l'on est tenté de bâiller à la vuë de ceux qui souffrent cette espèce de convulsion ? si vous vous contentiez, Madame, lui dis-je, d'une réponse vague & populaire, je vous dirois que c'est par sympathie, mais je sçais quelle est votre maniere de penser ; sans vouloir paroître sçavante, vous êtes assez philosophe pour n'admettre que le vrai, ou du moins les conjectures qui en approchent. Les termes de *Sympathie* ou d'*Antipathie* ont une signification fondée, & suppléent souvent à de longs discours ; communément ce sont des azyles de l'ignorance : on employe & on reçoit ces expressions, sans en être plus éclairé. » Eh bien, reprit la Dame, si vous me croyez plus » difficile que le commun du monde, » prenez sur vous de m'expliquer ce » Phénomène sur lequel on passe la » vie sans élaircissement, apparemment » parcequ'il s'offre trop souvent à nos » yeux ; oui, je suis curieuse de sçavoir » pourquoi ceux qui par ennui ou au» trement ouvrent la bouche, me solli-

citent,

» citent car je sens bien que la complai» sance à les imiter n'y a aucune part, » & on ne s'est point encore avisé de l'exi» ger ; il me semble même qu'on ne de» vroit bâiller qu'en sécret ; c'est une espè» ce d'indécence qu'il faut cacher aux au» tres quand on le peut. « Vous m'avez déjà engagé, Madame, lui repliqu'ai-je, à vous expliquer ce que c'est que la douleur. J'eus l'honneur de vous écrire trois Lettres sur la nature de cette passion, sur ses effets & sur ses usages ; mais le sujet étoit plus étendu & plus noble que celui que vous m'offrez aujourd'hui. Vous m'enhardites même à en faire une lecture dans nos Séances publiques ; mais traiter du bâillement... ah ! Madame, cette matiere n'est digne ni de vous ni de nos assemblées. » Pourquoi non ? dît-elle ; » l'éternuement, le hoquet, la respiration » & tant d'autres matieres Physiques ont-» elles plus de dignité ? Mr. de Reau» mur s'est-il deshonoré en traitant des » plus vils insectes ? tout est du ressort des » Physiciens, & il leur tombe en char» ge d'étudier la nature dans toutes ses » parties ; mais ils doivent sur tout, s'ils le » peuvent, nous mettre au fait de ce qui » se passe à tout moment chez nous. Nous

» ne pouvons trop connoître notre ame
» & notre corps. Ce n'est vivre qu'à de-
» mi que d'ignorer leurs facultes, leurs
» ressorts, leurs fonctions, leurs assujettis-
» semens.« Je crûs n'avoir plus rien de raisonnable à repliquer, je promis en demandant le temps de réfléchir sur ce qui m'étoit proposé. Voici donc les réfléxions & les observations que j'ai mises sur le papier & que l'on m'a permis de vous communiquer, Messieurs, dans une de nos assemblées publiques.

Les Physiciens, les Médecins même ont traité du bâillement d'une maniere fort superficielle, parce qu'il n'est pas dangereux, rarement est-il suivi de quelque accident.

Il arrive néanmoins quelquefois qu'en ouvrant démesurément la bouche, on se déplace la machoire inférieure. Dans un accouchement laborieux, il est quelquefois un signe de mort ; il annonce la naissance ou le retour de la fiévre : alors il est fréquent & pénible par la distension des membres dont il est accompagné. Il précede la faim, il devance le sommeil & suit le reveil. Il dénote l'ennui & caractérise souvent la paresse. Mes recherches ne m'ont point

découvert pourquoi le peuple forme avec les doigts un ſigne de croix ſur ſa bouche, lorſqu'il eſt obligé de bâiller. N'y auroit-il point eu dans les ſiécles précédens, quelque mal épidémique où le bâillement eût été un ſymptôme dangéreux ? On l'a dit de l'éternuëment, * & Polydore Virgile dit que dans une peſte qui arriva ſous le Pontificat de Grégoire le Grand, le bâillement étoit mortel & que c'eſt de là que vient l'uſage de ſigner ſa bouche quand on bâille ; s'il faut rapporter ce ſigne de croix à la crainte de ſe demettre la machoire, nous voilà diſpenſés de fouiller dans les annales des peuples qui nous ont précédés. Si c'eſt pour cacher la difformité d'une bouche béante, nous ne pouvons qu'y applaudir. Quoique ce ſoient les mêmes muſcles qui forment le bâillement, ce ne ſont pas toûjours les mêmes principes qui le produiſent ; ſon méchaniſme s'explique bien plus facilement que ſes cauſes. Les Médecins ſont uniformes ſur le premier point, ils ſe partagent ſur le ſecond.

* *Lib. VI. de rerum inventione, Cap. 33. Sigonius, Lib. 1. Hiſt. de Regn. Italiæ. Siffridus in Epitome Hiſtoriarum.*

» Le Bâillement se fait, dit le célé-
» bre Boerhave, en étendant presqu'en
» même temps la plûpart des muf-
» cles qui obéissent à la volonté, en
» donnant aux poumons une très-gran-
» de expansion, en inspirant beaucoup
» d'air lentement & peu à peu. Ensui-
» te après l'avoir retenu quelque temps,
» & qu'il a été raréfié, on le rend in-
» sensiblement par l'expiration & enfin
» les muscles reprennent leur état na-
» turel. Son effet est donc de mouvoir
» toutes les humeurs du corps par tous
» les vaisseaux, d'en accélérer le cours,
» de les distribuer également, & par
» conséquent de donner aux organes des
» sens & aux muscles du corps la fa-
» cilité d'exercer leurs fonctions «.

Les sçavans Auteurs de l'Encyclopédie ont adopté cette explication : n'est-ce pas l'approcher de la certitude ? Quelques Physiciens mettent le siége du bâillement dans la membrane nerveuse de ce tube qu'on nomme *æsophage*, par où les alimens descendent dans l'estomach. Des vapeurs envoyées de diverses parties du corps, & principalement du ventricule & des intestins, stimulent cette membrane & la

gonflent ; cette irritation & ce gonflement obligent la bouche de s'ouvrir pour leur donner une issuë libre.

Le bâillement est fréquent dans les indigestions. Une quantité de particules acides attaquent l'œsophage qui s'efforce de s'en délivrer, & comme la membrane nerveuse de ce canal s'étend jusques aux extrémités de la bouche, il n'est pas surprenant qu'elle s'ouvre pour laisser passer l'air qui est chargé de ces fumées. Avec ce principe ils prétendent expliquer le bâillement qui précede le sommeil ou qui le suit. C'est ordinairement lorsque la digestion se forme que l'on est sollicité à dormir. L'estomach, qui est alors en action pour broyer les alimens & leur donner à la faveur de divers sucs, les qualités du chyle, envoye des vapeurs dans l'œsophage qui fait effort pour s'en débarrasser. Cette même membrane s'en trouve chargée après que l'on a dormi, & occasionne par conséquent les mêmes mouvemens. A-t-on faim ? il s'éleve de l'estomach des particules fuligineuses, qui s'assemblent sur les parois de l'œsophage, & produisent le même phénomène.

Cette explication, qui a un air de facilité, n'eſt pas du goût des Médecins modernes. Ils la décrient comme inſuffiſante ; malheureuſement ils n'en ſubſtituent point de ſatisfaiſante à ſa place, & Mr. Senac ſoutient que l'on ne ſçauroit expliquer le bâillement d'une maniere qui faſſe diſparoître les difficultés : telles ſont les bornes de nos lumieres ſur les choſes même que nous éprouvons tous les jours. Sans chercher la cauſe du bâillement, ce célébre Phyſicien explique ainſi ſon méchaniſme. » Premiérement, dit-il, quand on bâille, il ſe fait une contraction de tous » les muſcles ſur leſquels la volonté agit. » En ſecond lieu, durant le bâillement, » la capacité de la poitrine s'augmente & » l'air entre peu à peu. Troiſiémement » quand les muſcles ont été tirés durant » quelque tems, il ſurvient une traction » violente. Enfin à cette traction ſe joint » une expiration forte qui finit tous ces » mouvemens. « C'eſt à cette deſcription que ſe borne cet habile Médecin, qui auroit dû pouſſer plus loin ſes recherches. On ſe procure le bâillement en y penſant fortement, alors il eſt volontaire & conſenti. Il y a des occa-

sions où l'on est forcé de bâiller, alors ce mouvement est automatique : on peut le réprimer par quelques modifications, mais on ne peut entiérement le supprimer.

La distinction des muscles dont le mouvement dépend de notre volonté & de ceux qui n'en dépendent point, fait appercevoir une merveille fort surprenante dans le méchanisme de la vie ; merveille qui n'appartient pas à la matiere que nous traitons, mais qui seroit bien digne des recherches d'un Anatomiste Philosophe, qui ne nous regarderoit pas comme des pantins. Suivant quelques Médecins, le bâillement provient de ce que le sang ne circule pas assez, & la circulation, disent-ils, est moins libre, lorsqu'on est pressé du sommeil, ou sur le point d'être saisi de la fiévre : les nerfs sont pressés à leur origine, les vaisseaux s'affaisent, & le passage du sang est par conséquent moins libre. Dans la fiévre les extrémités capillaires sont obstruées ou resserrés, or cette obstruction est un obstacle à la circulation. Ce défaut de circulation est réparé lorsque le sang vient à couler plus librement, & c'est à quoi contribue le

bâillement & les extensions de membres causées par une irritation sécrette qui débarrasse notre corps d'une grande quantité de matieres perspirables. Dans ces mouvemens toutes les membranes du corps sont secouées, leurs fibres sont écartées & la matiere retenuë recouvre la liberté de s'échaper. Ainsi les congestions se soulagent par l'expansion des muscles & par l'oscitation.

L'Auteur du Dictionnaire de Médecine avance ici un sentiment qui paroîtra un paradoxe. On voit, dit-il, par là pourquoi les personnes les plus saines & les plus vigoureuses sont plus sujettes à bâiller que les autres; c'est que transpirant davantage, il y a plus de matiere perspirable retenuë dans leurs pores, & par conséquent de plus grandes & de plus fréquentes irritations. Il ne me convient pas de combattre le sentiment d'un Médcin de cette réputation, une voix impérieuse me renverroit dédaigneusement aux occupations de mon état. Je dirai seulement fondé sur l'expérience, que les personnes foibles & délicates sont fort sujettes à bâiller. Cette habitude a, de tout tems, caractérisé la paresse, l'indolence, l'ennui.

Il eſt encore d'obſervation que les animaux mélancoliques & qui dorment beaucoup, bâillent & s'étendent plus fréquemment que les autres. C'eſt une obſervation que j'ai ſuivie. De cette variété de ſentimens, concluons que les cauſes du bâillement nous ſont peu connuës, tandis que le phénoméne eſt ſi ſenſible. Serons-nous donc toûjours réduits aux conjectures, & ne verrons-nous que les dehors de ce qui ſe paſſe dans les fonctions & le méchaniſme de la vie ? Attendons des lumieres plus certaines des éfforts aſſidus de notre ſiécle, pour pénétrer dans les ſécréts de la nature. S'il n'eſt pas permis d'entrer dès à préſent dans la partie la plus intérieure de ce ſanctuaire, joüiſſons de la liberté d'en conſidérer les avenuës & les entours.

Dans le bâillement le cerveau s'abbaiſſe, c'eſt ce qui a été remarqué par un Médecin, qui aſſûre que le cerveau s'abbaiſſe dans l'inſpiration & s'éleve dans l'expiration. Mr. de la Mure, Profeſſeur à Montpellier, confirme par des expériences la découverte du Docteur Schilgting, ſur la correſpondance des mouvemens de la reſpiration avec ceux

du cerveau. Plus la respiration est forte, plus ces mouvemens deviennent sensibles.

Les Oiseaux bâillent ainsi que l'homme & plusieurs autres animaux, mais leur bâillement différe du notre. La partie inférieure du bec des Oiseaux est stable, la supérieure est mobile par le moyen d'une charniere, qui unit les os de la tête de l'Oiseau à son bec. Notre machoire supérieure est fixe, l'inférieur est mobile & s'articule avec les os des tempes. Dans le bâillement des Oiseaux c'est la partie supérieure du bec qui s'éléve; dans le bâillement de l'homme c'est la partie inférieure de la bouche qui s'abbaisse: le méchanisme differe, l'intention de la nature est la même & arrive au même but. Au reste cette remarque n'est que de simple curiosité.

Nous bâillons en naissant: le premier enfant qui vint au monde en donna l'exemple. Ce n'est pas à l'ennui que ce mouvement peut être attribué, la société dans laquelle entre un enfant lui est inconnuë. La faim & le sommeil n'en sont pas la cause immédiate; la nourriture va être administrée par un nouveau canal; il faut donc le rapporter d'abord

au changement que produit en lui le jeu de la respiration qui commence ; ensuite au conduit nouveau qui se fraye le sang. On peut le regarder encore comme une marque de lassitude causée par les fatigues de la naissance & par la nouvelle oscillation des humeurs. Tous ces changemens sont admirables & démontrent une providence digne de nos plus profondes adorations. Quelqu'un néanmoins pourra se plaindre qu'il y ait de la peine à naître comme il y en a á mourir, & souvent est-il moins pénible de vivre. Jusqu'ici j'ai réfléchi sur mes lectures : me voilà maintenant abandonné à mes propres observations ; je vais marcher sans guide, c'est une raison, je crois, pour me faire pardonner mes écarts.

Par tout où l'ennui se trouve, & où ne se trouve-t-il pas ? le bâillement le suit. Il est son annonce & son interprète.

> Cercles nombreux, Concerts, Académies,
> Tout ressent son pouvoir, même les Comédies.

Les Juges bâillent à l'Audience, les Auditeurs au Sermon, les Spectateurs aux représentations. Est-ce la faute des Avocats, des Prédicateurs, des Auteurs

dramatiques, des Acteurs ? cela n'arrive que trop ſouvent. On auroit cependant tort de juger d'un diſcours Académique, d'une piéce de Théatre, en un mot de tout diſcours public, par le bâillement & le ſommeil de certaines perſonnes; l'ignorance des uns, le mauvais goût des autres peuvent cauſer l'ennui, tandis que les vrais connoiſſeurs ſont attentifs & ne perdent rien de ce qu'ils jugent intéreſſant. Ne mettons pas ſur le compte de l'ennui des bâillemens ſimulés ou un ſommeil de commande qu'affectent des paſſions odieuſes pour décrier ceux qui déplaiſent. On loüe une perſonne ſur ſon eſprit, ſa beauté, ſes talens en préſence d'un autre, qui ſeroit fâchée d'en convenir; celle-ci affecte de bâiller, façon indirecte de contredire les loüanges dont l'amour propre eſt bleſſé. Cela ſe fait preſque ſans réflexion, parce que la paſſion eſt plus prompte que la réflexion même. Combien de fois des gens mal intentionnés ont-ils bâillé devant un Orateur pour le déconcerter & le décourager ? C'eſt apparemment ſur ces bâillemens incivilement affectés que tomboit la ſévérité de quelques Cenſeurs Romains, qui con-

damnoient à une amende ceux qui bâilloient dans le Sénat ou dans les Comices. Ce n'étoit pas à la nature, c'étoit à la malignité qu'ils imposoient des loix.

L'ennui qui produit le bâillement, est souvent un dégoût universel qu'éprouvent les personnes accoutumées à un grand mouvement, à l'agitation des affaires & des plaisirs, réduites à elles-mêmes par une disgrace, par un renversement de fortune ou par des infirmités méritées; le loisir & la solitude leur deviennent insupportables; elles succombent sous le pénible fardeau de n'avoir rien à faire. Inutilement vous leur présenteriez des remédes dans des lectures salutaires, dans des discours sensés, dans des compagnies choisies, tout ce qui est étranger à leur premier état devient fastidieux.

En général, rien de plus efficace pour faire bâiller que les discours de morale. Quoi! des leçons de sagesse ont-elles en elles-mêmes de quoi exciter l'ennui & le dégoût? Non, ce n'est point précisément du fond de la sagesse qu'ils naissent; la science des mœurs a des véritables beautés. Mais dès l'en-

fance on moralise impérieusement devant nous. On nous accable de moralités dans la jeunesse, elles nous poursuivent dans un âge plus avancé, & la vieillesse, sans en être plus sage, croit avoir acquis le droit de moraliser sans fin. Qui pourroit tenir contre tant d'importunes redites ? Il faut bien que la bouche s'ouvre, que les yeux appesantis se ferment, & que l'ame cherche un asile dans les bras du sommeil. Voulez-vous instruire sans faire bâiller ? Ne pouvant toûjours mettre la morale en action, ayez soin du moins d'assaisonner vos leçons. Quelles soient piquantes, légeres, détournées, qu'elles tiennent l'Auditeur éveillé par une forme naturelle, gracieuse, qui rende le moraliste aimable. Esope & Socrate avoient trouvé ce sécret, les Poëtes dramatiques l'ont perfectionné. Dès que l'ame est agréablement ou fortement affectée, l'envie de bâiller ne se fait point sentir. Observez des joüeurs à une table où le jeu est intéressant, vous n'y verrez point bâiller ; toute passion forte est une diversion, qui éloigne le sommeil & ses avant-coureurs. Devenus tranquilles, ces joüeurs bâillent alors d'autant plus

fréquemment qu'ils ont été plus contraints.

Si l'ennui fait bâiller, la douleur & le plaisir produisent quelquefois cet effet : alors cette espéce de convulsion est brusque & instantanée, c'est une observation de Monsieur de Buffon, au lieu que le bâillement de l'ennui en porte le caractere par la lenteur avec laquelle il se fait.

En baîllant plusieurs proférent des sons, & font entendre des tons diatoniques, des espéces de tenuës, mais faute de méthode ces bâilleurs font de fréquentes dissonnances. Des sons si choquans ne pourroient entrer que dans une parodie de l'Opéra de Circé, au moment que les Compagnons d'Ulysse sont métamorphosés par cette fameuse Magicienne. On ne doit se permettre ces bâillemens ridiculement sonores, que quand on est seul, ou devant des personnes à qui l'on ne croit rien devoir; les égards les suppriment. Il est donc avantageux de donner des régles à ces mouvemens indélibérés. Oui : le bâillement doit être discipliné parmi les observateurs des bienséances. Combien de préceptes pour marcher, pour rire

pour manger ? L'éternuëment eſt honoré d'un antique cérémonial, le bâillement n'a point encore attiré de compliment. Tout le monde n'éternuë pas de la même façon & ne bâille pas de la même maniere ; il y a quelque choſe d'accidentel qui varie ces ſymptômes. Sur un fond commun il y a pluſieurs nuances qui viennent de l'habitude, de la conformation extérieure & intérieure, & principalement de l'éducation. Dès le noviciat une Religieuſe eſt formée à éternuer avec moins de bruit, moins de violence. Une jolie perſonne s'obſerve ſur le bâillement : elle donne à ce mouvement involontaire plus de décence ; elle ne ſe pardonne point cette expanſion de bras, cette contorſion de mains & ces eſpéces de cris que ſe permettent ceux qui négligent de veiller ſur leurs mouvemens & ſur leurs attitudes. Si nous avions un parfait empire ſur le bâillement, la plûpart des Dames ſe l'interdiroient pour toûjours ; mais ce mouvement prévient le conſentement de la volonté ; elles conſultent le miroir pour ouvrir la bouche avec agrément.

Peu parviennent à être contentes d'elles-mêmes : le bâillement ne ſe prête point aux graces, ainſi que le ſourire &

les

les larmes. Pour cacher le désagrément d'une bouche béante, elles ont recours à l'éventail, dont l'exercice a plus d'un usage. L'hyver elles opposent leur main, heureuses, si elle est d'une forme à se faire admirer, ou si quelque diamant de prix apelle les yeux des spectateurs, alors elles s'efforceront mollement de cacher cette marque d'ennui; elles pourront même l'affecter : ce qui ne convient pas aux unes peut être favorable aux autres. On en a vû qui craignoient tant de laisser voir le plus léger dérangement dans leurs traits, qu'elles n'osoient manger ni boire en présence des personnes à qui elles désiroient de plaire. N'est-ce pas là se rapprocher de l'attitude des Idoles & briguer le culte qui leur fut autrefois rendu? La sage Minerve cessa de joüer du Fifre, & jetta avec indignation cet instrument par terre, piquée du reproche que lui firent les Déesses de ce qu'elle n'en pouvoit joüer sans altérer sa physionomie. Le désir de paroître belle l'emporta sur la gloire des talens; ce sentiment prévaudra toûjours.

Enfin le bâillement est si mal reçu dans la société des personnes délicates, que la Poësie a proscrit jusqu'aux bâil-

lemens métaphoriques que les Grammairiens nomment *hiatus*, parce qu'ils gênent la prononciation & l'empêchent d'être coulante.

Les verſificateurs exacts les banniſſent de leurs Vers ; les Proſateurs puriſtes les évitent. Les Écrivains de notre Province s'en apperçoivent moins, & ne les reconnoiſſent que dans la rencontre d'une voyelle qui finit un mot & d'une voyelle qui en commence un autre. L'Abbé de Dangeau, encore plus ſévere que Malherbe contre toute eſpèce *d'hiatus*, trouve dans le Cinna de Corneille vingt-ſix endroits où le choc des voyelles ſourdes où nazales avec d'autres voyelles, faiſoient des bâillemens. Virgile s'obſervoit peu ſur ce point, quelques critiques même lui en ont fait un mérite. Je leur laiſſe le ſoin de le juſtifier : le génie de la langue Italienne ſera pour eux une eſpèce d'autorité, les *hiatus* y ſont auſſi fréquens qu'inevitables.

Les bâillemens d'une porte, d'une fenêtre, d'un ouvrage de menuiſerie, ſont encore des bâillemens métaphoriques auſſi difformes & plus incommodes que ceux de la Poëſie ; ceux-là choquent les ſens ; ceux-ci bleſſent ſeulement des dé-

licatesses de convention, des régles presque arbitraires. Au reste il ne faut qu'une médiocre attention pour remédier aux uns & aux autres.

La Médecine n'a presque rien prescrit au sujet du bâillement physique, parce que l'oscitation n'est pas une maladie en elle-même; elle n'en est tout au plus que le prognostic, ou l'accompagnement. Cependant si on se trouvoit trop fatigué par cette convulsion, on peut y remédier par un verre de vin trempé. Quel bonheur, si tous les remedes n'avoient rien de plus rebutant! On a observé que si l'on a froid en bâillant, on sent un frémissement dans les muscles de plusieurs endroits du corps; mais il est à remarquer que l'on bâille moins en plein air que dans un réduit, moins dans un lieu froid que dans un appartement échauffé. Le froid comprime ce que la chaleur dilate. Le plein air distrait, dissipe; un endroit renfermé recueille & concentre. Mais pourquoi à la vuë d'une personne qui bâille est-on porté à l'imiter? Quels sont les secrets de ce phénomène, qui en un sens fait honneur à l'humanité, en prouvant les rapports que la nature a mis

entre un homme & son semblable? Car j'ai remarqué que les animaux en bâillant en notre présence n'excitent point en nous le même mouvement. Ne nous contentons pas de recourir au terme usité de sympathie, les mots par eux-mêmes n'éclairent point, ce sont les idées qu'ils renferment qui peuvent nous instruire, en les dévelopant.

Il faut convenir d'abord qu'il y a une sympathie graduelle, prémiérement avec tout ce qui est vivant; en second lieu avec les animaux; troisiémement avec ceux que la domesticité approche de nous; enfin avec nos semblables. Cette sympathie, à laquelle on ne fait pas assez d'attention, est augmentée ou affoiblie par un grand nombre de circonstances. C'est dans les passions qu'est la source de tout ce qu'il y a d'accidentel dans cette communication nécessaire. Les Stoïciens, en commandant l'apathie ou l'insensibilité, contrarioient donc la nature & lui faisoient violence. Violence inutile, on ne peut lui faire perdre ses droits. Ignoroient-ils donc ces superbes Philosophes, que tout étant lié, par-tout où il y a action, il y a réaction? Oüi: tout agit & réagit: les

corps sur les organes des sens, les sensations sur les esprits, les esprits sur les corps, & les corps réciproquement les uns sur les autres: ce sont des faits. Dans cette variété d'impressions, il y en a de concordantes & de discordantes. Les unes produisent l'aversion, l'éloignement, la frayeur, l'horreur, la fuite, la haine, ou l'indifférence. Les autres produisent l'attrait, le désir, la recherche, la complaisance, l'empressement, l'amitié, la tendresse. Ainsi l'ame s'unit à tout ce qui lui plaît, & fait divorce avec tout ce qui lui déplaît. On seroit étonné de toutes les manieres dont nous sommes affectés par tout ce qui se présente à nos yeux, par tout ce qui frappe nos sens, par tout ce qui nous environne, si avec une certaine sagacité on s'observoit long-temps & que l'on se rendît un compte fidel de tout ce qui se passe en nous, je ne dis pas pendant une année complette, mais seulement pendant une semaine, que dis-je? pendant une journée entiere où nous joüirions de spectacles frappans ou agréablement diversifiés. Mais nous regardons ces observations comme minutieuses. L'empressement de joüir sans examen nous em-

porte ; les affaires de la vie nous paroissent plus importantes que des spéculations philosophiques, & plusieurs le sont en effet. Il faudroit avoir du loisir, de la patience, un esprit de réflexion, & être remué par le même intérêt que Sanctorius, qui pendant plusieurs années se pesoit avant & après le repas, avant & après le sommeil, dans la tristesse & dans la joie, afin de connoître le déchet ou l'accroissement de pesanteur qu'éprouvent nos corps dans les diverses situations de la vie.

C'est la vuë principalement des personnes qui fait sur nous des sensations vives ou sourdes, infinies en nombre, & d'un détail inépuisable. L'âge, la figure, l'habit, la taille, le port, la ressemblance, la condition, la dignité, les perfections, les défauts, enfin un nombre illimité de relations & de rapports font sur le spectateur, des impressions aisées à distinguer par ceux qui ont assez de présence d'esprit & de sagacité pour observer toutes les nuances qui se montrent sur le visage, dans les mouvemens du corps & sur-tout dans les yeux. Nous devenons des miroirs les

uns pour les autres, mais des miroirs mobiles qui changent à chaque moment.

Un homme âgé se présente, le premier instant ne lui sera pas favorable; il verra sur le visage d'une jeune personne une impression triste & sérieuse; il parle, il dit des choses obligeantes & flatteuses, la glace versatile représente autrement; la jeune personne oublie les traits surannés du vieillard, elle lui pardonne son âge, elle lui trouve encore une espèce de fraîcheur. Un homme peu connu entre dans une compagnie habillé simplement: que de froideur dans l'accueil qu'on lui fait! On vient à sçavoir qu'il est riche, opulent & qu'il a du crédit à la Cour, on l'écoute avec attention, on le regarde avec respect. Annonce-t-on un sçavant? On se prépare déjà à l'ennui, peut être a-t-on déjà bâillé. Ce sçavant n'est pas un pédant; c'est un homme poli, vif, enjoué, badin, plein d'heureuses saillies, on s'étonne, on admire, & on a peine à croire qu'il soit Philosophe, on lui accorde simplement la qualité de galant homme, d'homme d'esprit. Une belle personne, un

cavalier bien fait, à qui on ne connoissoit point d'engagement, sont introduits dans un cercle, on s'apprête à leur inspirer des sentimens & à en recevoir. Vient-on à sçavoir qu'ils sont mariés depuis peu ? l'intérêt change, les émotions s'évanouissent, les prétentions cessent & la conversation prend un tour différent.

Nous sommes donc susceptibles d'impressions à l'infini, les unes superficielles & fugitives, les autres profondes & durables. Ceux qui rient nous préparent à la joie, ceux qui pleurent nous préparent à la tristesse, ceux qui souffrent nous affligent. Milon les mains engagées dans un chêne entr'ouvert & refermé, en proye à un Lion qui le déchire & le dévore; Laocoon & ses deux enfans saisis par des serpens monstrueux, la douleur amere & les efforts impuissans de ce pere infortuné, nous remplissent d'une secrette horreur & nous causent une tendre émotion. Nous n'admirons le pinceau ou le ciseau de l'Artiste, Phidias ou Virgile, qu'après que les mouvemens de sensibilité sont ralentis. Le sentiment est pour l'objet, la réflexion est pour l'art:

le ſentiment précede, la réflexion le ſuit. Rencontre-t-on un homme gémiſſant ſous un fardeau qui l'accable? On retient ſon haleine, on travaille avec lui, on fait des effors, on ſuë, & ſi l'homme acheve heureuſement ſa tâche, on ſe trouve ſoulagé.

Vous ſuppoſez, me dira-t-on, des Spectateurs que l'orgueil des richeſſes ou du rang n'a pas dépouillés des tendres ſentimens de l'humanité. Oüi, & je crois la ſuppoſition convenable dans le lieu où je parle, & devant les Auditeurs, qui me font l'honneur de m'entendre. La réaction qui ſe fait en nous à la vuë d'un homme qui eſt peiné, qui ſouffre, ſe fait auſſi à la vuë d'une perſonne qui bâille. Cette perſonne eſt affectée ou ſuppoſée affectée d'ennui; or l'ennui eſt très-contagieux; il ſe communique de proche en proche; il excite une vapeur, qui par une eſpèce de gonflement & d'irritation, oblige la bouche de s'ouvrir.

Pour produire cet effet, il faut à la vérité, que l'imitateur ne ſoit pas ſur ſes gardes, & que ſon ame ne ſoit agitée d'aucune paſſion dans ce moment. On ne bâille point par imitation de-

vant une perſonne qu'on hait ou qu'on mépriſe. Un riche glorieux ne ſe ſentira point ſollicité à bâiller devant un pauvre qui bâille: le premier ſent trop ſa ſupériorité pour être affecté. Diſons la même choſe d'une belle perſonne devant une laide; celle-là eſt trop attentive à ſes avantages pour devenir à l'uniſſon ſur ce point. Il en eſt autrement des égaux. Prévenus d'eſtime ou d'amitié les uns pour les autres juſqu'à la familiarité, ſi quelqu'un d'eux bâille, les autres ne craignent point de l'imiter.

Les inférieurs, quoique aſſujettis à des égards pour ceux en qui ils reconnoiſſent de la prééminence, ſe permettent de bâiller; mais c'eſt une imitation politique & pleinè d'adulation. Qu'une perſonne conſidérée, dont on brigue la faveur, vienne à bâiller dans une compagnie ou à un ſpectacle, des imitateurs ſerviles croyent qu'elle a raiſon, alors leurs bouches béantes s'efforcent d'applaudir à une convulſion qu'on ſuppoſe l'effet d'un ennui bien fondé & une preuve tacite du bon goût. Peut-être cet homme en place, qui bâille, a-t-il paſſé la nuit dans les

plaiſirs ; cependant le voilà devenu une autorité & un modèle pour bâiller. Communément & preſque toûjours le bâillement de pure imitation eſt une ſurpriſe faite à une perſonne diſtraite, deſœuvrée, montée au ton de l'ennui & de l'indifférence. C'eſt un mouvement de la nature qu'aucune réflexion n'a devancé. Pour s'en défendre, il n'y a qu'à réfléchir ſur ce qu'on doit aux autres & ſur ce que l'on ſe doit à ſoi-même. Il eſt inutile de le dire aux perſonnes polies, qui obſervent ſcrupuleuſement les regles d'une exacte bienſéance. Elles attendent les libres momens de la ſolitude pour bâiller à leur aiſe.

Mais doit-on des égards ſi circonſpects à des importuns qui portent avec eux l'ennui ? Ne peut-on pas en bâillant de bonne foi les avertir que leur converſation peſe, que leur préſence gêne & qu'ils devroient ſe retirer ? Il ne m'appartient pas de diſcuter, encore moins de fixer les droits de la ſupériorité. Je dirai ſeulement que les inférieurs qui ont le diſcernement fin & le coup d'œil ſûr, préviennent les marques d'ennui que donneroient ceux qu'ils doivent reſpecter.

Cette réflexion regarde aussi tout homme qui parle en public.

Mr. le Directeur fit la réponse suivante.

Le Bâillement est un accident de la nature humaine qui nous affecte peu, parce qu'il est ordinaire & qu'il n'en résulte aucun inconvénient ; vous nous faites voir cependant, Monsieur, que les choses les plus communes ne sont point indignes des recherches d'un observateur curieux, & votre discours nous a prouvé qu'on peut donner de l'agrément aux choses qui en paroissent les moins susceptibles.

Vous traitez d'abord le Bâillement en Physicien, vous en recherchez la cause & le méchanisme. Une contraction de muscles souvent involontaire est ce qui produit le bâillement ; mais à quelle occasion & par quels principes se fait cette ouverture de bouche ? quels rapports immédiats notre ame a-t-elle avec cet organe pour produire infailliblement cet effet dans des circonstances de sommeil, de maladie ou d'ennui ? par quelle liaison, ou, si vous voulez, par quelle sympathie une personne qui bâille, assujettit-elle tous les spectateurs au même mouvement ? vous

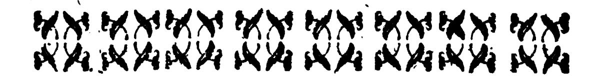
n'osez décider sur tous ces points ; respectant la nature dans ce qu'elle dérobe à notre connoissance, vous ne cherchez à découvrir que ce qu'elle nous a permis de connoître ; votre curiosité ne s'étend point au-delà des bornes qu'elle nous a prescrites.

Le Bâillement a des causes bien différentes, mais il est uniforme dans son méchanisme ; il seroit bien utile pour la société, qu'il variât dans sa forme selon le principe qui le produit ; les bâilleurs de bonne foi ou par besoin, ne seroient plus exposés à l'espèce de honte que l'on a attachée au bâillement en général ; celui qui seroit produit par la maladie, la faim ou le sommeil, seroit lavé de toute teinture d'impolitesse, & l'on ne trouveroit pas plus d'indécence à ouvrir la bouche pour ces causes, que l'on n'en trouve à tousser ou éternuer ; nous ne pouvons répondre d'une cause supérieure & qui ne dépend point de nous.

Celui qui naît de l'ennui, me paroît différent : s'il avoit des caracteres distinctifs, il seroit quelquefois impolitesse, quelquefois aussi, il seroit un avertissement aux ennuyeux de nous déli-

C'est sur l'égalité qu'ils fondoient tous leurs droits ;
Le bien commun étoit leurs Loix,
Les antres leurs Palais, & leur Dieu la nature.
L'Espagnol par sa cruauté,
Leur montra la nécessité
D'attaquer & de se défendre ;
Il leur apprit l'art de répandre
Un sang que jusqu'alors ils avoient respecté ;
Je parle d'un temps détesté ;
Ferdinand où Loüis, dans le siécle où nous sommes,
Des Tyrans du Potose auroient fait de grands hommes..
Bellone en frémissant, couronna la valeur
De ces brigands heureux que vomit l'Ibérie ;
l'Indostan subjugué reconnut un vainqueur ;
L'Amérique fut asservie :
Mais le Ciel indigné lui suscite un vengeur.
Affamé de butin, avide de pillage,
L'Espagnol transporta sur les rives du Tage,
Le funeste métal que d'un pied dédaigneux,
L'Insulaire fouloit sur sa brillante plage.
Avec ces trésors dangereux,
Le crime pénétra dans l'Europe étonnée ;
Le Luxe, l'Avarice & sa suite éffrenée
Corrompirent les mœurs de nos sages Ayeux.
Par la débauche & la mollesse,
En un corps abbatu sous le poids qui l'affaisse,
Le corps robuste fut changé ;
La maladie assiégea la jeunesse ;
La mort devança la vieillesse,
Et l'Américain fut vengé.
Au Conquérant insatiable
L'avide soif de l'Or, ouvre le sein des Mers ;
Illustres

Illustres Amateurs d'un bièn plus estimable,
Vous, à qui je consacre & ma Plume & mes Vers!
Si vous m'ouvrez votre portique,
Ce séjour respecté du temps & des revers,
J'aurai trouvé mon Amérique.



ODE

SUR LA NAISSANCE DE *MONSEIGNEUR* LE COMTE DE PROVENCE.

PAR LE MEME AUTEUR.

DAns les bras du repos tandis que je sommeille,
Quel bruit, quels chants de toutes parts
Devancent le Soleil & frappent mon oreille?
J'entends l'airain tonnant du haut de nos remparts;
Le Dieu de Louis se réveille.
C'est lui : je le sens, je le voi.
Il donne un Héros à la France,
Un nouveau Comte à la Provence;
Un auguste Héritier des vertus de mon Roi.

Sur cet enfant qui vient de naître,
Soleil, arrête ton flambeau!
Sageſſe, entourez ſon berceau!
Religion, faites-le croître,
Et poſez ſur ſon front votre ſacré bandeau.

❧

Et toi des Phocéens tutélaire Génie,
Deſcends; j'implore ton ſecours;
Le peuple, que le Ciel à ta garde confie,
Se jette avec tranſport aux Autels où je cours.
Deſcends, entends ſes vœux, & prends ſoin d'une vie,
Qui lui promet de ſi beaux jours.

❧

En vain les Elémens bouleverſent la Terre,
En vain l'Océan furieux,
Loin de l'eſpace qui l'enſerre
Roule ſes flots impétueux.
De l'Aſtre qui luit ſur nos têtes
Le favorable aſpect écarte les tempêtes;
Tous nos Ports ſont ouverts aux heureux matelots;
Et parmi les débris de l'Europe étonnée,
La calme Méditerranée
Promene dans ſon lit ſes tranquilles vaiſſeaux.

❧

Déjà je vois les Néréides,
Sortant de leurs grotes humides,
Préſenter leur hommage à ce Royal Enfant;
Et Neptune déjà ſur ſes courſiers rapides
Fend le ſein des plaines liquides,
Et vient à ſes genoux dépoſer ſon Trident.

Terre des Phocéens ; séjour de mes ancêtres,
Reprends ta premiere splendeur !
Ces Héros, autrefois tes maîtres,
Revivent dans leur successeur.
Dans la nuit du tombeau leurs cendres renfermées ;
Par un feu divin ranimées,
Sortent de l'abîme des tems ;
Et leurs noms chers à la Provence,
Passent au Rejetton du Héros de la France,
Plus chéris & plus éclatans.

Ne crains plus ce triste ravage
Que la guerre porta dans tes climats fumans ;
Lorsque le fier Germain traînoit sur son passage,
L'épouvante, la mort & les embrasemens.
Dans ces jours d'horreur & d'allarmes,
J'ai vû le Laboureur arroser de ses larmes
La main de l'ennemi qui brûloit ses moissons ;
Je l'ai vû dans les bras d'une mere éplorée,
Victimes tous les deux d'une rage égarée,
Tomber, & de leur sang engraisser les sillons.

Mais de ces images funèbres
Que les traits odieux s'effacent à jamais.
Louis a dissipé ces épaisses ténèbres,
Et sa voix sur nos bords a ramené la paix.
Jouissez, Phocéens, des fruits de sa sagesse.
Jadis, pour se former, l'Italie & la Grèce
Dans vos murs renommés voloient de toutes parts.
Fidèles Héritiers de l'esprit de vos Peres,
Eclairez l'Univers, & que vos sanctuaires
Soient l'école du goût & le Temple des Arts.

L'Ode ſur la Police, annoncée dans notre premiere feuille, nous eſt parvenue; nous avons appris qu'elle eſt d'un Académicien, ainſi que la Fable de *l'Oranger*, inſérée dans les Mémoires de l'année derniere, page 95. L'Auteur ne devroit pas perſiſter à ne vouloir point être connu; quand on figure comme lui ſur le Parnaſſe, c'eſt outrer la modeſtie que de garder l'anonyme. Nous ne décélerons point l'Auteur, mais ſon Ode eſt faite pour être publique, quoique le ſujet ſoit particulier à la Ville de Paris.

LA POLICE

PERFECTIONNÉE SOUS LE REGNE DE LOUIS LE GRAND.

ODE.

CONquérans que la gloire appelle;
Suivez Louis dans vos projets;
Que Louis ſoit votre modèle,
Princes, Peres de vos ſujets;

Venez admirer ses [1] Statuës,
Et sur nos [2] Portes abatuës,
Des Arcs de Triomphe élevés;
Ses conquêtes ornent la Ville:
Ses soins qui la rendent tranquille,
Dans tous les cœurs restent gravés!

C'est lui, c'est ce Roi magnanime,
Qui met la paix dans ses Etats.
Il songeoit à punir le crime,
Du milieu même des combats.
Il rend l'honneur à la [3] Justice,
Donne un [4] Préfet à la Police,
Et corrige tous les abus;
Que Rome vante moins [5] Auguste,

[1] La Place des Victoires, 1686. La Place de Louis le Grand, 1689.

[2] Toutes les Portes de Paris sont devenuës des monumens de la gloire de Louis le Grand.

[3] Louis le Grand réforma la procédure dont les longueurs deshonoroient, pour ainsi dire, la Justice, 1667. Il réunit les deux Châtelets, dont la division avoit le même effet, 1674.

[4] Il créa un Lieutenant de Police, 1667. Auguste avoit crée le même Magistrat à Rome, sous le nom de Préfet.

[5] Auguste ne pensa à la Police qu'apres avoir donné la Paix à toute la Terre; Louis le Grand n'y eût jamais pensé, s'il eût attendu une paix durable; il en fit plusieurs: mais à proprement parler, ce n'étoit que des suspensions d'armes.

Qui pour prétendre au nom de *Juste*,
Ferma le Temple de Janus.

Fille du Ciel, regle du monde,
Police, ame d'une Cité,
Sur toi nôtre bonheur se fonde:
Tu sçus pourvoir à la santé!
De l'Air tu dissipes les [1] vices;
Du [2] Charlatan, sous tes auspices,
Nous craignons peu l'Art dangéreux;
Luxe [3] ennemi de sa puissance,
N'abuse pas de l'abondance
Où vivent ces peuples heureux!

[1] Un des principaux objets de la Police est d'empêcher les maladies Epidémiques: le mauvais air en est presque toûjours la cause; on l'a détruite par la grande exactitude à nettoyer les ruës, à porter les immondices loin de la Ville, d'où l'on a exilé, par la même raison, les Tanneurs en 1672. qu'on a relégués dans le Fauxbourg S. Marcel, sur la Riviere des Gobelins.

[2] Louis le Grand, attentif à la santé de ses sujets, défendit aux Charlatans & aux Empyriques de professer la Médecine, ce qu'il ne permit qu'aux Docteurs & Licentiés de la Faculté, par trois Déclarations en 1694. & 1696.

[3] Déclaration pour le retranchement du Luxe en 1644. suivie d'une infinité d'autres.

Loin du commerce l'Imposture...
De [1] Cérès on fixe le prix ;
Par une équivoque [2] mesure,
Le Citoyen n'est plus surpris :
Pour lui chaque Peuple moissonne
Les biens que son Climat lui donne ;
Paris joint les Pays divers :
Ses [3] Ports s'ouvrent à leur richesse,
Et du surperflu notre [4] adresse
Fait des besoins à l'Univers.

Esclaves [5] vains quittez vos armes ;
Vous Citoyens, ne craignez plus :
Des [6] Ediles sur vos alarmes

[1] Dans les temps de Disette on fixe le prix des bleds.

[2] Ordonnance en 1669. pour le Mesurage & l'Etalonnage des Bleds. Ordonnance en 1672. pour la Jauge des Vins & des Liqueurs de toute espéce ; on a pris les mêmes précautions sur toutes les provisions nécessaires.

[3] Deux nouveaux Ports ouverts en 1669. le long du Quay de la Tournelle. Un nouveau Port dans l'Isle Louvier en 1671.

[4] L'Industrie & les Manufactures.

[5] Port d'armes défendu aux Domestiques en 1666.

[6] L'Origine des Commissaires de Police est fort ancien ; Louis le Grand rétablit leurs Privilé-

Ont porté des soins assidus ;
Zèlés Vangeurs de l'injustice,
Ils sont les yeux de la Police,
Qui veille sur vous jour & nuit ;
Des [1] jeux défendus la licence,
Des lieux infâmes l'indécence,
Les trouvent prêts au premier bruit.

Malheureux que le feu désole,
Laissez agir leurs [2] soins prudens!
Flâme obéis à l'eau qui vole :
Ils commandent aux élémens.
A [3] l'Orphelin enfant du crime ;
De la honte foible victime,
Ils donnent l'hospitalité ;
Devant eux se tait le blasphême ;

ges ; leur en accorda de nouveaux, leur donna une pension en général, & en fit espérer de particulieres à ceux qui se distingueroient par leur zèle.

[1] Académies des jeux defenduës en 1666.

[2] Le Lieutenant de Police & les Commissaires se trouvent aux incendies ; ils commandent les Pompes pour les éteindre. Le secours est d'autant plus promt, que Louis le grand a établi 15 nouvelles fontaines.

[3] Les Enfans trouvés.

[4] Edits contre les Blasphemateurs 1651. & 1666.

Et sous le [1] joug de l'Autel même,
Ils font ployer l'impiété.

Arrêtez voleurs téméraires
Qu'aveugle la nécessité !
Craignez ces nocturnes [2] lumieres. . . ;
Le crime aime l'obscurité.
Vous fuyez envain : [3] qu'elle Ville
Aux forfaits accorde un azyle ?
Louis poursuit les scélerats ;
Tremblez, l'échafaut se prépare ;
C'est en tombant dans le tartare,
Que vous sortez de ses Etats.

Mais quel spectacle ! des supplices

[1] Les Commissaires font des visites dans les Auberges pendant les temps d'abstinance, pour empêcher de manger de la viande, & font observer les Dimanches & les Fêtes, suivant la Déclaration de 1698.

[2] Quoique l'établissement du Guet & des Lanternes à Paris & celui des Maréchaussées dans les Provinces, ayent été faits avant le Regne de Louis le Grand : il faut avouer qu'il les a perfectionnés, puisqu'il établit la sureté qui n'y étoit pas auparavant ; il doubla même la Garde de Paris à ses dépens en 1666.

[3] Les Lieutenans Généraux de Police créés dans toutes les Juridictions Royalles des Provinces en.

L'ordre effrayant frappe mes yeux !
Les peines, compagnes des vices,
Les entraînent en divers lieux.
Là, [1] ces écrits remplis d'outrages,
Ce mépris des Loix les plus sages,
Subissent leur punition.
Ici, [2] ces Nymphes faméliques,
Ont de leur charmes impudiques,
Vû cesser la contagion.

Sur ce Bucher le poison [3] brûle :
Le [4] Duel tombe à ses côtés;

1699. Toutes les Villes du Royaume doivent se former sur le modèle de la Capitale ; c'est une loi qui leur est imposée de tout temps. Les Reglemens généraux du 4 Fevrier 1567. & 21 Novembre 1577. le portent expressément. Ainsi la Police perfectionnée à Paris, est la Police perfectionnée dans toute la France.

[2] Louis le Grand a renouvellé les Ordonnances des Rois ses prédécesseurs, & a tenu la main pour les faire éxecuter, contre ces vices ennemis de la Société, & aux lieux qui leur étoient destinés comme Bicêtre, &c. Il a ajoûté l'Hopital général en 1648.

[3] La Maison de la Salpêtriere en 1684.

[4] Edit contre les maléfices & les empoisonnemens, 1682.

[5] Déclarations contre les Duels en 1641, 1644. & 1679.

Minos oisif suit sans scrupule,
Les Arrêts par Louis dictés.
Où suis-je ?,. Est-ce aux Champs Elisées !
Quelles [1] ombres favorisées
Errent en habits de Soldats ?
Quoi ! ces Victimes du carnage,
Trouvent le bonheur dans l'image
Et le souvenir des Combats.

Enfin, je vous vois reparoître,
Dieux qu'adopta l'antiquité !
Mars dans Louis se fait connoître :
Thémis lui doit l'intégrité :
Sous ses loix Venus devient sage ;
Aux talens [2] Plutus rend hommage,
Phœbus [3] rend des sons immortels :
Fantômes, qu'inventa la Fable,
Pour Louis, ce Prince adorable,
Nos cœurs relevent vos Autels !

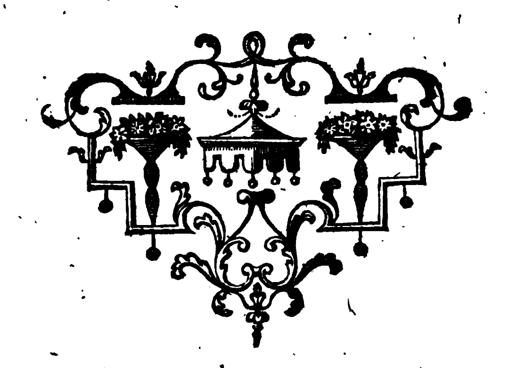
[1] l'Hôtel Royal des Invalides en 1670.

[2] Les Académies doivent leur naissance à Louis le Grand ; il se déclara Protecteur de l'Académie Françoise, la seule qu'il n'eût pas fondée ; il accorda des honoraires & des pensions aux Académiciens : il en donna de particulieres au mérite personnel. La protection marquée que tous les talens trouvérent dans ce grand Roi, s'étendit jusques sur les Comédiens auxquels il donna des Priviléges.

[3] C'est sous le Régne de Louis le Grand que

la Police, pour ainsi dire, s'est étenduë jusques sur la Poësie, & lui a mérité comme aux héros qu'elle célèbre, une glorieuse immortalité.

Vû par l'Académie. MASSIEU DE CLERVAL, Sécrétaire.



A CAEN, de l'Imprimerie de P. CHALOPIN.



EXTRAIT DES SÉANCES PUBLIQUES DE L'ACADÉMIE DES BELLES LETTRES DE CAEN,

Des 4. Mars & 1. Avril 1756.

POUR mettre de l'ordre & de la fidélité dans ces Mémoires, nous devons rendre compte de chaque Séance; mais nous n'avons pas beaucoup à dire sur celles-ci, parce que les Auteurs ne nous ont point commu-

niqué leurs ouvrages. Les vœux d'un Éditeur ne sont point remplis quand il ne fait juger d'un discours que par son extrait, & cette position ne tourne point à l'avantage des Auteurs, encore moins à la satisfaction du Public.

Mr. L'Abbé de Benauville ouvrit la Séance de Mars par la suite de son Traité des Passions, & Mr. de la Londe lut dans la Séance d'Avril, la suite de ses Recherches sur l'origine des anciens peuples.

Mr. L'Abbé de B. avoit fait voir dans son * précédent Discours que la diversité des Passions en général venoit de la différence de conformation de nos organes, & de la différente façon dont les esprits animaux agissent sur notre cerveau. L'inégalité des organes occasionne donc, selon Mr. l'Abbé de B., l'inégalité des sensations que l'ame fait sur eux, & que ceux-ci font sur elle à leur tour; méchanisme admirable dont nous appercevons l'existance & la nécessité, mais dont l'Auteur de la nature nous a sagement caché les ressorts. L'ame est faite pour gouverner les sens, & ceux-ci à leur tour devroient lui obéir avec soumis-

* Voyez le prem. Tom. des Mémoires de l'Académie, pag. 175. année 1754.

sion ; pourquoi donc ne conserve-t-elle pas sur eux cet empire & cette supériorité que l'Auteur de son être semble lui avoir attribuée ? C'est à conserver cet empire que la Philosophie met toute sa gloire : il a toûjours été l'objet de ses vœux & de ses travaux ; c'est cette suprême félicité que les Philosophes ont cherchée ; c'est la tranquillité parfaite de Zénon ; c'est la volupté d'Epicure : non cette volupté qui naît des sens ; mais cette satisfaction douce & intérieure qui naît de la pratique de la vertu.

C'est aussi le sentiment de M. l'Abbé de B. qui s'écrie, avec raison, contre l'abus qu'on a fait du terme de *Volupté* : » Cette expression, dit-il, a attiré » à Epicure les déclamations les plus » injurieuses, lui qui sobre & régulier » dans ses mœurs, n'enseignoit que la » vertu ; qu'il seroit surpris aujourd'hui, » s'il entendoit traiter d'Epicurien, » l'homme noyé dans les plaisirs & li» vré à la plus sale débauche ! Il a » voulu en homme sage, régler nos » passions & non les détruire ; il sça» voit qu'elles sont nécessaires, & qu'el» les n'ont de blâmable que l'excès

» où elles sont portées. La Sagesse Eter-
» nelle ne nous a pas interdit toute
» sensation agréable. Ces biens nous
» sont donnés pour en joüir, mais avec
» modération. L'Amour est de ce nom-
» bre : cet attrait inconnu, qui nous
» porte vers un objet quelconque &
» nous fait désirer de le posséder, est
» la plus noble de toutes les passions,
» & la plus conforme aux desseins du
» Créateur : lui-même aime l'ouvrage
» de ses mains & y met sa complai-
» sance ; le retour que nous lui devons
» est aussi naturel que nécessaire ; mais
» il n'exige pas exclusivement tout
» notre amour : le bien de la société
» exige encore que nous aimions nos
» semblables : il y a plus, il nous en a
» fait un précepte : il n'a pas même
» donné l'exclusion à l'amour propre«.

M. l'Abbé de B. distingue deux sortes d'amour, l'un spirituel qu'on pourroit encore appeller métaphysique, parce que c'est l'attachement que nous avons pour les beautés métaphysiques, qu'il nous représente sous les traits de l'ordre, de la sagesse, de la décence, en un mot de la vertu en général : cet amour est du ressort de l'ame seule. Le second

ſecond que M. l'Abbé de B. nomme amour naturel, nous rapproche un peu plus de l'humanité ; il eſt dans l'ordre quand il ne déſire que les objets en qui brillent ces qualités, & il n'en ſortira point tant que la raiſon ſera ſon guide & qu'il conſervera le pouvoir de l'ame & des ſens dans une juſte balance, ſans permettre que les ſens l'emportent ſur l'ame, qui doit être leur ſouveraine ; telle eſt la ſubordination qui doit régner entre ces deux facultés ; ſur tout lorſque l'amour cherche à rapprocher les deux ſexes, il faut être perpétuellement en garde contre ſoi-même : le plus petit écart, la plus légere faute d'attention donne aux ſens une ſupériorité qu'ils ne devroient point avoir.

Quand l'inclination nous porte vers quelqu'un du même ſexe, alors cette paſſion eſt plus douce & on la nomme amitié : dégagée du tumulte des ſens, l'ame ſeule y domine ; malheureuſement pour nous cette union eſt bien rare, quoique le nom en ſoit fort commun ! heureux ceux qui peuvent goûter une liaiſon ſi charmante & ſentir les douceurs qu'elle produit !

Mr. Durville Directeur réſuma ce

Discours & prouva que les Passions en général naissent des impressions des sens sur l'ame : il répéta que celle-ci doit les régler & veiller sans cesse pour ne s'y point laisser surprendre. Il compara l'homme à un Vaisseau qui vogue sur une Mer orageuse & extrêmement agitée par le vent des passions. Si l'ame en Pilote habile sçait les régler & en profiter à propos, elle conduira sûrement le Vaisseau ; mais si elle se livre à la négligence, il n'est pas loin du naufrage.

La Dissertation de Mr. de la Londe rouloit sur l'origine des Celtes & de la langue Celtique : comme les Auteurs qui ont traité cette matiere sont très partagés dans leurs sentimens, & qu'ils ne présentent aucun objet sur qui l'on puisse appuyer un jugement certain, Mr. de la Londe remonte au Déluge, c'est-à-dire, à ce qui arriva lorsque Noé, Sem, Cham & Japhet furent sortis de l'Arche. Il parle ensuite de la confusion des langues, qui commença à la naissance de Phaleg, & dans le temps que l'on bâtissoit la Tour de Babel ; mais sans examiner si cette confusion arriva dans un moment ou successivement, il se contente de rapporter ce

qu'en a dit le fameux Bochart dans son Phaleg, Liv. I. Chap. 15.

Puisque le Texte sacré ne nous a rien appris de Noé & de ses trois fils, & qu'il se tait sur le lieu qu'ils allérent habiter & où ils moururent, » on ne » peut croire (dit Mr. de la Londe) » qu'ils fussent présens à Babel lors de » la confusion des langues, parce que » Noé, l'homme le plus saint qui fût sur » la Terre, n'auroit pas permis à ses » enfans d'élever un monument qui fai» soit voir l'orgueil de Nemroth & de » ceux qui le suivoient : monument qui » offensoit le Dieu qui les avoit sauvés » des eaux du Déluge «.

Mr. de la Londe combat l'opinion communément reçuë, que ce fut sur le Mont Ararat ou sur les Monts Gordiens que l'Arche dut s'arrêter : cette opinion n'est selon lui fondée que sur des suppositions, puisque l'Ecriture dit seulement qu'elle s'arrêta sur les Montagnes d'Arménie, sans en spécifier aucunes particulieres. Après avoir établi que ces Montagnes d'Arménie commencent dans l'Asie mineure, forment une chaîne qui sépare l'Asie en deux parties & vont se terminer à la Chine, il s'attache à

l'opinion de plusieurs Sçavans Anglois, & suppose, avec eux, que l'Arche se reposa sur l'Imaüs ou le Caucase au pays des Saces près de la Bactriane.

Il suppose encore, que Noé & ses enfans s'étant établis aux environs de cette Montagne, Noé se porta dans cette admirable contrée qui fait partie de la Chine, & que là il devint le fondateur de ce vaste Empire.

Les descendans de Japhet, Gomer, Magog, Aschenas, Riphat & Togarma peuplérent, selon lui, la Tartarie & la Scythie; cette grande étenduë de terre dont Strabon & d'autres anciens Géographes n'ont presque rien dit.

Mr. de la L. passe à Cham & croit 1°. qu'ayant été condamné avec sa postérité à être l'esclave de celles de Japhet & de Sem, il forma une Colonie, & que traversant l'Inde & la Perse, il se rendit dans la plaine de Mésopotamie, lieu qu'avoit habité Noé avant le déluge & où vraisemblablement il avoit commencé de bâtir l'Arche. 2°. Que Nemroth petit-fils de Cham, homme audacieux, pour se faire un nom & s'élever sur la postérité de Sem & de Japhet, forma le plan de la fameuse

Tour & de la Ville de Babel, & commença ainsi à fonder l'Empire de Babylone; Belus son fils & Ninus qui lui succéda, abandonnant le culte du vrai DIEU, introduisirent celui du feu & des astres.

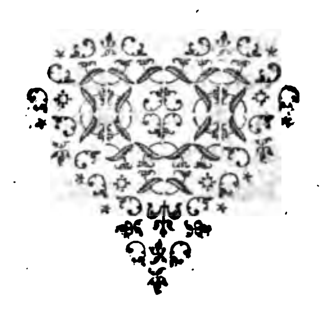
Pour assûrer le repos de l'Arche sur le mont Imaüs & prouver que la Terre dut être peuplée dans cette Partie Orientale, aussi tôt que dans les plaines de Mésopotamie & à Sennaar, M. de la L. finit par l'entreprise de Ninus, qui 200. ans après le déluge, partit de Babylone avec une armée formidable dans le dessein de conquérir les Indes Orientales: arrivé à la Bactriane, il y trouva des troupes supérieures aux siennes, composées d'hommes courageux & bien disciplinés qui lui résistérent, & dont il n'auroit jamais été vainqueur, sans l'adresse de Semiramis qu'il avoit épousée.

Après la mort de Ninus, Semiramis montée sur le Trône dont elle s'empara, retourna dans les Indes pour y étendre ses conquêtes: elle y fut vaincuë; son armée ayant été détruite, elle se vit obligée de fuir & de revenir à Babylone.

Cette Dissertation, quoique fondée

sur des conjectures, est intéressante & remplie d'érudition. Nous avons lieu de penser que lorsqu'elle sera finie, M. de la L. voudra bien la rendre publique.

Vû par l'Académie. MASSIEU DE CLERVAL, Sécrétaire.



A CAEN, de l'Imprimerie de P. CHALOPIN.



EXTRAIT

DE LA

SÉANCE PUBLIQUE

DE

L'ACADÉMIE

DES BELLES LETTRES

DE CAEN,

Du 6 May 1756.



ONSIEUR l'Abbé Ygou, ancien Prieur de Royal-Pré, & Sous-Prieur de l'Abbaye de Troarn, lut son Discours de réception à l'Académie; un début ingénieux & délicat donna à son compliment toutes

les graces de la nouveauté ; il le présenta sous les traits de la modestie, ce qui ajoûtoit encore à l'élégance de l'expression.

M. l'Abbé Ygou exposa dans son Discours l'utilité des Académies pour former & perfectionner les qualités du cœur ; il le divisa en deux parties : dans la premiere il traita de l'Utilité des Académies par rapport aux sentimens ; dans la seconde, il prouva leur utilité par rapport aux mœurs. Il convint, ou plûtôt il répéta que le Regne de Louis XIV. fut le Regne éclairé de la Nation : que la France lui doit l'établissement des Sociétés Littéraires, & que son Successeur & l'Héritier de ses vertus, a fixé l'époque & le triomphe des Lettres.

I. Partie. Utilité des Académies par raport aux sentimens.

» Avant, dit-il, que les Corps Aca-
» démiques eussent été établis, des Sça-
» vans d'une profonde érudition se sont
» élevés dans tous les temps ; mais ils
» étoient moins nombreux que de nos
» jours, parce qu'ils étoient tels que
» la Nature les faisoit naître, & qu'ils
» ne devoient leurs talens & leurs pro-
» grès qu'à leur propre culture ; à pré-
» sent les Societés Littéraires répandues

» dans le monde connu, y ſont au-
» tant d'écoles ſublimes où la Phyſique
» la Poëſie, l'Eloquence, l'Hiſtoire &
» les Arts ſont cultivés. L'émulation y
» forme les hommes, elle les polit,
» elle les perfectionne, elle les immor-
» taliſe.

» D'éloquens Ecrivains ont démon-
» tré l'utilité des Corps Académiques
» pour perfectionner les Arts, étendre
» les Sciences, fixer le goût, multiplier
» le génie dans tous les genres; ils ont
» forcé au ſilence, les eſprits jaloux &
» inquiets; ils les ont réduits à médi-
» re en ſécret des établiſſemens dans
» leſquels ils ne peuvent entrer, & ils
» ont porté les plus ſages à préférer
» une noble émulation, à une jalouſie
» chagrine & à mériter plûtôt une
» place dans ce Corps, que de faire de
» vains efforts pour les décrier.

» Toutes les Académies de l'Euro-
» pe ont prouvé combien elles peuvent
» ſervir à augmenter les connoiſſances
» de l'eſprit humain; mais elles ont
» un avantage plus important encore
» & plus précieux à la Religion & à
» l'Etat: avantage dont on a peu par-
» lé juſqu'à préſent; elles ſont utiles

» pour épurer les ſentimens & par
» conſéquent les mœurs.

» Je conſidére ici les ſentimens qui
» conviennent particuliérement aux Sça-
» vans, aux Gens de Lettres, & aux
» Artiſtes. S'il eſt avantageux à la Re-
» ligion & à l'Etat que tous ceux qui
» en font partie, ayent des ſentimens,
» il l'eſt infiniment davantage que des
» Citoyens nés pour être les Précep-
» teurs du monde, en ſoient pénétrés.

» On reconnoît toujours l'homme
» dans l'auteur; quelque ſoin qu'il pren-
» ne pour cacher ſon ame, elle lui é-
» chape. Nos ſentimens reſſemblent aux
» parfums: nous avons beau les ren-
» fermer, ils exhalent toujours leurs
» odeurs par quelque pore. Un Ecri-
» vain pieux ou impie, ſage ou volup-
» tueux, réglé ou libertin, modéré
» ou ambitieux, indifférent ou jaloux,
» tranquille ou emporté, ami ou enne-
» mi de ſa patrie, ſe décele toujours
» par une maniere particuliere d'expri-
» mer & d'offrir ſes idées; il eſt im-
» poſſible qu'on veille exactement ſur
» ſoi-même; une courte réflexion, une
» parenthèſe, une équivoque nous dé-
» couvre à l'œil philoſophique.

» J'entends par les ſentimens des
» principes gravés dans le cœur hu-
» main par la Religion, le patriotiſme
» & l'honneur; ils paſſent du cœur
» dans la conduite: ils reſpirent dans
» les paroles, ils animent les actions,
» ils reglent toutes les démarches, ils
» dictent tous les écrits, ils brillent
» dans tous les ouvrages d'un Ecrivain
» ou d'un Artiſte, & ils font de lui
» un digne Citoyen.

» Mon deſſein eſt donc de prouver
» que les Corps Académiques ont l'a
» vantage d'inſpirer ces ſentimens à
» ceux qui éclairent le monde par
» leurs ouvrages.

» On a ſouvent reproché aux Scien-
» ces, d'enfler le cœur; à la Philoſo-
» phie, d'affecter une vaine ſageſſe;
» à la Critique, de décourager les ta-
» lens; à la Muſique, une harmonie
» efféminée plus propre à inſpirer les
» paſſions qu'à les calmer; à la Pein-
» ture, des nudités indécentes; à la
» Poëſie, des vers voluptueux, des
» Tragédies trop tendres, des Comé-
» dies licentieuſes, des Satyres effré-
» nées. Un * Auteur trop fameux, ſui-

* M. Rouſſeau.

» vant ces principes, a mis en problê-
» me, si les Sciences & les Lettres
» sont plus contraires que favorables
» aux mœurs, & il a soutenu que les
» connoissances dont on occupe l'esprit
» sont plus pernicieuses qu'utiles.

» Cet Auteur a sans doute confon-
» du l'abus de ces connoissances avec
» ces connoissances mêmes; mais cet
» abus est devenu si fréquent & si
» continuel, que ces connoissances qui
» pouvoient être utiles par elles-mêmes,
» sont devenuës réellement funestes par
» l'abus qui, selon lui, en est insépa-
» rable; quel est donc le moyen de
» garantir ces précieux métaux d'un
» alliage impur qui en altere le prix,
» de cette roüille odieuse qui en obs-
» curcit l'éclat?

» O vous Citoyen de Geneve! vous
» qui vous êtes acquis un nom aussi
» fameux par les efforts que vous avez
» faits pour renverser tous les édifices
» des Sciences & des Arts, que celui
» que se fit Erostrate en portant la
» flamme dans le Temple d'Ephese,
» détrompez-vous, dépoüillez-vous de
» vos sombres idées: prenez des mœurs

» plus douces, plus ſociables ; oſez en-
» trer dans le Temple des Muſes ! con-
» ſidérez les Chefs qui y préſident, les
» Sages qui les habitent, les loix qu'ils
» ont établies, les devoirs qu'ils rem-
» pliſſent, les exemples qu'ils donnent :
» & apprenez que ſi les abus regnent
» ailleurs ſur les Sciences, ils ſont ſé-
» vérement bannis des Académies.

» Comme il eſt impoſſible qu'une
» grande Société, une République, un
» Empire, puiſſent établir des loix qui
» favoriſent l'irréligion, l'indépendance,
» le crime & le libertinage ; il eſt éga-
» lement impoſſible qu'un Corps Lit-
» téraire authoriſé par le Prince, puiſ-
» ſe non ſeulement recevoir ces monſ-
» tres dans ſon ſein, mais aucun des
» défauts trop reprochés aux Artiſtes.

» L'orgueil qui naît dans les ames
» foibles à la vuë de leurs talens,
» doit s'anéantir dans une compagnie
» où le mérite, pour être différent
» ou différemment partagé, n'en eſt
» pas moins recommandable. Un Gé-
» omettre qui ſoumet à ſes calculs
» tous les êtres de l'Univers, humiliera
» ſans doute un Poëte juſques ſous ſes
» lauriers. Une chanſon charmante qui

» fait la joie d'un cercle de personnes
» aimables, déconcertera la vanité d'un
» Sçavant, qui sçait déchifrer les ca-
» racteres d'une médaille antique tirée
» de la poussiere & presque effacée.

» Cette fausse Philosophie, qui est
» plus conforme aux principes d'une
» raison inquiette qu'aux lumieres d'une
» foi éclairée, n'osera montrer ses
» écarts à ceux qui défendent la Re-
» ligion par leurs écrits & par leurs
» mœurs. On ne hasardera point des
» questions capables de troubler tous
» les ordres du Royaume, dans des
» Compagnies qui se soutiennent autant
» par l'union des cœurs que par celle
» des esprits.

» Eh! qui osera se permettre aucun
» ouvrage contre les loix, en présence
» de Magistrats chargés, par état, de
» les maintenir dans leur force & dans
» leur pureté?

» Le fiel amer de la censure, le
» sel caustique de l'ironie, sont odieux
» dans les Societés dont la politesse est
» l'ame & dont les membres cherchent
» moins à l'emporter par les lumieres
» & les connoissances que par la dou-
» ceur & l'affabilité. Comment l'indé-

» cence & l'obſcénité ſe gliſſeroient-
» elles dans une Académie, qui a non
» ſeulement à ſoutenir les yeux de tou-
» tes les perſonnes qui la compoſent,
» mais ceux du public, ce Tribunal ſi
» reſpectable ?

» On n'y peut renverſer la Religion,
» offenſer la ſageſſe, détruire la paix,
» bannir la politeſſe, alarmer la pu-
» deur, qu'on n'en ébranle les fonde-
» mens; comme la gloire d'un Corps
» ſe répand ſur tous les membres, la
» honte d'un membre rejaillit ſur tout
» le Corps, & la moindre punition eſt
» l'aliénation des cœurs, le mépris,
» une excluſion honteuſe.

» Un Académicien véritable eſt un
» digne Citoyen; également éloigné
» d'une hypocriſie trompeuſe & perfi-
» de, d'une ſuperſtition ignorante &
» maligne, d'une incrédulité aveugle
» & téméraire, il marche entre les
» iniquités d'un ſujet ſéditieux & les
» baſſeſſes d'un Courtiſan eſclave &
» rampant; il ne s'avilit point à por-
» ter envie à des talens ſupérieurs; il
» partage avec ſes confreres, la gloire
» de leurs bons Ouvrages, en les eſti-
» mant avec autant de ſincérité que

„ s'il les avoit faits; il seconde les in-
„ tentions du Prince qui a établi son
„ Corps, & les vuës de ses confreres
„ qui l'ont admis parmi eux; enfin
„ son vœu est de s'intéresser aux be-
„ soins de la Patrie & de s'appliquer
„ à lui rendre les services qu'elle at-
„ tend de lui.

„ Que les Maîtres auxquels la Jeu-
„ nesse est confiée, ne craignent point
„ de mettre entre les mains de leurs
„ éleves, les productions des Acadé-
„ mies: ce sont des sources pures où
„ ils peuvent puiser sans danger, des
„ champs toujours couverts de fruits,
„ des parterres où l'on peut faire le
„ choix des fleurs. La permission qu'ils
„ ont de publier leurs Ouvrages sans
„ aucun Privilege, est une preuve que
„ tout ce qui vient d'un Corps aussi
„ respectable est toujours autentique.

„ Qu'un Sçavant qui se borne à lui
„ même, cultive les Sciences dans la
„ solitude, ses pas sont moins fermes
„ dans le chemin de la vertu; il n'a
„ point d'exemple à imiter, point de
„ conseils à espérer, point de moyens
„ de se garantir des fautes qu'il n'ap-
„ perçoit pas, point de ressources pour

„ les

„ les réparer. L'homme eſt né pour „ apprendre & pour inſtruire. Les So- „ crates, les Platons, les Ariſtotes ont „ vû ſortir de leurs écoles, des Rois, „ des Généraux, des Légiſlateurs, des „ Elèves qui ont été les Précepteurs „ des Princes, des Peuples & de la Poſ- „ térité ; le groſſier Diogene, Philoſo- „ phe ſans mœurs, ne fut Maître ni „ Elève d'aucun Corps.

II. Partie. Utilité des Académies par raport aux mœurs.

„ Mais l'école du monde ne ſuffit- „ elle pas? N'y trouve-t-on pas tout „ ce qu'on peut déſirer pour ſe for- „ mer les ſentimens & les mœurs? Les „ Grands ne peuvent-ils pas communi- „ quer leur politeſſe, les Femmes leur „ graces, les Militaires leur candeur, „ les Magiſtrats leur ſageſſe, les Eccle- „ ſiaſtiques leur décence? Les beſoins „ que nous avons ſans ceſſe de to s „ les hommes, ne ſont-ils pas autant „ de motifs preſſans de nous rendre „ de dignes Citoyens? Oüi ſans dou- „ te ; mais il faut ſçavoir choiſir de „ bons modèles. La perfidie eſt ſou- „ vent cachée ſous la politeſſe, les „ paſſions ſous les graces, l'indiſcrétion „ ſous la candeur, la pédanterie ſous „ la ſageſſe, l'hypocriſie ſous la décen-

„ ce. Que d'écueils à éviter pour de
„ jeunes gens sans expérience! Que de
„ piéges tendus sous leurs pas! Que
„ d'erreurs volent, pour ainsi dire, au
„ devant d'eux & dont ils sont d'au-
„ tant plus susceptibles, qu'ils ont plus
„ d'avidité de s'instruire, plus d'envie
„ de se distinguer! Quelle distance en-
„ tre l'éducation des Colleges & l'usa-
„ ge du monde! C'est pour apprendre
„ à s'y connoître & à s'y conduire, qu'il
„ semble que les Académies sont fon-
„ dées.

„ D'ailleurs quel avantage certain
„ ne trouve-t-on pas au commerce or-
„ dinaire de ceux qui les composent?
„ A-t-on quelque chose à désirer pour
„ les mœurs, où tout respire la vertu,
„ où tout semble prévenir celui qui se
„ sent animé du desir de s'éclairer?
„ peut-on jamais s'égarer, quand on
„ est guidé par des Philosophes aussi
„ profonds que solides dans leurs rai-
„ sonnemens? Quelles connoissances
„ n'est-on pas en état d'acquérir sous
„ des Physiciens ou des Géometres aussi
„ subtils qu'infatigables dans leurs re-
„ cherches? Quels sécrets merveilleux
„ ne découvre-t-on pas en consultant ces

„ Scrutateurs des prodiges de la na-
„ ture, ces hommes appliqués à l'étu-
„ de de la Botanique, aussi pénétrans
„ qu'expérimentés dans leurs découver-
„ tes ? Quel prodige d'élévation, de
„ force, de sublimité ne trouve-t-on
„ pas avec des Orateurs aussi énergi-
„ ques que persuasifs dans leurs dis-
„ cours ? De quel enthousiasme, de
„ quels transports, de quel ravissement
„ ne se sent-on pas saisi en se remplis-
„ sant de ces Poëtes aussi ingénieux que
„ sublimes, dans les fictions heureu-
„ ses de l'imagination, dans les Peintu-
„ res élégantes de la beauté de la vertu,
„ ou de la difformité du vice, & dans
„ les descriptions de ces mouvemens
„ qui agitent ordinairement le cœur de
„ l'homme ?

„ Les Académies sont le public mê-
„ me, mais un public composé de dif-
„ férens ordres & formé de divers es-
„ prits ; il se renouvelle toûjours & il
„ est toûjours le même. On pourroit for-
„ mer des sociétés particulieres dans le
„ cercle d'un petit nombre d'amis, mais
„ la plûpart sont du même âge & n'ont
„ pas plus d'expérience les uns que les
„ autres ; ces espèces de sociétés n'ont

„ aucune durée ; les changemens d'é-
„ tat, des séparations nécessaires, des
„ intérêts différens, les maladies, la
„ mort les anéantissent.

„ Eh ! qui pourroit empêcher les
„ membres d'une Académie d'être vé-
„ ritablement unis ? Les mêmes goûts
„ ne forment-ils pas des liaisons aussi
„ étroites que les mêmes intérêts ? Un
„ Académicien plus habile n'est-il pas
„ flatté de partager ses lumieres avec
„ un élève moins éclairé ? Celui-ci n'est-
„ il pas heureux de trouver un ami au
„ lieu d'un maître, & de s'épargner en
„ le consultant, la censure d'un public
„ toûjours sévére ? Celui qui vient de
„ recevoir des avis sur une matiere, est
„ bien-tôt en état d'en donner sur une
„ autre ; quelle volupté pure de goû-
„ ter, loin du vulgaire, les plaisirs de
„ l'esprit, ces plaisirs délicats que pro-
„ duit cette gloire qu'on ne doit qu'à
„ soi-même, d'instruire ses concito-
„ yens, de les surpasser & de pouvoir
„ espérer d'égaler, un jour, ce qu'il y a
„ de plus grand & de plus aimable dans
„ tous les temps !

„ Les Muses sont sœurs : elles sont
„ parfaitement égales : elles ont réüni

„ les Auguſtes & les Virgiles, les Bo-
„ linbrooks & les Popes : elles aſſocient
„ encore les Clermont & les d'Alem-
„ bert. La haute naiſſance, les grandes
„ charges, quelque reſpectables qu'elles
„ ſoient, ſont ennoblies par les talens ;
„ l'ignorance & la pareſſe ſont ſeules
„ roturieres. Si les diſtinctions, qui ſont
„ néceſſaires dans la Société pour main-
„ tenir l'ordre & la ſubordination, ſont
„ conſidérées dans une Académie, c'eſt
„ qu'elles y répandent cette décence,
„ ces graces, cette politeſſe qui en ren-
„ dent l'exercice ſi agréable, les Séan-
„ ces ſi tranquilles, les diſputes ſi rem-
„ plies d'émulation & d'égards.

„ L'urbanité qui règne aujourd'hui
„ ſur les ſciences, a commencé à l'é-
„ tabliſſement des Académies ; les diſ-
„ cours polémiques n'avoient été juſ-
„ qu'alors que des recüeils d'injures. Les
„ ſentimens de l'Académie Françoiſe ſur
„ le Cid, ont appris à tous les Écrivains
„ à critiquer avec autant de modération
„ que de force, à juger avec autant
„ de ménagement que d'équité.

„ Heureux donc les jeunes gens qui
„ dégoûtés des amuſemens frivoles &
„ dangéreux, de cette paſſion du jeu

„ où la moindre perte que l'on fait est
„ celle du temps, de ces compagnies
„ où le goût des riens conduit souvent
„ au goût pour tous les vices, osent
„ avoir la noble ambition d'acquérir
„ dans le Temple des Muses, des ta-
„ lens & des amis, de se préparer par
„ l'étude des Sciences & le commerce
„ des Sages, un avenir agréable, une
„ vieillesse respectée, un nom immor-
„ tel! "

Mr. L'Abbé Ygou termina son Discours par un compliment à l'Académie, d'autant plus flatteur qu'il étoit pénétré des vérités qu'il annonçoit; Mr. le Directeur y répondit de la maniere suivante.

„ Le but que se propose l'Académie
„ en choisissant ses membres, est de
„ s'associer des hommes dont les ta-
„ lens connus pour la belle Littérature
„ & le goût décidé pour le travail, puis-
„ sent concourir à sa propre gloire &
„ à remplir les vuës de son auguste Fon-
„ dateur: il exigea de plus une probité
„ reconnuë, de la décence dans la con-
„ duite, de l'aménité dans les mœurs.
„ Nous avons trouvé chez vous, Mr.
„ toutes ces qualités réünies, & nous

„ nous sommes empressés de vous comp-
„ ter parmi les nôtres. Ami de la soli-
„ tude autant par goût que par état,
„ vous joüissez de cet heureux loisir si
„ propre à faire naître & à perfection-
„ ner les productions de l'esprit ; irré-
„ prochable dans vos mœurs, partisan
„ de la décence, vous avez souhaité d'ê-
„ tre admis dans une Compagnie qui en
„ est le soutien ; & vous venez de nous
„ faire voir que l'on peut joindre la pro-
„ fondeur des réflexions à cette urba-
„ nité qui fait aujourd'hui l'ame des So-
„ ciétés Littéraires.

„ Vous nous avez prouvé l'utilité des
„ Académies pour perfectionner la scien-
„ ce des mœurs si négligée aujourd'hui
„ dans le commerce du monde ; utilité
„ qu'un Sceptique de nos jours a osé ré-
„ duire en problême. Ce Philosophe d'au-
„ tant plus dangéreux dans ses écrits, qu'-
„ il sçait appuyer ses sophismes, des gra-
„ ces de la diction & de la force du rai-
„ sonnement, a été combattu avec suc-
„ cès, par les amis de la vérité ; un *
„ grand Monarque, l'honneur des Let-
„ tres & le protecteur de l'humanité,

* Le Roi Stanislas a écrit contre Rousseau de Genève.

„ s'est mis à la tête de ceux qui ont
„ attaqué cet ennemi des sciences; vous
„ vous êtes joint, Mr. à ces illustres Athletes, & vous nous avez présenté, dans un nouveau jour & sous un nouveau point vûë, l'utilité des sciences & des arts par rapport aux moeurs, en nous faisant voir les avantages des sociétés dont le but & l'occupation sont de les cultiver en commun.

„ Le sçavant isolé peut dans son Cabinet, se laisser entraîner à la passion; s'il est né caustique, ses écrits se sentiront du fiel qui coule avec son sang; libertin, ils respireront l'indécence; impie, son irréligion perçera malgré lui. La communication de lumieres dans une Société Littéraire, peut seule corriger ces défauts; elle élague ces branches gourmandes enfans de la passion, & ne laisse rien passer qui ne respire la décence & la vertu.

„ Vous nous l'avez dit, M. on remarque toujours l'homme dans l'Auteur: chacun a une maniere qui le décele, un coloris qui lui est propre & auquel les connoisseurs ne se trompent pas; cette maniere tient toûjours au caractere & au tempéra-

» ment ; l'ame se peint dans ses écrits :
» ainsi nous devinons à coup sûr, quels
» ont été dans la société, les grands
» hommes dont nous admirons les ou-
» vrages ; ainsi nous pouvons dire que
» Ciceron avoit de la grandeur d'ame
» & de la fermeté ; Tite-Live, de la
» force mêlée de superstition ; qu'Ho-
» race étoit aimable & de bonne com-
» pagnie ; Anacréon, porté à une ten-
» dresse délicate ; Ovide, à la galan-
» terie ; & que Virgile étoit régulier
» dans ses mœurs. Ainsi ceux qui li-
» ront votre Discours, y découvriront,
» sans peine, votre goût pour l'ordre,
» votre passion pour le progrès des
» Lettres & votre amour pour la ver-
» tu «.

M. Bocquet lut ensuite une Dissertation sur la question proposée par l'Académie de Marseille : *Le Bonheur est-il plus commun chez les Grands que chez les Petits?* Cette question étoit digne des recherches d'un Citoyen & d'un ami des hommes.

Le Philosophe moderne, dit-il, met tout en question ; les choses mêmes sur lesquelles il est interdit à l'humanité d'acquérir de nouvelles lumieres, su-

bissent chaque jour un nouvel examen : c'est le génie de notre siécle ; il semble que la raison humaine, se sentant dans sa parfaite maturité, croye se devoir à elle-même de perfectionner tout d'un coup, toutes les connoissances, en réglant définitivement celles des siécles à venir ; le foyer de lumiere qui éclaire nos esprits est peut-être par rapport à nous dans son méridien : dépêchons-nous de prévenir son déclin ; mais convenons d'abord de l'intérêt qui doit déterminer nos recherches ; il est certain qu'il n'y en a qu'un légitime, qui est celui de la société générale ; donnons donc l'exclusion à toutes ces questions frivoles ou dangéreuses, qui ne sont propres qu'à consommer vainement un loisir dont on ne peut apprécier le dommage, ou à jetter une fausse clarté sur des objets respectables par leur obscurité même. Quelle reconnoissance mérite celui qui, de gayeté de cœur, va porter les doutes les plus cruels dans des ames qui jouissent tranquillement de la vérité ? Quelle couronne est duë à celui qui ne pense, ne parle & n'écrit que pour avilir les vertus & justifier les vices, c'est-à-dire, pour détruire tou-

te harmonie ſur la terre ? A quoi bon jetter des ſoupçons d'injuſtice ſur l'inégalité des conditions, & de quel fruit ſera ſuivie la diſſertation la plus ingénieuſe ſur un ſujet capable de faire tant de mécontens faute de principes. Faiſons enſorte que ceux que nous traiterons ayent un but d'utilité, au moins pour une partie conſidérable du genre humain. Le ſujet propoſé pour cette année par l'Académie de Marſeille, m'a paru de ce genre ; il intéreſſe toute l'eſpèce humaine, & ſi l'on peut ſuppoſer le Bonheur chez les Petits comme chez les Grands, ce que l'on ſe propoſe d'examiner, ce ſera une découverte bien conſolante pour une multitude d'hommes revêtus des apparences de l'infortune & envelopés du voile de la baſſeſſe ; cette vérité, ſi c'en eſt une, ſera agréable aux Grands qui ont de l'humanité & que l'on peut ſoupçonner d'ambitionner la ſupériorité du bonheur, mais non pas le privilége excluſif d'être heureux ; elle découvrira, en même temps, à tous les hommes le prix des inclinations modérées & le faux des grandes paſſions.

Le ſentiment intime qui dirige toutes nos idées, toutes nos actions, tous

nos pas, toutes les opérations de notre esprit vers le bonheur, nous est tellement empreint par la nature, que le peu de succès de nos recherches n'en diminuë point l'activité. L'homme est né pour être heureux; maxime aussi ancienne que le monde: il n'y a point de félicité sur la terre: maxime aussi ancienne & aussi vraie que la premiere; celle-là est immuable dans nos cœurs: celle-ci se confirme de plus en plus par le renouvellement des siécles, & par celui des races humaines, qui n'ont point encore fourni d'exemple de ce que nous cherchérons jusqu'au dernier soupir. La poursuite du bonheur ressembleroit-elle donc à celle du grand œuvre? La plus naturelle & la plus ineffaçable de nos idées seroit-elle une chimere? Seroit-ce un piége tendu à notre ame, que cette image de félicité qu'elle a sans cesse & nécessairement devant les yeux? ou plutôt toute la félicité destinée à l'homme ne seroit elle, elle-même, que l'espoir d'y parvenir? cette derniere façon de penser seroit sans doute celle à laquelle il faudroit s'arrêter, si cette machine organique, qui nourrit si bien les passions & qui les satisfait si mal, étoit l'homme tout entier: mais le bonheur inaltérable est fait pour cette substance qui l'est

aussi : c'est celle-là qui désire, qui voit ouvertes devant elle les routes qui y tendent, & qui en les suivant est sûre d'y arriver ; en attendant ce bonheur absolu (& celui-là sans contredit est fait pour les Petits autant que pour les Grands) reconnoissons dans la société humaine un bonheur rélatif.

L'état des hommes est diversifié à l'infini, & les uns sont plus heureux que les autres : comment & pourquoi ? Quels en sont les dégrés & les signes ? Tel homme a la gayeté peinte sur le visage & dans tous ses mouvemens ; il dit lui-même qu'il est très-heureux, il faut l'en croire ; il y a cependant un grand nombre de conditions au dessus de la sienne, & si le bonheur est en raison de la supériorité des conditions, il est impossible qu'il y ait des termes pour en exprimer les nuances ; peut-on être cent fois plus que très heureux ? Cette remarque seule qui s'est présentée la premiere, semble ne porter que sur des mots ; mais elle frappe au fonds de la chose. Quelques réflexions sur ce qui constituë le bonheur actuel, & sur la part qu'y peuvent prendre les différentes conditions, nous mettront en état de décider entr'elles.

Le bonheur de la vie, ſuivant les idées les plus générales, conſiſte dans la douceur de l'eſprit, la bonté du cœur, l'égalité du caractére, quelques moyens de faire du bien, le ſilence des grandes paſſions, la poſſeſſion du néceſſaire : ajoûtons y la joüiſſance d'un honnête ſuperflu. Cet aſſemblage eſt-il ſi difficile à ſuppoſer ? Peut il ſe trouver chez les Petits ? En ſuppoſant qu'il s'y trouve, y mérite-t-il la même qualification ? Y eſt-il plus ou moins commun que chez les Grands ?

Les eſprits doux ſont en plus grand nombre qu'on ne penſe ; la foibleſſe & la timidité de l'enfance doivent naturellement conduire les hommes à la douceur ; c'eſt la rudeſſe de l'éducation, c'eſt la contradiction, c'eſt le mauvais exemple, ce ſont les peines qui les aigriſſent à proportion de leur vivacité.

Malgré la corruption générale de la nature, il y a de la bonté dans tous les cœurs, excepté dans les monſtres ; peut-on douter de cette vérité, ſi l'on croit cette loi naturelle que l'on réclame à tout propos, & qui eſt gravée en caracteres ineffaçables chez tous les peuples & dans tous les individus raiſonnables ?

Chaque caractere est essentiellement inhérent à son sujet, si l'on peut s'exprimer ainsi : il est lié au tempérament, que l'on suppose ordinairement décidé qu'il doit être décidé à peu près comme lui ; il est vif ou lent, guay ou triste, sociable ou bizarre, & il ne doit guéres cesser d'être ce qu'il est ; l'inconstance, dont on a fait un caractere général & répandu sur tous les autres, est elle-même un caractere particulier ; il ne faut pas s'imaginer que le terme *d'inconstance* soit toûjours justement appliqué : celle qu'on attribuë à tous les hommes, est souvent l'effet des variations de leur âge, de leur santé, des circonstances dans lesquelles ils vivent, & elle est presque toûjours prescrite par la nature & avouée par la raison : celle qu'il plaît à nos voisins jaloux d'imputer aux François, n'est autre chose, aux yeux d'un sage observateur, que l'effet successif de leur sagacité, de leur sociabilité, de la multitude de leurs talens, de leur aptitude à connoître & à mettre en œuvre le beau & le bon de tous les genres ; la nature prodigue les a mis dans une espèce de nécessité de multiplier leurs goûts, à proportion de la quantité

des objets qu'elle leur a offerts. Je ne puis laiſſer échaper ce moment peut-être unique pour moi, ſans obſerver que notre Nation eſt peut-être celle de l'Univers, qui a le moins varié à l'égard des choſes eſſentielles & fondamentales; que nos cenſeurs ouvrent leurs faſtes, nous y trouverons des traits de légéreté que nous ſommes incapables d'imiter.

L'inclination à faire du bien eſt toûjours accompagnée des moyens de le faire; il n'eſt point d'homme bienfaiſant, à qui la providence ait refuſé toute occaſion d'être utile; il y a des rôlles différens dans la bienfaiſance: c'eſt la fortune qui les a diſtribués; l'un ſert à la ſociété par ſes largeſſes, l'autre par ſes travaux; celui-ci par ſes conſeils, celui-là par ſes exemples.

Les paſſions ſont un feu, qui s'amortit inſenſiblement faute d'aliment; nourri par des matieres combuſtibles, il s'anime & s'étend: trop comprimé, il fait effort pour ſe faire jour à travers tous les obſtacles; qu'on évite ces deux excès, en ne lui laiſſant que ſa propre activité, il reſſemble au feu central qui vivifie tout.

Le néceſſaire ſe borne à bien peu de choſes; une retraite d'une étendue ſuffiſante

fisante pour nous contenir, & pour nous permettre les mouvemens indispensables, dont l'enceinte soit propre à concentrer la chaleur, ou à introduire le frais; une nourriture simple & saine; un vêtement épais ou mince, suivant la saison: en voilà autant qu'en avoient les premiers hommes; & le nécessaire physique est toûjours le même.

Il n'en est pas ainsi du superflu; il commença par l'extension des besoins aux commodités: il a fait jusqu'à présent autant de progrès que le désir des commodités, pere de l'industrie. Les Arts ont ajoûté les agrémens aux commodités; l'habitude a tout confondu, & le superflu est devenu nécessaire; tout le monde en convient: mais en même tems on ne peut pas dire qu'il n'est plus de condition où l'on ne puisse admettre un superflu proportionné: nous faisons abstraction de cet état de pauvreté & de misere, qui doit être considéré sous des vûës particulieres, & qui ne se prête à aucune comparaison.

L'énumération & la spéculation de ces divers avantages, dont la réunion forme ici bas le bonheur possible, nous mene à approfondir s'ils sont les préro-

gatives d'une certaine ſphere, ou s'ils ſont compatibles avec toutes. Eſt-il une ſituation dans laquelle le bonheur appartienne plus en propre à celui qui en joüit, & dans laquelle l'air extérieur de ſatisfaction ſoit la preuve aſſûrée du calme intérieur ? C'eſt celle-là ſans doute qui méritera nos acclamations : celle qui ne ſatisfait pas l'ame toute entiere, eſt indigne de nos déſirs.

L'éclat du pouvoir ſuprême étonne mes regards : ſi mes yeux peuvent le ſoutenir, je percerai ce tourbillon, & j'approcherai du Monarque. Qu'il eſt heureux, ſi rien ne me trompe dans tout ce que j'apperçois ! Ces Places-d'armes, & ces Gardes nombreuſes qui l'anoncent, la pompe de ce Palais qui m'impoſe, la majeſté du Prince qui reſpire à ſon aiſe au milieu d'une foule de Grands & de Favoris ſuffoqués les uns par les autres, ce frémiſſement de reſpect qui me ſaiſit ; tout cela met le trouble dans mes ſens : inſenſiblement mon illuſion ſe diſſipe, mes ſens rentrent dans l'ordre, & chaque partie de ce merveilleux ſpectacle vient ſe ſoumettre à mon raiſonnement. Ces cohortes me décelent les dangers de la Souveraineté ; la ſomptuoſi-

té de ces châteaux, de ces ameublemens, de ces jardins, atteste la grandeur de leur Maître ; mais ce n'est pas lui que ces beautés frappent, c'est moi. L'empressement de cette multitude d'Adorateurs, ne me représente qu'un peuple prosterné devant l'Autel de la Fortune ; & moi particulier désintéressé, je suis peut-être celui qui ressent le plus d'amour & de vénération pour cet objet du culte universel ; j'observe ce Dieu de la terre dans ses occupations, & jusques dans ses amusemens ; je retrouve partout une étiquette importune, qui gêne sans cesse la liberté de celui à qui tout obéit ; je vois un cercle d'affaires toûjours renaissantes, dont le gouvernement d'un Etat est la source intarissable ; je vois tantôt la résistance opiniâtre de quelques sujets, tantôt les entreprises, les infidélités, les hauteurs déplacées des Etrangers ; toûjours cette roue de politique qui ne peut jamais s'arrêter ; je vois qu'il n'y a presque point de fonds à faire sur la foi des traités, sur les faveurs de la fortune, sur le cœur des Favoris : je vois d'ailleurs que le grand usage des plaisirs en émousse le goût, jusqu'à laisser peu de ressource pour des plaisirs nouveaux,

& que tout le fruit d'une longue & constante prospérité, n'est qu'une sensibilité inexprimable aux peines les plus légeres : je vois tout cela d'un œil surpris, & je conclus .... Respectons, aimons, servons nos Rois ; mais n'envions point leur destinée.

Si le bonheur n'est point sur le Trône, il est peut-être chez ce Grand dont la tête n'est point chargée du sort de l'Univers, & qu'une opulence assortie à son rang, a mis à portée de satisfaire tous les goûts qu'il tient, soit de la nature, soit de la plus belle éducation ; mais il a des soins à proportion de sa grandeur & de ses biens : les vicissitudes qu'il craint l'obligent à faire sa cour, pendant qu'il régneroit dans ses domaines ; il occupe un entresol, & il attend dans une antichambre, lui qui a chez lui toutes ses aises, & qui est fait pour y représenter. Revenu dans ses terres ou dans le siége de sa grandeur, il y vit pour tout le monde ; il est obligé de prodiguer sans cesse son tems, ses attentions, sa table, sans avoir droit à aucune reconnoissance, & sans pouvoir écouter le désir de joüir quelquefois de lui-même, & d'une vie moins tumultueuse : tout ce qui s'of-

fre à acquérir, fermes, fiefs, droits honorifiques, entre dans son plan d'aggrandissement qui n'a point de bornes; il vend à vil prix, il emprunte à un haut denier pour acheter cher : ses châteaux vastes & commodes, & situés par la prévoyance de ses Ancêtres près des bois & des eaux, à l'abri des injures du tems & des insultes des hommes, ont contracté un air de vétusté que la décence ne souffre plus : la beauté bien conservée des ameublemens n'a pû les préserver du ridicule de leur antiquité, qui étoit cependant un monument de celle de son nom; tout cela n'est plus propre qu'à être détruit pour faire place à des édifices immenses, où la sûreté est remplacée par des vûës, les loix de l'architecture par celles de la mode, la solide magnificence des meubles par leur brillant, & les peintures admirables par un élégant assortiment de couleurs aussi peu durables que tendres : l'étenduë de ses projets, la mauvaise administration de ses finances, & l'excès d'un faste dont la moitié ne tourne point à la décoration de sa maison, dérangent, bouleversent l'œconomie de ses biens; il ne possédera bien-tôt aucun revenu qu'à titre

précaire : la subordination, la fatigue, & les dangers d'un service qu'exigeoit sa naissance, ont troublé les plaisirs de sa jeunesse ; son âge mûr est en proye à l'importunité de ses inférieurs, à l'ennui de la représentation, aux assiduités, aux intrigues, à tous les soucis qu'entraîne l'établissement d'une grande famille ; sa vieillesse souffrira des infirmités qu'il a acquises par état, & du désordre de ses affaires ; il n'y aura point eû de repos pour lui pendant sa vie ; le bonheur n'est donc point attaché à la grandeur.

Les rangs élevés du Ministère ou de la Magistrature en donnent sans doute l'espoir, puisque les hommes les plus intelligens y tendent par une préparation pénible, & employent sans se rebuter, la plus belle moitié de leur vie à parcourir les routes qui y menent ; supposons l'autre moitié occupée à jouir de ce terme glorieux de leurs désirs : que vois-je dans l'une & dans l'autre de ces moitiés ? Dans la premiere, des études séches & peu agréables à l'esprit ; tous les momens qui auroient pû être consacrés aux Belles-Lettres, sacrifiés aux affaires de conseil, de politique ou de jurisprudence ; le goût des plaisirs toûjours contrarié par des

devoirs d'audience ou de cabinet ; la gayeté toûjours soumise à la gravité des fonctions, souvent la nécessité gênante de dissimuler & de se plier au systême dominant. J'apperçois dans la seconde moitié, un homme respectable à tous égards, & parfaitement digne de la justice qu'on lui a renduë ; il a la confiance du Prince, & il rend satisfaits tous ceux qui sont sous ses ordres, ou dont il est l'arbitre ; c'est-à-dire qu'on est très-heureux de l'avoir : mais est-il heureux lui-même ? Oüi, me dira quelqu'un, & ce quelqu'un est rare : il est heureux, parce qu'il fait tout son bonheur de celui d'autrui. Pourquoi donc dans ces instans de liberté, où rendu pour un tems limité à sa famille & à ses amis, il dépose les ornemens tristement distinctifs de son état, lui entends-je prononcer ces paroles ? » Eh quoi ! toûjours des mémoires, » toûjours des plans, toûjours des requê- » tes, toûjours des discussions, qui par » elles-mêmes n'intéressent point, toû- » jours les affaires du genre humain, & » jamais les miennes ! Quelle vie au » fond ? En vérité la faveur, le pou- » voir, le plaisir de commander, ne dé- » dommagent point des servitudes d'une

» grande charge ; de ce qu'un public
» qui n'eſt jamais content, croit avoir
» droit d'attendre ; des égards conti-
» nuels qu'on doit aux volontés du Maî-
» tre, aux régles établies, qui ſouvent
» ne s'ajuſtent point aux circonſtances,
» à la diligence qu'exigent les affaires
» proviſoires ; aux Grands dont les ſol-
» licitations ne diſpenſent point de la
» juſtice, mais à qui il faut ſauver la
» dureté du refus ; à tout ce qui reſ-
» ſemble au devoir, qui vient impé-
» rieuſement prendre la place de tout ce
» qui reſſemble au plaiſir : heureux en-
» core, ſi des flatteurs ou des ennemis ne
» rendent pas mon zèle ſuſpect, & ſi
» une vie, dont tout le tiſſu n'a été
» qu'un ſacrifice perpétuel, ne ſe ter-
» mine point par la diſgrace ! Ne ſçau-
» rai-je point me retirer à propos, &
» mettre ce qu'on appelle un intervalle
» entre la vie & la mort ? « ... Que
ſignifie ce diſcours ? Je ne crains point de
me méprendre en l'interprétant ainſi....
Ce Miniſtre ou ce Magiſtrat fait toû-
jours ce qu'il ne veut point, & ne fait
jamais ce qu'il veut ; il n'eſt donc pas
heureux. Il eſt triſte pour nous de ne
pouvoir jetter des fleurs ſur des travaux

qui méritent de nous tant de reconnoissance !

Me voici donc réduit à chercher le bonheur dans les richesses ! la conduite de tous les hommes semble indiquer que c'est là son centre : jugeons-en par quelques observations. Que m'annoncent la physionomie & le maintien de ce favori de Plutus ? Je m'attendois à une sénérité parfaite, & je ne vois que nuages sur son front ! est-ce avarice, est-ce orgueil, est-ce chagrin, n'est-ce que préoccupation ? C'est peut-être tout cela à la fois ; sa fortune, il est vrai, est montée beaucoup au dessus de ses espérances, mais elle se trouve encore beaucoup au dessous de ses désirs ; il a des châteaux, de beaux Domaines, des armes ; mais il a toûjours sous les yeux les avantages d'une noble extraction, dont il souffre impatienment de ne pouvoir que jetter les fondemens ; il a des effets innombrables, mais ils sont dispersés : il craint les révolutions de toute espèce & la perte la plus légere est pour lui une calamité : il a dans ses revenus de quoi lui fournir un état digne d'envie, mais ou il les dissipe & il se met souvent dans le besoin, ou il les

épargne trop & il ne jouit point de ses avantages : il est le plus riche de sa Ville, de son canton : mais dans la Capitale & dans le Pays étranger, il y a des hommes plus riches que lui, & cette comparaison le désespere : c'est lui qu'on entend soupirer le plus amérement, & s'écrier que les temps sont durs, que les fonds n'ont plus de prix, que les denrées sont cheres, que tout le monde est devenu trop habile, que le commerce n'est point protégé, qu'il ne se fait plus de fortunes. Parlez-lui d'une belle union qui vient de se former : ce couple-là, dit-il, va faire une bonne maison; cherchez à l'attendrir sur la perte d'un membre intéressant de la Société, il s'occupe d'abord de l'héritier; tenez-lui tels propos qu'il vous plaira, en cercle, à table, à la promenade, vous ne l'aurez jamais tout entier : il pense à ses affaires : cet homme enfin place la félicité dans les richesses : il est riche, il ne se trouve cependant point heureux & il ne l'est point.

Lassé de considérer les grands objets, ma curiosité me conduit dans le réduit d'un des plus simples habitans de la Campagne, j'y trouve un couple uni

par un amour naïf, dont les fruits ne se multiplient jamais trop à son gré; j'y vois une mere tendre, qui ne se rebute ni de ce poids qui se renouvelle, ni des soins différens qu'elle est obligée d'assortir aux différens âges: elle ne se néglige point elle-même, & elle partage des momens réglés entre la propreté de sa chaumiere & son ouvrage; tout cela se fait, pendant que le chef de cette paisible Société paye fidellement à l'Auteur de son être, à la nature, à l'état, à son voisin plus riche que lui, le tribut de son travail; il trouve dans ce travail, sa subsistance, sa santé, sa gayeté, la protection & les secours de celui qui l'employe: si ce travail est quelquefois plus pénible, il en goûte avec plus de plaisir ce souper frugal & ces innocentes caresses qui l'attendoient au sein de sa famille: la journée se termine dans les bras du sommeil le plus doux & le mieux mérité, qui en l'amusant par des songes riants, le met en état de retrouver ses forces entieres au lever de l'Aurore; les chagrins, les inquiétudes & celles d'entre les délices qui en sont les sources, les querelles, les procès sont inconnus dans cet azyle de la candeur

& de la tranquillité, où la loi naturelle donne les premiers ordres & où les loix divines & humaines décident tout : azyle digne, comme lui, de Philémon & de Baucis, de devenir celui des Dieux ; il n'y a que les passions qui puissent fournir l'idée d'une félicité plus parfaite ; mais sçavent-elles la réaliser ?

Quoique cette exposition de l'état le plus simple, n'en répresente pas également toutes les Sociétés, elle est cependant comme cet état même, la plus conforme à la nature : c'est la corruption des mœurs qui fait qu'elle nous paroît comme un beau songe & comme ces portraits du siécle d'or enfantés par la Poësie.

S'il est un état qui favorise également le calme de l'esprit & du cœur, en multipliant les objets de satisfaction pour lesquels l'un & l'autre semblent faits, & en procurant aux sens, des plaisirs aussi légitimes, mais plus vifs & plus variés : celui-là, sans contredit, mérite la préférence, & c'est sans doute cet état de médiocrité si vanté par les sages de tous les temps ; mais comme le médiocre ne doit être regardé ici que comme le petit le moins éloigné du grand,

la préférence accordée à l'état médiocre n'empêche point qu'il ne soit mis comme petit en paralelle avec la grandeur.

Il résultera de ce paralelle, que la félicité reconnuë possible & même naturelle dans la condition la plus basse, doit être admise à plus forte raison dans l'état médiocre & dans tous les dégrés intermédiaires.

Comme il est des malheureux parmi les Petits, il est, sans doute, aussi des heureux parmi les Grands; c'est l'effet des passions douces ou subjugées chez ceux-ci, fortes & plus maîtresses chez ceux là. Par la comparaison des circonstances qui environnent les Grands & les Petits, il est constant que le bonheur rencontre un plus grand nombre d'obstacles chez les Grands que chez les Petits: une raison plus éclairée chez les premiers pourroit leur aider à les vaincre, si le plus grand nombre n'étoit pas entraîné par le sentiment; mais tout compensé, il y a lieu de croire que le bonheur n'est pas plus commun chez les Grands que chez les Petits.

Les avantages extérieurs seroient-ils donc tout l'appanage de la Grandeur?

Ils ne font point le bien de l'ame, puisque c'est elle qui jouit, & que le bien dont on ne jouit point, ne mérite pas ce nom ; que faudroit-il donc pour fixer chez les Grands, cette précieuse jouissance que leur grandeur annonce? la simplicité du cœur.

Ce Discours fut résumé par Mr. le Vice-Protecteur, qui remonta aux principes de la Société & de l'inégalité qui la constituë ; de là il descendit aux conséquences, & montra qu'il y a un bonheur rélatif aux différentes conditions, & que ce bonheur dépend principalement de la vertu ; c'est respecter le public que de lui offrir la Réponse entiere de Mr. de Fontette.

On vient, dit-il, de prouver qu'il n'y a point de vraie félicité sur la terre & que les Grands ne sont pas plus heureux que les Petits ; mais je ne sçais si cette preuve, qui est sans replique pour des esprits philosophiques, suffit pour consoler les Petits de voir tant de gens au dessus d'eux, & pour faire désirer aux Grands cet état de médiocrité dans lequel on veut reléguer le bonheur, selon le sentiment de Fontenelle ; ce sçavant immortel & digne de l'être, dans

une Dissertation très-élégante, analyse le cœur humain, nous apprend l'art d'écarter tout ce qui l'affecte mal à propos, de ne laisser de prise au malheur que celle qu'une indifférence raisonnable ne peut lui ôter, & de joüir de toutes les petites satisfactions que l'amour propre sçait si bien se ménager, en fixant toûjours nos regards au dessous de nous.

Mais tous ces préceptes ingénieux, pour rendre la vie plus agréable dans tous les états, n'admet point les nuances trop marquées, qui les séparent, & nous présentent des différences choquantes.

Le Philosophe de Genève voudroit les bannir toutes en nous rappellant à l'état de nature, qu'il dépeint tel que celui des bêtes féroces qui vivent libres dans les Forêts. Systême inutile & sauvage, dont l'Auteur n'a eu pour objet que d'obtenir une supériorité de génie en dégradant notre essence.

Pour la réhabiliter, on peut établir qu'il y a une somme de bonheur repartie assez également sur tous les états. Autrement cette harmonie, qui regle l'Univers & l'assujettit aux besoins de l'homme, seroit imparfaite dans l'objet le plus essentiel.

Cette idée révolte bien plus que l'inégalité de bonheur dont on ne se plaint, que parce que l'on est séduit par des apparences trompeuses.

Tel est notre aveuglement, nous n'avons des yeux que pour nos désirs. Ils nous montrent dans le lointain la gloire, les honneurs, en un mot la chimere qui les flatte le plus; mille chemins, qui peuvent y conduire, paroissent fermés par une seule barrière que les richesses nous promettent d'ouvrir, & notre esprit dupe de notre cœur, se persuade que les richesses sont l'unique source du bonheur.

Mais si nous essayons de déchirer le voile du préjugé, qui nous conduiroit à taxer d'injustice, l'invisible main qui distribua les rangs & les richesses, nous découvrirons que l'inégalité de cette distribution étoit nécessaire à l'harmonie de l'Univers, & qu'elle n'est point contraire au bonheur de l'homme.

L'ordre de l'Univers est tel qu'envain notre esprit voudroit en découvrir les causes, & qu'inutilement nos yeux voudroient se fermer sur leurs effets. C'est un assemblage merveilleux de parties non moins admirables, dont chacune
est

est un tout par rapport à d'autres parties dont elle est composée ; chaque partie a ses fonctions marquées & sa destination ; de son travail dépend celui des autres, & leur accord forme une société générale qui est l'ame du monde.

Quelque soit la distance qui sépare la Terre & les Astres, leurs influences fertiles les rapprochent par une alliance nécessaire. La Terre échauffée par les rayons du Soleil, & rafraichie par les ombres de la nuit & la rosée du matin, produit les alimens nécessaires à l'homme & aux animaux destinés à sa nourriture ; l'air qu'il respire lui offre mille oiseaux dont il doit couvrir sa table, & les eaux dont le sein le désaltére & lui présente des mets d'une autre espèce, renvoyent des vapeurs au Soleil qu'il répand à propos sur la terre selon les besoins & les saisons.

Leur intempérie si utile à la Terre pourroit être fatale à ses habitans. Mais le même Arbre qui leur offre des fruits innocens, les défend contre les ardeurs de l'Eté & les rigueurs de l'Hyver. Le travail, enfant du besoin, va fouiller dans les carrieres pour en tirer un abri plus sûr contre l'injure du temps, &

l'induſtrie découvre des Mines dont la volupté ingénieuſe fait ſon profit.

Admirable effet de la Providence qui a tellement aſſorti l'Univers aux hommes, qu'il ſemble fait pour leur obéïr, mais que rien ne paſſe à leur uſage que par le travail de pluſieurs perſonnes! N'eſt-ce pas une leçon continuelle que la nature leur donne, pour leur apprendre qu'ils ſont faits pour s'aider mutuellement? Si l'eſprit de ſociété dirige le cours périodique des Aſtres, les fonctions des élémens, en un mot le mouvement du monde: l'homme qui en eſt la plus belle partie, y eſt encore plus étroitement aſſujetti: chaque objet lui retrace ſans ceſſe les loix immuables de la ſociété, il eſt né pour elle, & ſon eſſence lui en donne une preuve continuelle.

En effet qu'il rentre en lui-même, qu'il examine ce lien incompréhenſible qui unit l'eſprit & la matiere; qu'il conſidére les impreſſions des ſens ſur ſon âme & l'empire de ſon ame ſur ſes ſens; qu'il réfléchiſſe ſur leurs deſtinations; il trouvera dans ſes mains le pouvoir d'aider ſon ſemblable: ſon eſprit lui en donnera la volonté & ſon cœur le déſir.

L'uſage de la parole, inconnu aux au-

tres êtres qui respirent, lui offre la faculté d'expliquer ses pensées, d'exprimer ses sentimens, d'exalter les bienfaits de la Providence. Il raisonnera sur l'harmonie du monde, & sa raison y coopérera avec plaisir, lorsque l'instinct des animaux & les ressorts de la matiére y coopérent par nécessité.

Que dis-je ? Sa raison l'égare. Son orgueil n'est pas content de commander à la Terre & de voir l'Univers servir à ses besoins & à ses plaisirs. Il veut ennoblir l'excellence de sa nature, il la dégrade. Son esprit s'aveugle, & son cœur s'empoisonne. Il ne veut plus d'égal. Malheur à celui dont il sera jaloux : il ne craint point de verser son propre sang, qui coule dans les veines d'un frere. Le meurtre va détruire la société, puisqu'il brise le nouveau lien dont la Providence l'avoit fortifiée par l'engagement du Mariage & la naissance des enfans.

Non, non, les hommes n'auront pas la gloire de troubler l'ordre de l'Univers ; ils n'auront que la honte d'avoir enfraint les loix de la Providence, & sa sagesse y va remédier par la distribution des richesses.

Les biens de la Terre possèdés également par tous les hommes étoient la cause de leur indépendance ; un partage inégal de ces biens va les humilier, les réünir, & les forcer d'observer ces loix qui n'étoient plus capables de les retenir ; & le moyen dont Dieu se servira pour punir leur orgueil, sera le même qui fixa la distribution inégale des richesses.

En effet, pour partager la Terre entre les hommes déja fort multipliés, il falloit nécessairement les diviser en différens Peuples : & c'est ce que produisit la confusion des langues. Ces hommes, dont l'entreprise audacieuse si précisément marquée dans l'Histoire Sainte, est célébrée même par la Fable qui les appelle des Titans, ces hommes, dis-je qui n'étoient d'accord entr'eux que pour escalader le Ciel, par un miracle subit ne s'entendirent plus. Ils articuloient des sons : mais ces sons étrangers à ceux qui les écoutoient, ne présentoient aucun sens à leur esprit. Sans avoir perdu l'organe de la parole il leur étoit inutile. Ils furent donc obligés d'abandonner leur projet insensé & se livrant au penchant qui les éloignoit les

uns des autres, ils se dispersérent dans toutes les parties du monde. Chaque famille adopta un Pays, lui donna un nom, le cultiva. Chaque chef établit des loix pour le maintien du bon ordre. La sagesse & la simplicité de ces loix en fit la force : le petit nombre d'hommes qu'elles menaçoient fit leur autorité. L'âge du Législateur & sa qualité de pere commun, firent ses droits & sa puissance. Elle eût été bien-tôt méprisée cette puissance, elle eût été bien-tôt détruite par le nombre des enfans multipliés, qui semblent méconnoître leur origine à mesure qu'ils s'en éloignent, si ces sages ministres de la Providence n'eussent étayé leur pouvoir par les richesses. Chaque chef s'attribua donc le fruit du travail de sa famille, & par là s'imposa l'obligation d'en rendre à chacun une partie selon ses besoins ou ses peines. Ces biens innocens, réels, cent fois plus précieux que notre or & notre argent, qui n'en sont que le prix chimérique, consistoient en bleds & en troupeaux. Ainsi chacun étoit forcé de travailler pour vivre, & le chef qui présidoit aux travaux & qui les distribuoit, étoit obligé d'avoir soin de ceux qui

étoient sous ses ordres, pour conserver ses richesses & pour les augmenter. La nécessité réciproque, qui devint alors le lien de la société, fut le premier effet du partage inégal des richesses. Le second effet fut l'intérêt.

L'essence de l'homme est trop noble, son esprit trop éclairé, & son cœur trop fier pour être long-temps docile à la crainte & à la nécessité. Il se révolte dès qu'il est sans espérance : son amour propre veut une récompense, & pour l'obtenir, le plus dur esclavage n'a pour lui que des chaînes légeres.

C'est ce qui releva le courage de ces hommes condamnés au travail par la nécessité. L'émulation vint à leur secours. Leurs chefs l'excitérent en donnant un salaire proportionné à leurs efforts. L'intérêt commun s'y trouvoit. Si les Maîtres faisoient des récoltes plus abondantes, si leurs troupeaux mieux soignés leur profitoient davantage, leurs domestiques méritoient & obtenoient par leur fidélité & leur zèle un prix qui les distinguoit les uns des autres. On attacha les récompenses à de certains emplois qui flatérent leur vanité. Pour peu que l'on s'élève, on est content : le sou-

venir de ce que l'on a été, joint à l'espérance de ce que l'on sera un jour, charme, séduit, entraîne. Tel qui essuyoit la chaleur du jour courbé sur une lente charruë, va se reposer à l'ombre d'un arbre sur le bord d'un ruisseau, & n'aura d'autre soin que de garder les troupeaux. Bientôt un gain légitime lui donne de l'ambition : dans peu il ne servira plus : il aura lui-même des Bergers à ses gages : il sera un mariage avantageux. Il laissera son bien à celui de ses enfans dont il sera le plus content, & l'espérance d'une succession les retiendra dans les bornes du devoir & de la vertu, que voudroient franchir les inclinations de leur nature corrompuë. Ses biens se multiplieront avec ses descendans, qui seront les peres d'un peuple & les fondateurs d'un Empire. Cet Empire s'étendra & trouvera des voisins puissans, différens par les mœurs & par le gouvernement; mais les loix de la Société seront les mêmes par-tout. Par-tout il y aura des Magistrats pour les faire observer & punir ceux qui les mépriseront. Le crime retenu par la crainte sera forcé par l'intérêt de prendre au moins le masque des vertus qui produira des avantages réels pour la société.

Une Nation ira à main armée chercher dans d'autres climats les biens que le sien lui refuse ; la force sera repoussée par la force : les Défenseurs de la patrie se couvriront de gloire ; les Généraux qui les conduisent obtiendront l'honneur du triomphe. Insensés où courez-vous ? Pourquoi prodiguer votre sang pour des biens qui ne sont point à vous, & dont vous vous êtes passés jusqu'à présent ? Arrêtez, si la nature a partagé ses faveurs aux différens pays, ce n'est pas pour vous rendre jaloux, ce n'est pas pour allumer la guerre, ce n'est pas pour détruire les provinces, c'est pour vous unir davantage, c'est pour vous ramener à cette premiere égalité, c'est pour rétablir chez les hommes cette société qui anime tout l'Uuivers. Vous ne possédez pas les mêmes trésors ? Et bien échangez votre superflu, vous les posséderez tous.

La diversité des Langues n'avoit été établie que pour le bien de la société : cette société demande aujourd'hui que vous puissiez vous entendre ; sans oublier la Langue de votre patrie, vous apprendrez celle des autres. Faites des traités, élevez des forteresses pour les soutenir ; disciplinez des Armées pour punir qui osera les violer.

L'intérêt vous divise, que cette division soit un nouveau bien qui vous unisse; étendez au dehors le commerce qui soutient l'intérieur de vos Etats; que chaque Peuple ait ses poids & ses mésures; qu'il donne une valeur à ses biens & à son industrie; qu'il donne un prix à un vil métal pour trafiquer plus aisément; que la différence des biens & de leur valeur fasse le profit du Commerçant & l'utilité du Citoyen; que la bonne foi fasse fleurir les Etats & enrichisse le particulier; que la honte, compagne du crime, soit suivie de la ruine des fortunes & des Empires; que chacun soit libre dans le choix d'une profession, mais que tous travaillent pour l'utilité publique; que le Guerrier risque sa vie pour couvrir les frontieres; que le Magistrat consacre ses veilles à contenir les mœurs & à rendre la justice.

Et vous que la nécessité ou l'intérêt destine à trafiquer, allez chercher sous un Ciel étranger des biens qui nous sont inconnus! Que le vaste sein des mers ne vous effraye pas; construisez des vaisseaux, bravez les orages; le Principe éternel de toutes choses, qui nous a fait naître pour la société, qui a tourné à son

avantage tous les obstacles que nous y avons opposés, a distribué les richesses aussi inégalement aux climats qu'aux peuples qui les habitent : partez, il veille à votre sûreté ; il permet, il veut que vous réünissiez les deux extrêmités de l'Univers ; il n'a partagé ses trésors entre les deux Hémispheres, que pour vous forcer de les rassembler : & lorsque par leur distribution inégale, sa sagesse oblige tous les pays, tous les peuples, tous les hommes, à concourir à l'ordre de l'Univers, elle a pris soin du bonheur de chaque homme en particulier.

A ne considérer que l'idée qui se présente à notre esprit quand le terme de richesses vient frapper notre oreille, il est impossible de se refuser à la nécessité de leur distribution inégale. En effet, les richesses ne sont rien en elles-mêmes : il n'est point d'être qui mérite ce nom ; mais on le donne à l'abondance des biens nécessaires à l'homme. Si l'abondance étoit générale, les besoins réels de l'homme étant égaux, ce qui excéderoit le nécessaire de l'un seroit le superflu de l'autre & l'objet du mépris universel. Mais l'inconstance des Saisons, la fureur des Orages, la stérilité de la

Terre dans certaines années, rendent sa fertilité précieuse au Laboureur avide, & ses moissons deviennent des richesses aux yeux de son voisin qui n'a rien recueilli. La nécessité rend celui-ci jaloux: Son malheur & ses plaintes font sentir un nouveau plaisir au moissonneur heureux.

L'inégalité du partage de ces biens, pour la premiere fois leur donna cet éclat trompeur, qui brille également aux yeux de celui qui les posséde & de celui qui les désire.

Reconnoissons donc l'erreur de ceux qui laissent échaper des murmures contre la Providence, soit qu'ils gémissent dans la misere, soit que leurs désirs insatiables ne se contentent pas des biens qu'elle leur a prodigués. Convenons que c'est un effet de sa sagesse d'avoir formé les richesses avec les biens communs à tous les hommes, puisqu'elle donne par là l'espérance & les moyens de les acquérir à ceux qu'elle semble en avoir privés, & la crainte de les perdre à ceux qu'elle en a comblés. Avoüons enfin que ces richesses n'existent que par l'inégalité de leur distribution; que cette inégalité fait tout leur prix, & que la Providence, toute-

puiſſante qu'elle eſt, ne pouvoit enrichir l'homme, qu'aux dépens de l'homme même.

Néceſſité injuſte! s'écrie le pauvre; la gloire, le faſte, la grandeur, les plaiſirs enfans des richeſſes, ſont ſortis à la fois du même néant; & la honte, la médiocrité, la miſere, les peines, ſont devenuës les compagnes de la pauvreté. Pourquoi ſuis-je un objet de la colere de cette Providence, plûtôt que celui qui eſt l'objet de ſes bontés? Eſt-il formé d'un limon plus précieux que moi? N'eſt-ce pas de la même ſource que jaillit le ſang qui coule dans nos veines? Et mon cœur le céde-t-il au ſien en vertus?

Loin, bien loin une erreur qui taxe d'aveuglement la Providence, pour ſubſtituer en ſa place un haſard impuiſſant, dont les effets ſeroient véritablement injuſtes & ſans reſſources. Ce qui paroît d'imparfait dans la conduite de l'Univers, ne m'empêche point de voir dans toutes ſes parties, qu'il eſt l'ouvrage d'une Intelligence ſuprême; c'eſt donc à ma raiſon de juſtifier ſa ſageſſe, & à la trouver même dans ce qui ſemble la détruire.

Les richeſſes n'exiſtent que dans la

main de celui qui posséde une plus grande quantité de biens, par comparaison avec ses besoins & ses désirs : si je les considére dans toute leur étenduë, je vois qu'ils se multiplient en proportion avec ses biens ; & calcul fait, il est pauvre au milieu de ses trésors. La mesure des richesses est dans le cœur humain ; ses passions sont autant de tyrans qui exigent sans cesse de nouveaux tributs, & la fortune la plus immense se réduit à rien, si elle est partagée entre tant d'objets. L'avare au contraire amasseroit en vain tous les biens de la terre, semblable à l'hydropique qui voudroit épuiser le vaste sein des mers ; ils ne seront jamais désaltérés ni l'un ni l'autre.

Vous seuls êtes donc riches, vous dont l'opulence est fondée sur la sagesse de vos désirs, & qui obtenez de la retenuë de votre cœur, ce que vous refusa là libéralité de la fortune !

Ces palais, ces trésors ne sont point des biens : quoiqu'ils fassent la vanité de ceux qui les possédent, & le désespoir de ceux qui les désirent, ils ne peuvent jamais faire leur bonheur. Que de soins pour les conserver ! Que d'embarras pour en joüir ! Et que l'on paye cher ce faste,

cet éclat, cette puissance qui les accompagnent ! Les yeux de l'envie sans cesse attachés sur l'homme opulent, l'épient toûjours & le surprennent souvent ; entouré d'amis mercénaires, il ne peut goûter les douceurs de l'amitié ; son cœur est empoisonné par l'idée d'intérêt qu'il soupçonne dans les complaisances que l'on a pour lui ; ses désirs toûjours prévenus, ne sont jamais suivis de la volupté ; il rougit à la vûë du mérite indigent & de la naissance avilie ; l'ambition lui présente tour à tour de nouveaux objets ; le plus haut dégré de son élévation est quelquefois le point de sa chute, & souvent l'époque de ses remords ; enfin un travail assidu, des plaisirs mélancholiques & une santé languissante, sont cachés sous ces fleurs qui éblouissent le vulgaire.

Insensé qu'il est, de quoi murmure-t-il ? Ses mains sont condamnées au travail, mais son esprit est en repos ; l'or ne couvre point ses habits, mais l'étoffe la plus commune le défend également des rigueurs des saisons ; les vins, les mets exquis ne chargent point sa table, mais la nature amie de la frugalité, assaisonne les fruits les plus grossiers par les

plaisirs inséparables de ses besoins ; de superbes lambris ne décorent point son humble toît, mais il y goûte un sommeil tranquille que les soucis ne troublent jamais ; si ses jours sont obscurs, ils sont plus séreins & plus longs ; s'il reste privé des faveurs de la fortune, il ne craint point ses revers ; s'il veut s'élever, ce n'est que par le mérite & par la vertu qu'il y peut réüssir.

Admirable partage, qui accable le riche du poids de l'ennui, des peines, des remords, des maladies, & qui soulage le pauvre par le don de la force, de la santé, de la paix & de la joye ! Le bonheur de l'un est vain & il le croit réel, le bonheur de l'autre est réel & il l'ignore : celui-ci est soutenu par l'espérance, celui-là est ébranlé par la crainte ; les yeux du pauvre toûjours ouverts sur l'avenir, voyent dans le lointain les biens dont il se croit digne, & il se flatte de parvenir un jour à les posséder ; les yeux du riche occupés du présent & séduits par le calme, sont attentifs à prévenir l'orage qu'il ne craint que pour sa fortune, & il ne pense pas que la tempête s'élève contre ses jours, & que ses trésors peuvent en abreger la durée. Tous

deux ſont contens, & ſe plaignent par une ſorte d'égalité que la Providence devoit à tous les hommes.

Cependant ceſſez vos murmures, peuple ingrat qui ignorez l'avantage de votre condition, vous en changerez bientôt; vous devez les poſſéder à votre tour, ces richeſſes dont la privation fait votre bonheur, & dont la joüiſſance fait le malheur de ceux qui les poſſédent! Le tems eſt venu, vous pouvez monter à leurs places; il ne peut y avoir qu'un certain nombre de familles au deſſus des autres; combien en voyez-vous s'éteindre, ou retomber dans l'abaiſſement dont vous vous plaignez? Il ſemble que l'Etre ſuprême veuille punir les hommes de l'eſtime & du mauvais uſage qu'ils font des richeſſes, puiſqu'il permet ſi rarement qu'elles enflent le cœur de pluſieurs générations.

La Terre eſt en effet le patrimoine de tous les hommes; celui qui en poſſéde une plus grande quantité n'eſt donc riche qu'aux dépens des autres, & ſon ſuperflu eſt formé de leur légitime. Ce partage inégal (d'ailleurs ſi néceſſaire à l'ordre de l'Univers) ſeroit injuſte s'il n'impoſoit pas à ceux qui ſont le mieux partagés, l'obligation

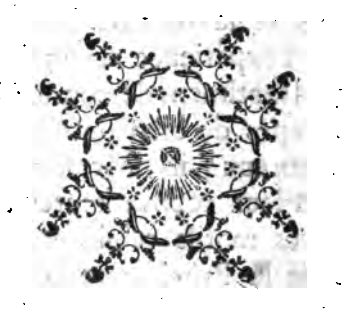
l'obligation indiſpenſable de ſecourir ceux que la foibleſſe de l'âge, les maladies & les infirmités réduiſent dans la miſere; auſſi la Providence, en les mettant dans la néceſſité de recevoir, en efface la honte à leurs yeux, & leur inſpire une ſatisfaction preſque égale à celle de l'homme opulent qui ſoulage leurs beſoins. Il ne faut qu'un peu d'amour propre, pour être enchanté de ſecourir des malheureux : obliger ſon ſemblable, emporte avec ſoi l'idée d'une ſupériorité qui flatte. Il en eſt quelques-uns de ces Citoyens dignes d'être riches, en qui les biens n'ont point étouffé la voix de la nature, & n'ont ôté l'expérience du mal, qu'en y laiſſant les ſentimens de compaſſion; toûjours occupés du bien public & du ſort des malheureux, ils leur ſacrifient leur fortune & leur repos : heureux s'ils joignent à ces motifs celui de remplir les deſſeins de la Providence, qui ſont de ramener les choſes à l'égalité !

Avoüons-le donc, chaque condition a ſes avantages & ſes inconvéniens. Les richeſſes ne ſont qu'une chimere néceſſaire pour amuſer nos déſirs, pour former le lien de la ſociété, pour contribuer à l'ordre de l'Univers; mais elles

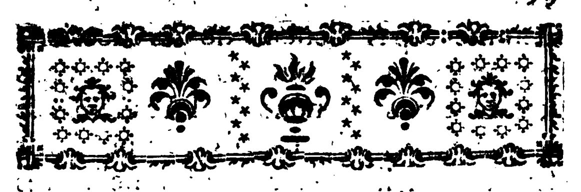
ne mettent point de différence dans le bonheur de l'homme, qui n'en peut trouver de véritable que dans l'honneur & la vertu, seuls biens qui ayent de la réalité, & dont on peut jouir dans tous les états.

Le cœur de l'homme est un trésor....

Vû par l'Académie. MASSIEU DE CLERVAL, Sécrétaire.



A CAEN, de l'Imprimerie de P. CHALOPIN.



EXTRAIT
DE LA
SÉANCE PUBLIQUE
DE
L'ACADÉMIE
DES BELLES LETTRES
DE CAEN,

Du 3 Juin 1756.

ONSIEUR le Chevalier de Touchet, Officier au Régiment de Bourbon Cavalerie, ouvrit la Séance par un Discours *sur les dangers des Arts & des Sciences*, fondés sur l'abus qu'on en a fait : il n'avoit évi-

demment pas dessein de les décrier; puisqu'il en avoit prouvé l'avantage dans son Discours prononcé à l'Académie le 8 Janvier dernier; mais par un esprit scrutateur, il fit voir que les meilleures choses peuvent nuire quand on veut en abuser. L'Eloquence est utile quand elle est employée à défendre les malheureux : mais elle est pernicieuse quand le bon droit devient la victime de ses subtilités. L'Histoire est nécessaire pour transmettre à la postérité les actions des Héros, & lui donner des exemples à suivre : mais si elle s'écarte de la vérité, si elle cite des faits sans vraisemblance, elle ne fera que sémer des doutes & nourrir des erreurs. Quand la Poësie est conduite par la décence, elle est loüable; mais quand elle seule a répandu la superstition sur la Terre & placé le crime dans le Ciel, elle a mérité les plus honteux reproches. La Musique est capable de dissiper la mélancolie la plus profonde; mais quand elle est molle & lascive, elle excite le feu des passions; c'est contre le plus amusant des Arts que Mr. de T. commence ses attaques.

» Les Grands Hommes, dit-il, ont

» recherché la Musique comme un dé-
» lassement & un exercice digne de
» leur rang : cependant elle fut repro-
» chée à Achille & à Epaminondas com-
» me étant capable d'éteindre leurs ver-
» tus guerrières : & Antigone ne vou-
» lut point que son disciple Alexan-
» dre se donnât à cette sorte d'exer-
» cice «.

Il passe ensuite aux abus qui naissent de l'Éloquence, de la Poësie, de la Critique, abus qui pour mesure, ont toûjours les passions des hommes : en effet, dès que les Arts n'ont point assez de pouvoir pour écarter les passions tumultueuses, l'abus en sera toûjours inséparable : le cœur est attentif à leurs séductions : il se prête sans cesse aux préjugés, aux sophismes, aux erreurs souvent à la calomnie : la vertu de Pénélope fut diffamée par Lycophron & par Ovide ; celle de Didon par Ennius & Virgile. La condamnation d'Aristide accusé par Thémistocle fait voir que les discours artificieux l'emportent sur la justice ; ainsi l'Eloquence & la Poësie, dont le regne s'étend sur les affections & les volontés des hommes, portent indifféremment la joye ou l'alarme dans les

cœurs ; c'est aux hommes à s'en garantir.

La critique peut corriger les Auteurs, mais n'a-t-elle pas son aveuglement & ses préjugés ? Homere, le plus célébre des Grecs, a été censuré par la Motte & Perrault ; d'autres ont préféré des ouvrages médiocres aux chefs-d'œuvre de l'esprit ; Malherbe préféroit les Poësies de Stace à celles de Virgile ; les Poësies de Martial ont balancé les graces de Catule. On a préféré l'Histoire de Cecilius à celle de Saluste, l'éloquence de Caton à celle de Ciceron, & les piéces de Séneque à celles d'Eschile & de Sophocle ; ainsi les ouvrages les plus sublimes n'ont souvent rien qui les distingue des Auteurs les plus médiocres, selon la maniére de les envisager.

Après avoir parcouru les Arts libéraux dont l'abus est si dangereux, Mr. de T. descend aux Arts mécaniques ; il en est d'utiles, il en est d'indispensables : aussi ne fronde-t-il que ceux qui n'offrent que la superfluité, & dont l'objet conduit à une dépense excessive. On l'a déja dit : la nécessité fut la mere des Arts ; mais ils ne s'étendoient, dans leur origine, qu'à ce qui pouvoit procurer

les commodités de la vie; bien-tôt l'industrie en recula les limites, parce que le luxe y trouva des douceurs; Lycurge s'apperçût du danger & arrêta leurs progrès; Sparte retrancha tout ce qui pouvoit tendre au luxe & à la molesse. Tant que les Romains s'attachérent aux loix somptuaires, ils furent toûjours en état de combattre leurs ennemis. Les Nations, qui sous pretexte de faire fleurir le commerce entreprennent d'étendre les Arts ou plûtôt l'empire de la mode, ne voyent pas qu'ils conspirent à leur perte. Mr. de T. insiste sur les dangers où ces Arts nous exposent, & termine son Discours par un retour vers les Arts libéraux, dont les avantages lui tiennent trop à l'esprit pour ne pas les apprécier à leur juste valeur.

Mr. le Directeur répondit à ce Discours en ces termes..... » L'homme né » pour vivre avec ses semblables, n'eût » pû porter dans la Société la douceur » dont elle est susceptible, s'il se fût con» tenté de remplir simplement les be» soins que la nature exige. Le superflu » lui est devenu nécessaire pour rendre » cette Société agréable, & c'est la néces» sité indispensable de cet agrément qui

» a fait naître les Arts : grossiers au com-
» mencement, ils ne faisoient qu'aider
» la nature ; peu à peu ils l'ont embel-
» lie ; souvent ils ont servi à la défi-
» gurer : ainsi la nécessité & la curiosi-
» té créérent les Sciences, poussées à
» l'excès on en abusa, & ce sont ces
» abus des Arts & des Sciences que vous
» avez entrepris, Mr. de nous dévelo-
» per, & contre lesquels vous vous
» écriez avec raison. On ne peut se con-
» tenir dans de justes limites ; on outre
» tout, on franchit les bornes, & de là
» naissent les désordres & les abus. Je
» ne vous suivrai point dans les détails
» que vous nous avez donnés des er-
» reurs occasionnées par l'abus que plu-
» sieurs font des Arts & des Sciences ;
» eh ! de quoi n'abuse-t-on point dans
» le monde ? il faut l'avoüer, à la hon-
» te de l'humanité ; le comble de la
» perfection est presque toûjours ac-
» compagné du comble de l'erreur. Tan-
» dis que les Arts & les Sciences se per-
» fectionnent, il se trouve des hommes
» hardis qui ne suivent que leur génie
» déréglé, enfantent des monstres qui
» plaisent par leur nouveauté, & l'air
» de singularité qu'ils sçavent répan-

» dre sur leurs productions : mais la
» séduction dure peu : on revient bien-
» tôt à ce beau essentiel & immuable
» qui est la base & la régle de la per-
» fection ; & si l'on voit les abus avec
» douleur, on doit être consolé par les
» Artistes & les Sçavans que nous pos-
» sédons en tout genre, qui soutiennent
» la gloire des Arts & des Sciences dans
» toute sa pureté. Aussi, Mr. vous vous
» donnez bien de garde de conclure
» avec cet Auteur de nos jours, célè-
» bre par la singularité de son systê-
» me ; ce Philosophe critique voudroit
» bannir les Arts & les Sciences, & ré-
» duire l'homme au même état qu'il
» étoit au sortir des mains de la natu-
» re ; vous au contraire finissez par
» leur éloge, & si vous avez frondé
» leur abus, il est aisé de voir que vo-
» tre zèle ne vient que d'un amateur,
» qui ne voudroit trouver aucun dé-
» faut dans ce qu'il aime le mieux «.

Mr. Crevel lut ensuite une Anecdote sur trois têtes traversées d'un crochet de fer, trouvées à St. Lo, sous le marche-pied du grand Autel de l'Eglise des Chanoines Réguliers de cette Ville ; cette Anecdote ne regarde que la Province :

c'est peut-être-là raison pour laquelle Mr. Crevel ne nous l'a point communiquée.

Mr. Porée termina la Séance par une Observation critique sur la traduction que Brébeuf a faite de ces deux Vers de Lucain, *Liv. 3. de la Guerre civile entre César & Pompée.*

> *Phœnices primi, famæ si creditur, ausi*
> *Mansuram rudibus vocem signare figuris.*

Comme il s'agit ici, dit Mr. Porée, des premiers inventeurs de l'Art merveilleux de communiquer la pensée en imprimant des figures sur des matières qui puissent conserver & les actions & les discours, permettez-moi, Messieurs, d'admirer, quelques momens, les avantages que la Divinité a accordés à la nature humaine; en sentir le prix c'est s'acquitter en partie de la reconnoissance que de telles faveurs nous imposent; en abuser ou les oublier c'est mériter de les perdre.

La faculté qu'a l'homme de manifester ce qui se passe dans son ame par des sons articulés, dont la variété & les inflexions vont presque à l'infini, suffit pour l'élever au dessus de tous les ani-

maux ; ceux-ci ont leurs cris, leurs chants, leurs sifflemens : ces dons de la nature leur tiennent lieu de voix ; ils sont les liens constans de leur commerce & des indices naïfs de leurs Passions ; mais ces utiles sons se trouvent bornés dans leur nombre, limités dans leurs modulations, fixés dans leur uniformité ; le langage de chaque espèce est en quelque façon universel pour cette espèce, étant persévéramment intelligible à tous les individus qui la composent. Le Corbeau croasse aujourd'hui comme il faisoit, lorsque de blanc il devint noir pour punir ses rapports indiscrets ; la plaintive Philomèle exprime ses douleurs avec les mêmes accens qu'elle employa après l'outrage que lui fit Térée ; il ne s'est trouvé parmi les Oiseaux, ni Lulli, ni Rameau, qui ayent perfectionné leur mélodie. On ne voit point que le langage primitif des animaux se soit partagé en différens dialectes. Plus heureux que nous à cet égard, ils ne se sont point ressentis de la confusion des langues ; ils conservent sans altération, sans mélange, celle qu'ils reçurent au moment de leur création. Ne leur envions point cette prérogative, si c'en est

une. Le langage des hommes varié, multiplié, susceptible de diminution & d'augmentation, sujet même à une espèce de mort, lorqu'il cesse d'être dans le commerce & l'usage public : ce langage montre un Art, une industrie & d'inépuisables richesses dans le fond de nos ames ; il n'en faut pas davantage pour nous tirer de pair : que dis-je ? C'est assez pour nous mettre à une distance inaccessible aux animaux, qui nous paroissent les plus diserts & les plus capables de nous imiter ; & même qu'est-ce qu'une imitation automatique & dépourvuë d'idées ? Les Oiseaux que nous envoyent les Indes, ceux que nous fournissoient nos campagnes, ne sont que des échos domestiques, des imitateurs capricieux, plus importuns qu'amusans pour les personnes utilement occupées.

Si la faculté de parler nous rend si supérieurs à tous les êtres animés qui nous environnent, que dirons-nous de l'Art d'écrire dont on ne voit aucune trace, aucune imitation dans les animaux ? On n'a jamais entendu parler, ni de leurs Greffes, ni de leurs Archives. Loin d'avoir formé quelque biblio-

téque, ils n'ont pas même l'usage des * Quipos, grossiere invention des Péruviens. Après des guerres sanglantes, la paix se conclut sans aucun Traité signé par les parties. On ne reproche point aux industrieux Castors d'avoir fabriqué des Chartres & des Diplômes pour étendre leurs possessions & leurs domaines. Les Lions, ces tyrans des Forêts, n'ont gravé nulle part leurs victoires sur des animaux plus foibles qu'eux ; les plus sociables ne craignent point qu'on trouve au fond d'une cassette des Lettres, qui décelent de coupables intelligences contre l'état, ou qui découvrent un commerce contraire à la fidélité & à la pudeur : il étoit réservé à l'homme...

De peindre la parole & de parler aux yeux.

Encore n'y est-il arrivé que par dégrés.

Une esquisse grossiere, qui imitoit fort imparfaitement des objets familiers, a été le premier essai qui a transmis un fait, conservé un événement, ébauché une histoire. Multipliée dans ses portraits, la peinture fut portée au point

* Petites cordes qui par la différence des nœuds, désignent divers événemens.

de faire connoître le sécret de nos pensées, mais avec quelle imperfection, avec quelle lenteur! Quel intervalle entre l'écriture hiéroglyphique & l'écriture alphabétique! Pour donner aux pensées de la couleur & du corps, l'homme employa tous les objets de la nature fort imparfaitement dessinés, & par conséquent toûjours estropiés, toûjours énigmatiques, sans suite apperçûë, sans liaison marquée, ayant toûjours besoin d'un supplément tacite, d'une conjecture douteuse, à peu près comme une médaille fruste, ou une inscription à demi oblitérée; les hiéroglyphes étoient donc l'enfance de l'écriture, pénible, obscure; & qui par la multitude de ses caracteres, est devenuë chez les Chinois, l'étude d'une vie entiere; quoi! chez cette Nation si vantée, un Lettré usera ses yeux & ses plus beaux jours à charger sa mémoire d'une partie de quatre-vingt mille caracteres, & il pourra se flatter de les connoître dans le besoin! un Docteur étudiera toute sa vie, & il mourra sans sçavoir lire! cet opiniâtre attachement à de pénibles usages, qui n'ont de recommandable qu'une haute antiquité, est une démonstration sensible de la for-

ce presque invincible des préjugés. L'Egypte chérit long-temps ses hiéroglyphes : mais elle fut assez sage pour les abandonner, dès que l'on eut trouvé des caracteres qui exprimoient les sons de la voix : si les Ministres de la Religion continuérent d'employer l'écriture hiéroglyphique dans leurs mysteres, ce fut pour leur concilier plus de vénération, & pour se rendre eux-mêmes plus importans.

L'écriture alphabétique, bornée à un petit nombre de caracteres dont l'assemblage combiné exprime toutes nos pensées, les transmet, les fixe & les conserve sur des matieres mortes, l'invention d'une écriture si aisée, si expéditive, est une preuve de l'excellence de notre ame, preuve capable de déconcerter le plus hardi matérialiste, s'il vouloit faire usage de sa raison.

On a fait des efforts pour établir une langue universelle, intelligible à tous les peuples ; on a travaillé & on travaille encore à former une écriture qui soit lisible à toutes les Nations. Ces projets sont dignes des grands génies qui les ont conçûs ; mais que le succès paroît éloigné ! comment faire accepter à des peu-

ples encore plus partagés par la Religion, les usages, les intérêts, les mœurs, que par les Terres & les Mers : comment, dis-je, leur faire accepter une nomenclature générale & une écriture uniforme, c'est-à-dire, une écriture composée d'un nombre de caractéres dont la forme subsisteroit toûjours la même ? Ce qui pourroit néanmoins en faire espérer l'acceptation, c'est l'accord de la plûs part des Nations à se servir des chifres arabes, qui en Asie, en Europe, & dans presque tous les Pays policés portent dans l'ame les mêmes idées de nombre. Mais la docilité des esprits, & l'heureuse conspiration à se servir des mêmes sons & des mêmes caracteres, sont réservés, en cas qu'ils soient possibles, à des siécles plus tranquilles & plus fortunés que le notre.

Après ce court préliminaire que l'humeur pourra traiter de hors-d'œuvre, je viens à la Paraphrase de Brebeuf, qui fut applaudie dès sa naissance, il y a près d'un siécle, & qui reçoit encore aujourd'huy des honneurs mérités. Je ne lui contesterai ni le tour ni l'expression; son quatrain est lumineux, énergique, harmonieux : il enchérit même sur l'original;

nal; mais la réflexion y découvre un défaut de justesse & une opposition de sens avec l'Histoire; c'est ce qui m'a enhardi à troubler une possession presque centenaire d'applaudissemens. Mais peut-on prescrire contre la vérité? Non, ses droits sont encore mieux fondés que ceux du Fisc.

A l'imitation d'Homere, Lucain fait le dénombrement des Peuples qui suivirent le parti de Pompée & se rangérent sous ses Etendarts. Le Poëte a soin de caractériser ces Troupes auxiliaires par leur origine, leur descendance, leurs liaisons, leurs usages, leurs mœurs, ou leurs positions Géographiques. En parlant des Peuples de la Phénicie il leur attribuë l'admirable invention de l'écriture épistolique ou alphabétique. Les Phéniciens, dit-il, si l'on en croit la Tradition, sont les premiers qui avec des figures brutes, ont tenté heureusement de représenter la parole & de fixer les sons fugitifs de la voix.

Phœnices primi, famæ si creditur, ausi
Mansuram rudibus vocem signare figuris.

Brebeuf nous dit en François:

C'est de lui que nous vient cet Art ingénieux
De peindre la parole & de parler aux yeux.

S'il s'étoit arrêté à ce Distique, le Traducteur auroit rendu fidélement les paroles de l'original & conservé la vérité historique, mais les Vers suivans changent d'objet.

> Et par les traits divers de figures tracées,
> Donner de la couleur & du corps aux pensées.

Dans les deux premiers Vers il s'agit de lettres inventées par les Phéniciens & transportées en Grèce par Cadmus; dans les deux suivans il est mention de caractéres hiéroglyphiques dont se servoient les Egyptiens, qui exprimérent d'abord leurs pensées par des peintures. Or Lucain n'attribuë aux Phéniciens que l'art d'écrire par des lettres alphabétiques, représentatives des sons de la voix & de l'articulation des mots, ce qui est bien différent des hiéroglyphes qui n'étoient communément que des peintures énigmatiques. Les Phéniciens montrérent beaucoup plus de génie en inventant des caractéres imitatifs de la voix, que les Egyptiens en se servant de figures représentatives d'objets connus; ceux ci suivirent les indications de la nature; ceux-là durent leurs découvertes à la finesse de leurs réflexions.

Pour ſentir cette différence, Brebeuf auroit dû faire attention aux Vers ſuivans du Poëte de Cordouë:

Nondum flumineas Memphis contexere biblos
Noverat, & ſaxis tantùm volucreſque feræque,
Sculptaque ſervabam magicas animalia linguas.

Le Poëte Normand les a ainſi rendus:

Memphis auparavant ſur de rudes métaux,
Donnoit à ſes ſécrets l'air de ſes animaux,
Et des lions ſans ame, ou des aigles muettes,
De ſes conceptions étoient les interprétes.

Voilà juſtement *les traits divers de figures tracées*, qui donnent *de la couleur & du corps aux penſées*; en un mot, de vrais hiéroglyphes qui repréſentent les objets & les idées immédiatement & & ſans l'intervention des mots. La force, la valeur, la voracité, l'empire, la rapacité, la tyrannie trouvent ici leurs ſymboles; & ces emblêmes par leur propre fonds, donnent aux penſées une exiſtance, une réalité, un corps, un coloris. Le Poëte François a donc jetté de la confuſion dans un recit où le Poëte Latin avoit marqué ſans équivoque la diſtinction des tems, des Peuples, & la différence des deux Ecritures, l'hiéroglyphique & l'alphabétique. C'eſt ce

qu'a très-bien senti celui qui nous a rendu les deux Vers de Lucain par les quatre Vers suivans :

C'est des Phéniciens que nous vient l'Art d'écrire,
Cet Art ingénieux de parler sans rien dire,
Et par des traits divers que notre main conduit,
D'attacher au papier la parole qui fuit.

Ici il n'y a plus de duplicité d'objet : la description appartient toute entiere à l'Ecriture épistolographique. Si les Vers de Brebeuf avoient été moins beaux, ils auroient aisément échapé à mon observation ; le médiocre n'affecte pas assez pour être scrupuleusement examiné par les yeux de la Critique. Le beau rappelle & invite à la révision ; pour lui confirmer une dénomination si honorable, on le remanie, pour ainsi dire, & on le soumet à l'analyse. Le vrai beau doit l'être de tout point : or, c'est ce que ne permettent pas un défaut de vérité, un manque de justesse.

La réponse au Discours ne pouvoit être qu'une confirmation de ce que Mr. Rorée avoit avancé ; aussi Mr. le Directeur avoüa qu'il est dans les Belles-Lettres, & sur-tout dans la Poësie, des morceaux qui nous enchantent au premier

coup d'œil; leur brillant nous ſéduit, la beauté de l'expreſſion enlève notre ſuffrage, & nous ne nous donnons pas le tems d'en rechercher l'exactitude. Un Obſervateur judicieux ne ſe laiſſe point entraîner au torrent; il peſe, il examine tout à la rigueur: perpétuellement en garde contre le charme de la ſéduction, il décompoſe, il obſerve ſcrupuleuſement le rapport que toutes les parties ont entr'elles, & il n'approuve enfin que ce qui eſt vraiment digne d'admiration.

Vû Par l'Académie, MASSIEU DE CLERVAL Secretaire.



A CAEN, de l'Imprimerie de P. CHALOPIN.

[illegible]

